

logo not found or type unknown

Title L'Évangile selon Barnabé / Jacques Jomier
MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire
Contained in / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis)
Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft
Volume 6 (1959)
pages 137-226
URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/66561>

L'EVANGILE SELON BARNABE

par

J. Jomier, o.p.

Les amateurs de manuscrits ont parfois d'heureuses surprises. Il existe en effet, dans des recoins de bibliothèques, des ouvrages que l'on croyait à jamais perdus. D'autres, dont on ignore tout, attendent, on ne sait où, le jour où les hommes s'intéresseront à eux. Et puis, brusquement, le hasard fait apparaître ces trésors enfouis sous des siècles d'oubli. La science profite beaucoup de telles découvertes. Quant aux érudits qui, les premiers, ont la chance d'étudier ces précieux manuscrits, ils vivent entre les murs de leurs cabinets de travail des heures d'émotion dignes d'un détective. Comme une fraude est toujours possible en ces domaines, ils doivent apprécier la valeur des textes retrouvés, leur authenticité, la légitimité des conséquences qu'on peut en tirer. Après une étude critique minutieuse, ils ont à se prononcer. Doit-on y voir des apocryphes ? S'agit-il au contraire de documents solides et méritant toute confiance ?

La découverte d'un nouveau texte d'Évangile, au début du XVIII^e siècle fut ainsi à l'origine de toute une histoire que nous voudrions rapporter ici. Elle nous fera d'abord vivre en Europe dans des cercles restreints d'érudits; elle nous conduira ensuite en Égypte, dans les milieux de réformateurs musulmans qui attachèrent et attachent encore une grande importance à ce texte.

C'est en Hollande que tout commença. Un conseiller du roi de Prusse qui habitait alors à Amsterdam, J.F. Cramer, avait fait l'acquisition d'un manuscrit écrit en italien et dont le titre était: "*Véritable Évangile de Jésus, appelé¹ Christ, nouveau prophète envoyé par Dieu au monde, suivant la description de Barnabé, son apôtre.*" En 1709, il le prêta à John Toland qui devait en parler le premier. Il s'agissait d'un ouvrage, rédigé en forme d'Évangile, mais dont les enseignements présentaient

(1) Notez bien l'expression "appelé Christ". Nous ne relèverons pas le fait que Jésus y est dit Christ alors que partout ailleurs, dans le manuscrit italien, Jésus affirme solennellement ne pas être le Messie.

de grandes analogies avec la doctrine de l'islam. Cette découverte piqua la curiosité de plusieurs érudits et notamment celle de quelques orientalistes. Le manuscrit italien ne contenait aucune préface, aucune indication sur la façon dont le texte avait pu se transmettre jusqu'au copiste de cet exemplaire. Au XVIII^e siècle également, on signala l'existence d'une traduction espagnole de cet Evangile selon Barnabé. L'orientaliste anglais Sale la vit et la décrivit en 1734. Il en donna des extraits dans la préface de sa traduction anglaise du Coran. A l'heure actuelle, on ignore ce qu'est devenue cette traduction espagnole et on doit la considérer comme perdue. Cette perte n'est d'ailleurs pas tragique; car, d'après le manuscrit espagnol lui-même, il s'agissait d'une traduction faite d'après l'italien. Des extraits de cette version espagnole nous ont été conservés dans des citations et leur comparaison avec le texte italien confirme qu'il s'agit bien d'une traduction. Donc, jusqu'à nouvel ordre, c'est le texte italien qui doit être pris comme base de toute étude critique sur l'Evangile selon Barnabé.

Le manuscrit espagnol rapportait cependant, en guise d'introduction, une histoire romanesque bien faite pour piquer la curiosité. Suivant les renseignements que l'orientaliste anglais Sale a reproduits, il aurait été traduit de l'italien par un musulman d'Aragon nommé Mostafa de Aranda. Le manuscrit italien aurait été découvert par un religieux chrétien nommé Fra Marino. Intrigué, rapporte le texte espagnol, par un texte d'Irénée dirigé contre Saint Paul et qui alléguait l'autorité de l'Evangile selon Barnabé, Fra Marino cherchait à se procurer un exemplaire de cet Evangile. Lié intimement avec le pape Sixte Quint (1585-1590), il se trouvait un jour avec lui dans la bibliothèque pontificale. Sixte Quint s'assoupit un moment. Fra Marino en profita pour jeter un regard sur les rayons. Le premier ouvrage sur lequel ses yeux tombèrent fut l'Evangile selon Barnabé qu'il subtilisa. Le pape se réveilla. Fra Marino prit congé de lui sans rien dire et se mit aussitôt à lire avidement le dit Evangile. Finalement, il se convertit à l'islam. Telle était l'histoire que rapportait la préface du manuscrit espagnol. On notera que cette histoire ressemble étrangement à une autre que rapporte le manuscrit italien lui-même. Il s'agit d'une longue conversation entre Jésus et un scribe nommé Nicodème. Le scribe, à un moment, fait allusion au véritable livre de Moïse écrit de la main de Moïse et de Josué; le Grand Prêtre le cachait au peuple parce qu'il y était dit qu'Ismaël était le père du Messie (ch. 191). Le scribe était tombé dessus par hasard dans la bibliothèque du Grand Prêtre. Mais il n'avait pu que jeter un coup d'œil rapide sur le texte : "parce que le Grand Prêtre, dans la

bibliothèque de qui je me trouvais, me l'interdit, disant que c'était l'oeuvre d'un Ismaélite'' (ch. 192)

Bref, divers érudits en Europe rassemblèrent tous ces renseignements et firent quelques remarques sur l'Évangile selon Barnabé. Ils restèrent assez réservés. John Toland, par exemple, sentit qu'il fallait réunir un complément d'informations avant de pouvoir se prononcer. Aussi dressa-t-il une liste de questions adressées aux chrétiens résidant en terre d'Islam, à propos des idées contenues dans le dit Évangile¹. Il fallut attendre le début du XXe siècle pour avoir une édition imprimée de l'Évangile selon Barnabé, accompagnée d'une étude vraiment sérieuse. En 1907, en effet, deux Anglais publièrent à Oxford le texte italien; ils y joignirent une traduction anglaise et firent précéder le tout, d'une longue préface critique². Le manuscrit italien se trouvait alors à la bibliothèque impériale de Vienne. Cramer l'avait offert en 1713 au Prince Eugène de Savoie et il est probable qu'il prit le chemin de la bibliothèque de Vienne en compagnie des autres livres du Prince qui furent donnés à cette bibliothèque en 1738.

Les éditeurs anglais s'étaient livrés à des recherches patientes, lisant, comparant, analysant. Ils avaient eu recours à l'aide de nombreux professeurs italiens et à celle d'orientalistes comme Margoliouth. Ils purent fixer avec exactitude la date à laquelle avait été fabriqué le papier du manuscrit, donc l'époque la plus ancienne au delà de laquelle il était impossible de faire remonter la copie du manuscrit italien. Nous retiendrons ici les résultats de leur enquête minutieuse. Le papier est caractérisé par un certain filigrane, représentant une ancre. Ce type de papier est italien et date de la seconde moitié du XVIe siècle. Cette date

(1) John Toland, *Nazarenus*, London 1719, Appendix 3, p. 14 sq; texte reproduit dans *The Gospel of Barnabas*, Oxford 1907, Introduction, p. lxix-lxxi.

(2) Le manuscrit italien se trouvait alors à la Bibliothèque de Vienne sous la cote : 2662 Eug. L'introduction de l'édition d'Oxford 1907 le décrit p. xiii-xiv. Le texte est disposé au milieu d'un cadre de format 4 pouces 1/2 sur 3, environ. Le titre exact de l'édition d'Oxford est : *The Gospel of Barnabas, edited and translated from the italian ms. in the imperial library at Vienna* by Lonsdale and Laura Ragg, in octavo, lxxix - 500 pages, Oxford at the Clarendon Press 1907. Le texte italien et la traduction anglaise sont imprimés en face l'un de l'autre, chacun sur une page. La numérotation des folios italiens est indiquée en marge. Les chapitres sont numérotés tandis que les versets ne le sont pas. Deux pages du manuscrit italien sont reproduites photographiquement en tête de l'ouvrage; chacune comporte environ une vingtaine de lignes. Dans les notes qui suivront, nous indiquerons les références à cette édition par l'abréviation: éd. Oxford, page tant. Les pages de l'introduction sont numérotées en chiffres romains.

correspond également au type de l'écriture¹. Mais surtout ils se prononcèrent sur le texte lui-même. Lorsque Cramer découvrit le manuscrit italien, il se demanda si ce n'était pas celui de l'Évangile que le moine nestorien Sergius avait possédé à l'époque de ses conversations avec Mahomet². Ce rêve était trop beau et ses contemporains avaient été plus prudents. Les éditeurs anglais de 1907 furent catégoriques: cet Évangile ne méritait aucune confiance. Ils appuyèrent ce jugement sur des preuves qu'ils exposèrent longuement. D'après eux, l'Évangile selon Barnabé était l'œuvre d'un chrétien, probablement italien, passé à l'Islam entre le XIVE et le XVIe siècles. Peut-être même était-ce simplement l'œuvre d'un faussaire du XVIe siècle, cherchant volontairement à donner une allure archaïque à son style³. L'édition de l'Évangile selon Barnabé fut alors signalée dans les grandes revues d'exégèse et d'orientalisme en Europe. On vérifia les arguments fournis par les éditeurs anglais. L'ensemble des raisons apportées fut considéré comme irréfutable, même si tel ou tel détail pouvait être discuté. Depuis lors, tous les savants d'Europe ont tenu l'Évangile selon Barnabé pour un ouvrage sans aucune valeur et sur lequel il était impossible de s'appuyer⁴. On n'en parla plus; la question était close en Europe.

Cependant l'affaire allait rebondir, en Égypte d'abord et un peu partout dans le monde musulman. L'édition d'Oxford de 1907 avait retenu l'attention des milieux réformateurs musulmans, spécialement de ceux qui gravitaient autour de la revue *al-Manâr* du Caire. Le texte offrait, en effet, un portrait de Jésus, conforme sur beaucoup de points à l'enseignement de l'Islam. Jésus, comme dans le Coran, y annonçait

(1) Ed. Oxford, p. xiv-xv.

(2) Ed. Oxford, p. lxxix, où est reproduite la préface dédicatoire de J.F. Cramer au prince Eugène de Savoie.

(3) Les renseignements ci-dessus touchant l'histoire du manuscrit lui-même proviennent de l'introduction de l'éditeur d'Oxford. Voir spécialement p. x-xiii et, pour les extraits du manuscrit espagnol, p. l-lxv.

(4) Voir par exemple une appréciation nette et catégorique de M. Louis Massignon dans la *Revue du Monde Musulman*, tome 9, 1909, p. 198. *L'Évangile selon Barnabé* y est traité d'«Apocryphe incontesté». Voir également *Revue Biblique*, 1908, p. 300; le compte rendu résume en plus d'une demi-page les résultats de l'enquête exégétique des éditeurs anglais. Il note à propos de l'auteur qu'il s'agit «d'un renégat et non pas d'un musulman d'origine». Et il résume son impression sur l'ouvrage lui-même par cette phrase: «C'est un curieux monument d'un étrange état d'âme; il n'est pas aussi ennuyeux que d'autres apocryphes». Quant à l'orientaliste Goldziher, il traite ce texte purement et simplement de fumisterie (*Gaukelei*); cf. *Die Richtungen der islamischen Koranauslegung*, Leiden 1920, p. 342.

la venue de Mahomet. Bien plus, il le nommait d'avance par son nom (*Machometo* dans le texte italien); il donnait de nombreux détails sur sa mission et sur le rôle qu'il devait jouer pour le salut du monde. Jésus y apparaissait avant tout comme le "Précurseur" de Mahomet. La fin du ministère de Jésus y était décrite d'un point de vue musulman. Jésus ne mourait pas sur la croix. Au moment où ses ennemis avaient voulu l'arrêter, il avait été, à leur insu, enlevé par des anges. Un sosie, Judas, lui avait été substitué. C'est ce sosie que les Juifs jugèrent, condamnèrent et crucifièrent. L'Évangile de Barnabé fut aussitôt traduit en arabe (1908), sous les auspices de la revue *al-Manār*. Le directeur de cette revue, le Sayyid Rashīd Riḍā, appuya le projet et rédigea lui-même une préface pour la traduction. La première édition arabe parut donc en 1908 au Caire. Elle s'épuisa et fut réimprimée par la suite. La dernière édition date de 1954; elle a été faite également au Caire.

Cet Évangile arabe selon Barnabé est-il très lu ? Nous ne le croyons pas. Le tirage des éditions successives n'a pas dû dépasser quelque milliers ou une dizaine de milliers d'exemplaires. Il est cependant connu dans de vastes cercles religieux musulmans à cause des citations qui en sont données ici et là. Même des personnes qui ne l'ont jamais consulté connaissent son existence et en parlent. Plusieurs livres d'apologétique appuient sur lui l'une ou l'autre de leurs affirmations¹. Dernièrement une vie de Jésus musulmane pour grand public lui a emprunté quelques détails². L'on peut même se demander si certaines paraboles évangéliques citées ici ou là, n'ont pas pénétré dans le domaine commun par la voie de cet Évangile. Somme toute, l'Évangile selon Barnabé a exercé une influence certaine durant les cinquante dernières années. A ce titre, ie

(1) Sans avoir cherché systématiquement à déterminer l'étendue de l'influence qu'a exercée l'*Évangile selon Barnabé*, nous l'avons vu plusieurs fois cité, surtout dans des ouvrages d'apologétique. Le Sayyid Rashīd Riḍā l'utilise dans son commentaire du Coran; cf. J. Jomier, *Le Commentaire coranique du Manār*, Paris 1954, p. 128-130, 310. Le Gheikh Ṭanṭāwi Jawhari fait de même; cf. *MIDEO*, 5, 1958, p. 168. Le Professeur Gheikh Moḥammad Abū Zahra s'appuie sur lui dans ses cours sur le Christianisme (*Moḥādarāt fil-Naṣrāniyya*, Le Caire, 2e éd., 1949). Nous l'avons vu cité dans des brochures provenant des Aḥmadiyya ainsi que dans *The Islamic Review*, mai 1960, p. 10 et 11. Enfin, en conversation, nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion de constater qu'il était connu et apprécié comme authentique dans certains milieux musulmans. Des amis nous ont dit en avoir entendu parler en Afghanistan et au Maghreb.

(2) 'Abdulḥamīd Goudah al-Saḥḥār, *al-Masīḥ 'Isā b. Maryam*, Le Caire 1959. Cf. J. Jomier, *Quatre ouvrages en arabe sur le Christ*, dans *MIDEO*, 5, 1958, p. 380-384.

fait partie du paysage intellectuel des milieux réformateurs musulmans modernes.

Mais alors, que penser de la différence entre l'accueil qui lui a été réservé en Europe et l'intérêt qu'il a suscité ailleurs ? Pourquoi l'étude critique des éditeurs anglais a-t-elle convaincu les uns et n'a-t-elle pas été admise par les autres ?¹ Nous voudrions reprendre ici l'examen de la question pour voir s'il est possible de la tirer au clair. Le professeur Cheikh Moḥammad Abū Zahra, qui utilisait vers 1940 l'Évangile selon Barnabé dans un de ses cours à al-Azhar, adressait alors aux chrétiens l'appel suivant : «Le plus insigne service à rendre aux religions et à l'humanité serait que l'Église prenne le soin d'étudier [*l'Évangile selon Barnabé*] et de le réfuter et qu'elle nous apporte les preuves sur lesquelles s'appuie cette réfutation...»². Nous répondrons ici au vœu du Professeur Moḥammad Abū Zahra.

Comme il est inutile d'argumenter avant d'avoir soigneusement examiné le texte, nous commencerons par présenter le manuscrit lui-même. Nous verrons comment il y est dit que Barnabé, un des douze apôtres de Jésus, en est l'auteur. Nous résumerons longuement l'enseignement du manuscrit pour en dégager les idées principales, noter les détails caractéristiques. Finalement nous examinerons sa valeur d'un point de vue de critique externe et de critique interne. Pour mener à bien ce travail, nous avons consulté un certain nombre de spécialistes d'exégèse et d'histoire de la spiritualité médiévale; nous leur exprimons ici notre reconnaissance pour l'aide précieuse qu'ils nous ont apportée³.

(1) On trouvera la position des partisans de l'authenticité exprimée dans les préfaces de la traduction arabe; par exemple dans *Injil Barnābā*, Le Caire, chez Moḥammad Sobīḥ wa awlādih, 1954, qui reproduit les préfaces de Rashīd Riḍā et du Docteur Khalīl Saʿāda (1908).

La position des éditeurs de l'édition d'Oxford a été reprise dans des brochures protestantes, rédigées en arabe. Nous avons eu sous les yeux: *Injil Barnābā, tafkiha fī ma'raḍ al-dīn*, 3e éd., Le Caire 1924. 60 pages en très gros caractères (extrait de la revue *al-Sharq wal-Gharb*). Il y en a d'autres.

(2) Moḥammad Abū Zahra, *Moḥāḍarāt fil-Naṣrāniyya*, 2e éd., Le Caire 1949, p. 67.

(3) Tout d'abord, nous n'oublions pas de dire que l'introduction de l'édition d'Oxford nous a été d'un grand secours. Parmi les maîtres contemporains que nous avons consultés, mentionnons spécialement les RR.PP. de Vaux et Benoît pour les questions d'Écriture Sainte, Robillard pour l'histoire de la spiritualité médiévale, Loenertz et Kenzeler, pour l'histoire du moyen âge et celle des textes.

I. EXAMEN DU TEXTE DE L'EVANGILE SELON BARNABE PRESENTATION, AUTEUR, CONTENU

A. Présentation du texte

La lecture de l'Évangile selon Barnabé demande un certain temps. Le manuscrit comporte en effet 231 folios. Il est divisé en 222 chapitres dont les vingt sept premiers portent des titres inscrits dans le texte lui-même. Ce sont en général des phrases brèves qui en résument les contenus respectifs. Les chapitres suivants sont simplement numérotés. Ces titres ne retiendront guère notre attention car ils peuvent avoir été rajoutés par la suite. Par contre, toujours dans le manuscrit italien, la présence de notes marginales écrites en arabe mérite d'être signalée. La qualité de cet arabe est assez faible; les notes ne peuvent être que l'œuvre d'un européen ayant appris quelques rudiments de cette langue. Ces notes arabes donnent la traduction de certains mots du texte, choisissant autant que possible des expressions coraniques correspondantes. De plus, en notes toujours, un titre arabe est proposé pour chacun des chapitres. Le mot même de chapitre est rendu dans les notes par *sūra* (sourate), terme emprunté au vocabulaire des éditions du Coran. Le traducteur arabe du XXe siècle a divisé les chapitres en versets numérotés; cette division n'existait pas auparavant. Par contre, l'édition arabe ne reproduit plus les références aux folios, marquées dans l'édition anglaise. Mais à l'aide des numéros des chapitres, on retrouvera facilement les références.

L'orthographe et la ponctuation du texte italien sont assez curieuses. Leurs particularités ont frappé les professeurs italiens qui ont lu le texte. Certaines consonnes sont redoublées; à d'autres endroits, là où l'orthographe habituelle comporte deux consonnes, le manuscrit n'en met qu'une. Le scribe a également rajouté de nombreux 'h' là où l'on n'en pas d'ordinaire. Mais surtout la ponctuation est très fantaisiste. Souvent un point coupe complètement le cours d'une phrase et l'on n'en trouve pas là où le texte en voudrait normalement. Y a-t-il là seulement des particularités dialectales? Les éditeurs anglais ont étudié la question. Ils ont relevé dans le style italien des tournures propres au parler de Venise, et d'autres caractéristiques de la Toscane. S'agirait-il d'un texte toscan repris et arrangé par un scribe vénitien? Ou bien serait-ce

l'œuvre d'un scribe vénitien du XVI^e siècle qui affecterait de parler à la manière toscane ? L'on possède d'autres exemples d'une telle manière de faire, au XV^e siècle notamment. Quoiqu'il en soit, les deux hypothèses peuvent également se soutenir. Quant à l'introduction de nombreux "h" dans le texte, ce n'est pas une particularité propre à une région déterminée de l'Italie où à une époque précise ; ce seroit plutôt la marque d'une certaine affectation.

On s'est demandé, à un moment, si le manuscrit italien n'aurait pas été la traduction d'un original arabe. Les professeurs Nallino et Ignatio Guidi ont été catégoriques. On ne trouve pas dans ce manuscrit les expressions calquées sur l'arabe qui sont si caractéristiques des traductions faites sur cette langue à cette époque. La fréquence de certaines tournures (par exemple, propositions avec le verbe au participe absolu) si fréquentes dans la syntaxe latine, est également à noter. Bref, l'existence d'un original arabe est très improbable, pour ne pas dire exclue¹.

L'Évangile selon Barnabé est composé suivant un plan qui rappelle celui des Évangiles canoniques. Il embrasse toute la vie terrestre de Jésus, depuis l'Annonciation par l'Ange Gabriel jusqu'à l'élévation de Jésus au ciel. Il s'étend surtout sur la doctrine et les enseignements que l'auteur affirme avoir entendus lui-même de la bouche de Jésus ou qu'il dit tenir de témoins directs. Le titre de cet Évangile comporte le mot "Véritable". Il se présente comme le "Véritable Évangile". Cette expression ne se retrouve pas dans l'ancienne tradition chrétienne qui tenait les Évangiles pour véritables sans éprouver le besoin de le dire. L'expression Évangile de Jésus appelé Christ "envoyé par Dieu au monde" correspond à la tradition chrétienne qui a enseigné dès le début l'universalité de la mission de Jésus. Quant à l'expression "suivant la description de Barnabé", elle est parfaitement classique et correspond à l'usage de l'ancienne Église. En effet, primitivement, le mot grec d'Évangile désignait, non pas un livre, mais la bonne nouvelle, le message de bonheur que Jésus avait apporté. Jésus n'avait pas dicté de livre ; il avait vécu, il avait enseigné. Son message apparaissait dans sa vie même, dans son enseignement. C'est plus tard seulement, lorsque ce message a été recueilli dans des récits mis par écrit, qu'on a appelé ces ouvrages Évangile "selon" Matthieu, "selon" Marc, etc... Il n'y a qu'un seul message de Jésus, donc qu'un Évangile ; mais il y a plusieurs

(1) Voir à ce sujet, éd. Oxford, p. xlii-xliv, que nous résumons seulement.

récits qui le rapportent. L'Évangile suivant la description de Barnabé se présente comme un de ces récits¹. Il affirme même être le plus authentique, le seul digne de confiance, ayant été rédigé, dit-il, sur l'ordre même de Jésus, par un auteur qui se prétend l'un des témoins oculaires des faits et des enseignements qu'il rapporte.

B. L'auteur, tel qu'il se présente dans l'Évangile selon Barnabé

L'auteur se présente comme se nommant Barnabé. Il se dit l'un des douze que Jésus a choisis pour être ses disciples. Sur ce point comme sur bien d'autres, ses affirmations ne concordent pas avec les données du Nouveau Testament.

D'après les Évangiles canoniques, en effet, et les Actes des Apôtres, aucun Barnabé ne faisait partie du groupe des douze. Par contre, ce nom est celui d'un des membres les plus actifs de l'Église primitive. Joseph, surnommé par les apôtres Barnabé, était un lévite originaire de Chypre (*Actes*, 4, 36-37). C'est lui qui parraina saint Paul et l'introduisit auprès des apôtres à Jérusalem (*Actes*, 9, 26-27). Lorsque l'Église d'Antioche se développa, Barnabé fut envoyé dans cette ville par l'Église de Jérusalem. C'est alors qu'il alla lui-même proposer à saint Paul de venir à Antioche pour y travailler à la diffusion du christianisme. Pendant une année, les deux hommes collaborèrent intimement (*Actes*, 11, 22-26). Ensuite ils effectuèrent ensemble un long voyage d'évangélisation à travers l'Asie Mineure (*Actes*, 13-14). Ensemble ils furent députés à Jérusalem par les frères d'Antioche pour demander aux apôtres leur avis sur une question litigieuse (*Actes*, 15, 1-2). De tels faits montrent leur accord doctrinal profond et l'estime en laquelle l'Église les tenait tous deux pour les charger de missions communes importantes. Un différend surgit plus tard entre eux deux à propos de Marc qui avait été leur collaborateur durant leur voyage. Mais Marc n'avait pas été avec eux jusqu'au bout; il les avait quittés en route et Paul ne voulait pas le reprendre. Barnabé tenait à Marc, il se sépara de saint Paul (*Actes*, 15, 36-40). Cet incident n'affecte nullement le contenu du message qu'ils prêchaient.

Lorsque plus tard, dans la première Épître aux Corinthiens (9, 6), saint Paul fait allusion à son ancien compagnon, rien ne laisse entendre

(1) La traduction arabe qui est très adéquate. porte *bi-ḥasab riwāya Barnābā* Les titres généraux donnés aux volumes qui contiennent les diverses traductions (*The Gospel of Barnabas*, *Injil Barnābā*, *Évangile de Barnabé*) sont moins exacts, mais correspondent à une manière de faire entrée dans les mœurs.

qu'il se soit séparé de lui pour un motif religieux. Il en parle avec affection; il lui conserve toute sa confiance. L'Évangile selon Barnabé présente les choses, comme nous le verrons, d'une façon toute différente. Mais n'anticipons pas.

Voici, tout d'abord, le passage dans lequel est rapporté le choix des douze :

''Jésus monta sur la montagne et passa toute la nuit à prier. Le jour venu, il descendit de la montagne et choisit les douze qu'il appela apôtres. Parmi eux était Judas qui fut mis à mort sur la croix. Leurs noms étaient André et Pierre son frère qui étaient pêcheurs. Barnabé qui écrivit cela, avec Matthieu le publicain qui avait été à la perception, Jean et Jacques les fils de Zébédée. Thaddée et Jude, Barthélemy et Philippe, Jacques et Judas Iscariote le traître'' (ch. 14).

On retrouve ainsi une liste des douze différente mais assez proche de celle que donnent les Évangiles canoniques. Six noms qui figurent deux par deux dans les Évangiles canoniques sont également ici deux par deux; mais l'ordre à l'intérieur des groupes de deux a été interverti. Le texte mentionne André et Pierre, Jean et Jacques, Barthélemy et Philippe. Ce changement est significatif car il ôte à Pierre la place de premier que soulignent les Évangiles canoniques.

La place privilégiée de Barnabé parmi les douze est indiquée à plusieurs reprises. On constate le souci qu'a l'auteur de dire comment Barnabé a pu voir et entendre ce qu'il rapporte. Barnabé assiste à la Transfiguration avec Pierre, Jacques et Jean son frère (ch. 42). Plus tard, il reste un jour avec Jésus quand les autres disciples sont tous envoyés chercher de la nourriture. Jésus lui annonce alors comment il échappera à la crucifixion mais comment le commun des gens se méprendra sur ce qui se passera (ch. 92). Quand Jésus s'enfuit parce qu'on voulait le faire roi, c'est Barnabé, Jacques et Jean qui le retrouvent (ch. 139). Après la crucifixion de Judas et avant l'élévation de Jésus au ciel, Barnabé assiste à la dernière entrevue de Jésus et des siens (ch. 220). Jésus lui donne l'ordre d'écrire l'Évangile (ch. 221). Et quand, par hasard, l'auteur parle d'une scène à laquelle Barnabé n'a pas assisté, il note soigneusement comment Barnabé en a été informé. Soit par exemple cette phrase par laquelle commence le récit du ministère de Jésus: ''Jésus parvenu à l'âge de trente ans, comme il me l'a dit lui-même, alla au mont des Oliviers avec sa mère pour récolter des olives'' (ch. 10).

Le rôle joué par Barnabé tranche donc nettement sur celui des autres disciples. La personnalité de ces derniers, seuls certains traits que l'on retrouve dans les Évangiles canoniques laissent entrevoir: comme

par exemple le fait que Pierre se mette en avant pour répondre lorsque Jésus questionne les siens à Césarée de Philippe (ch. 70) ou lorsqu'il leur lave les pieds le soir de la Cène¹. Mais la plupart du temps les disciples ne parlent que pour poser des questions ou acquiescer aux affirmations de Jésus. Leurs interventions, en général, servent seulement à introduire un nouveau développement dans les discours de Jésus, à la manière des questions posées dans un dialogue; elles ont même quelque chose de conventionnel, comme s'il s'agissait d'un simple procédé de style. Il faut cependant faire une exception pour Judas dont les pensées sont un peu plus développées. Judas aime l'argent; il espérait que son maître deviendrait puissant et que lui, Judas, en profiterait. Déçu, il l'abandonne et le vend aux autorités juives².

Bref, c'est Barnabé qui joue le premier rôle parmi les disciples. C'est à lui qu'est confiée la seule mission dont un disciple soit chargé par Jésus, un peu avant le départ final du maître: faire connaître dans un écrit quelle a été la vraie vie de Jésus et sa vraie doctrine. On constate en tout cela un souci très net d'affirmer la valeur du texte évangélique

C. Contenu de l'Évangile selon Barnabé.

Que le lecteur s'arme de patience. S'il est pressé, il suffira qu'il lise le résumé extrêmement rapide que nous donnons ici en premier lieu. Il y trouvera les grandes lignes de l'ouvrage et les principales thèses que soutient l'auteur. Il pourra ensuite passer directement aux chapitres consacrés à la critique de l'ouvrage. Malgré tout, mieux vaudrait qu'il s'astreigne à lire également le second résumé qui lui donnera une vue plus développée de l'ensemble.

● Voici donc, pour commencer, un premier résumé du contenu de l'Évangile selon Barnabé :

1. Prologue de l'Évangile.
2. Récits de l'enfance de Jésus (ch. 1 à 9).
3. Débuts du ministère de Jésus, ses premiers enseignements, ses

(1) Ch. 213. Le fait que Pierre refuse de se laisser laver les pieds est moins important, dans l'Évangile selon Barnabé, à cause du contexte: Pierre n'est plus le premier des douze. Jésus n'explique pas non plus la signification de son geste et n'en tire pas une leçon d'humilité. Il ne s'agit plus que d'une ablution de purification. Ensuite, l'agneau est mangé; mais il n'est question ni du pain, ni de la coupe.

(2) Voir la méditation de Judas au ch. 142. Cela reste encore assez rapide.

premiers miracles, récits de la création, de la chute et première annonce de la venue de Mahomet (ch. 10 à 46).

4. Seconde année d ministère de Jésus; première crise. A la suite de la résurrection du fils unique de la veuve de Naïn, les soldats romains poussent le peuple à croire à la divinité de Jésus. Effervescence dans le pays. Solution de la crise: Jésus proclame solennellement qu'il n'est qu'une créature. Il n'est pas le Messie, mais seulement le Précurseur du Messie qui se nommera Mahomet (ch. 47 à 98).

5. Suite du ministère de Jésus. Formation et mission des 72 disciples. Les paraboles. Seconde crise qui dure à peine: les gens de Naïn veulent proclamer Jésus Roi. Jésus s'enfuit. Longs enseignements sur les vrais et les faux pharisiens, sur le péché, la liberté, le mal, la prédestination. etc... (ch. 99 à 191).

6. Les dernières semaines de Jésus. Résurrection de Lazare. Jésus déclare solennellement que le Messie promis doit naître de la descendance d'Ismaël. Cette déclaration provoque le complot final que déclenchent contre lui les autorités juives. Au moment de l'arrestation, Judas le traître qui avait conduit les soldats chargés d'arrêter Jésus est miraculeusement transformé en Jésus. C'est Judas que l'on prend pour Jésus qui est arrêté, jugé, crucifié, Dernière entrevue de Jésus et des siens. Son élévation au ciel (ch. 192-222).

● Ces simples lignes pourraient à la rigueur suffire pour avoir une idée générale du contenu du manuscrit italien. Malgré tout, le résumé beaucoup plus détaillé qui va suivre montrera mieux les procédés de composition, les images employées, les enseignements variés. Nous nous effacerons le plus possible devant le texte lui-même; mais ici et là nous soulignerons certains points afin d'attirer l'attention sur les éléments qui, dans la dernière partie de ce travail, seront repris d'un point de vue critique. Voici donc un second résumé qui développera le premier.

I. PROLOGUE DE L'EVANGILE SELON BARNABE

Le manuscrit italien comporte un prologue à la manière de l'Évangile selon Saint Luc. En voici la traduction :

«Barnabé, Apôtre de Jésus le Nazaréen appelé Christ, à tous ceux qui habitent sur la terre, paix et consolation. Très chers, Dieu, Grand et Admirable, nous a visités, ces jours passés, par son prophète Jésus Christ, en grande miséricorde de doctrine et de miracles. Aussi beaucoup, trompés par Satan, sous prétexte de piété, prêchent une

doctrine très impie. Appelant Jésus Fils de Dieu, répudiant la circoncision, pacte de Dieu pour l'éternité, et permettant toute nourriture impure. Parmi lesquels a été trompé Paul, dont je ne parle pas sans douleur. C'est pourquoi je vous écris cette vérité que j'ai vue et entendue, dans les rapports que j'ai eus avec Jésus, afin que vous soyez sauvés et que vous ne soyez pas trompés par Satan et périssiez dans le jugement de Dieu. Aussi gardez-vous de quiconque vous prêche une nouvelle doctrine contraire à celle que je vous écris, afin que vous soyez sauvés pour l'éternité. Que le Dieu Grand soit avec vous et vous garde de Satan et de tout mal. Amen."

Dans tout ce prologue, on notera spécialement que l'ouvrage est censé s'adresser au monde entier pour protester contre la doctrine enseignée par saint Paul et contre ceux qui appellent Jésus, Fils de Dieu. En second lieu, on remarquera l'expression "appelé" Christ qui figurait déjà dans le titre de l'Évangile. Le mot Christ est d'origine grecque. Il signifie celui qui a reçu l'onction et traduit le nom sémitique de Messie. Appelé Christ signifie appelé Messie. A l'époque de Jésus, on sait que les juifs attendaient impatiemment le Messie, cet envoyé de Dieu qui inaugurerait la fin des temps. Le mot appelé comporte-t-il une réserve ? L'auteur de l'Évangile selon Barnabé n'admet pas que Jésus ait été le Messie (c'est à dire le Christ) et ce titre n'est appliqué qu'à Mahomet dans le manuscrit italien. Mais pourtant ici même, on trouve l'expression de Jésus Christ, employée sans réserves, dans un autre passage du prologue. C'est curieux. Mais comme il ne s'agit que d'un passage isolé, il est inutile de trop s'y arrêter. On notera enfin l'importance accordée à la circoncision dans le prologue. Le manuscrit italien en reparlera plus tard.

2. LES RECITS DE L'ENFANCE DE JESUS (ch. 1 à 9)

Le cadre de ces récits est en gros celui des chapitres correspondants de l'Évangile selon S. Matthieu avec des additions qu'on retrouve chez S. Luc. Certains enseignements importants de ces chapitres ne figurent pas dans Barnabé. Nous avons affaire à un texte qui enseigne une doctrine très différente.

L'auteur commence par rapporter l'Annonciation. L'Ange Gabriel vient apprendre à la Vierge Marie que Dieu l'a choisie pour qu'elle devienne, sans le concours d'un homme, la mère d'un prophète envoyé à Israël. Ensuite, Marie, se trouvant enceinte, se choisit elle-même, comme compagnon, Joseph, un charpentier. Elle le fait par crainte du peuple qui la lapiderait s'il s'apercevait de son état. Lorsque Joseph comprend la situation de Marie, il veut la renvoyer. Mais "l'Ange de Dieu" lui apparaît en songe et lui reproche ses pensées; Joseph conserve

Marie près de lui. C'est ensuite un passage sur lequel nous aurons à revenir, car il s'agit de la date à laquelle eurent lieu ces événements. Le manuscrit explique en effet qu'à cette époque (*in quel tempo*) Hérode régnait en Judée par un décret de César Auguste et Pilate était gouverneur sous le pontificat de Anne et de Caïphe (ch. 3). Par un décret d'Auguste, tout le monde fut recensé. Aussitôt, Joseph et Marie quittent Nazareth pour se rendre à Bethléem. Arrivés au terme de leur voyage, tous deux se réfugient dans un abri pour bergers car il n'y a pas de place dans la cité. C'est là que Marie met Jésus au monde "sans douleur" au milieu d'une lumière étincelante qui inonde l'abri. Les Anges se manifestent, les bergers accourent. Le texte ensuite ne parle pas de la purification de Marie. Il ne mentionne que la circoncision. Celle-ci a lieu au temple, huit jours après la naissance. Qui porta Jésus au temple ? Le texte emploie seulement le verbe à la troisième personne du pluriel : "Ils prirent l'enfant et le portèrent au temple" (ch. 5).

C'est ensuite l'épisode des mages. Ils sont trois, chiffre qui correspond à une très vieille tradition, mais qui n'est cependant pas dans S. Matthieu. Les mages ont observé les cieux, ont été guidés par une étoile. Ils arrivent à Jérusalem et se renseignent, demandant où est né le Roi des Juifs. Hérode en est averti, prend peur, interroge les prêtres et les scribes pour savoir où doit naître le Christ. On lui répond : "à Bethléem". Ce passage est, avec le prologue, un des rares endroits du manuscrit italien où se trouve le mot de Christ. Les mages repartent vers Bethléem où ils voient l'étoile arrêtée "sur l'hôtellerie où Jésus est né" (*sopra il diversorio dove nato hera iessu*). Le mot de *diversorio* est bien connu ; c'est celui qu'emploie la Vulgate (Luc, 2, 8) pour désigner le caravansérail-hôtellerie. Ce n'est donc pas l'abri pour bergers. On constate un certain flou dans le texte car, deux pages plus haut, Jésus était né dans un abri pour bergers. La traduction arabe rend *diversorio* par un mot plus général et qu'elle avait déjà employé pour l'abri des bergers (*stantia fata per ridoto de passtori*). La difficulté est ainsi tournée. Nous retrouverons à plusieurs reprises cette même façon de faire dans la traduction arabe, par ailleurs excellente, lorsque se présente une difficulté de ce genre. Mais revenons au récit. Les mages entrent, s'inclinent, offrent des aromates, de l'argent et de l'or. Puis, avertis en songe par l'enfant, ils s'en retournent par une autre voie (ch. 6-7).

Hérode, ne voyant pas revenir les mages, décide de tuer l'enfant. Joseph, averti en songe par l'Ange du Seigneur, part pour l'Égypte avec Marie et l'enfant. Hérode fait massacrer par ses soldats tous les

nouveaux nés de Bethléem (ch. 8).

A la mort d'Hérode, l'Ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph et lui dit de retourner en Judée (*in iudea*). Jésus est alors âgé de sept ans. Apprenant qu'Archélaus règne à la place de son père, Joseph craint de rester en Judée et va se fixer à Nazareth en Galilée. Lorsque Jésus atteint ses douze ans, Marie et Joseph l'emmènent à Jérusalem pour y adorer "selon la Loi du Seigneur inscrite dans le Livre de Moïse". Ils perdent Jésus, le retrouvent au temple; et lorsque Marie reproche à Jésus de les avoir ainsi laissés dans l'inquiétude, l'enfant leur répond: "Ne savez-vous pas que le service de Dieu doit passer avant père et mère" (ch. 9). Ainsi se terminent les récits de l'enfance.

On notera que, dans ces neuf premiers chapitres, il n'y a rien qui rappelle spécialement les évangiles apocryphes de l'enfance. La plupart des détails matériels figurent dans S. Matthieu et S. Luc. Les traits qui sont communs au manuscrit italien et aux évangiles de l'enfance faisaient également partie, au moyen âge, du folklore chrétien. On les trouvait dans la littérature édifiante des Légendes dorées. Ainsi par exemple, la lumière qui inonde l'abri lors de la naissance de Jésus, l'enfantement sans douleur (*Coran*, 19, 23 parle au contraire des douleurs que ressent alors Marie), le nombre des mages.

On remarquera, de même, que les premiers chapitres du manuscrit italien n'ont rien ni sur Jean Baptiste, ni sur Zacharie, ni sur Elisabeth¹. Les suivants n'en diront pas davantage. Enfin, toujours dans ces neuf premiers chapitres, les personnages parlent forcément de Jésus, de son avenir. Mais les formules qu'ils emploient sont soigneusement pesées; elles écartent tout ce qui suggérerait que Jésus soit plus qu'un prophète. Ainsi l'Ange Gabriel dit à Marie: "Ne crains pas Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Il t'a choisie pour être la mère d'un prophète qu'il enverra au peuple d'Israël afin qu'il marche selon Sa Loi avec la vérité du cœur" (ch. 1). A Joseph, l'Ange parle également de Jésus et lui dit, en appliquant à Jésus certaines paroles concernant Jean-Baptiste dans le passage correspondant de l'Évangile selon S. Luc:

"La Vierge enfantera un fils que tu appelleras Jésus. Tu le garderas du vin et des liqueurs fermentées et de toute nourriture impure parce qu'il est un Saint de Dieu dans

(1) Le récit de la Visitation ne figure donc pas dans le manuscrit italien. Cependant le Magnificat s'y trouve (ch. 1). Marie le prononce, toute seule, après le départ de l'Ange Gabriel. Le texte est celui de S. Luc avec une petite différence. On constate l'absence du verset: "Il a porté secours à Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde" (Luc, 1, 54).

le ventre de sa mère. Il est un prophète de Dieu envoyé au peuple d'Israël afin de convertir Juda à son cœur et qu'Israël puisse marcher dans la Loi du Seigneur comme il est écrit dans la Loi de Moïse. Il viendra avec une grande puissance que lui donnera Dieu et il fera de grands miracles, par lesquels beaucoup se sauveront" (ch. 2).

Quant à l'Ange du Seigneur à Bethléem, il annonce aux bergers: "Je vous annonce une grande joie; car il est né dans la cité de David un enfant qui est prophète du Seigneur. Il apportera un grand salut à la maison d'Israël" (ch. 4).

Bref, dès les premières pages du manuscrit italien, le portrait de Jésus commence à se dessiner. Il sera complété par la suite. Mais dès maintenant, Jésus apparaît comme un prophète de Dieu, comme un Saint de Dieu, envoyé à la maison d'Israël et devant faire des miracles pour le salut de beaucoup d'âmes.

3. LES DEBUTS DU MINISTERE DE JESUS (ch. 10-46)

Le ministère de Jésus proprement dit se poursuit pendant plus de deux cents chapitres. Nous avons vu dans les récits de l'enfance que de nombreux points communs rapprochaient le manuscrit italien et les Evangiles selon S. Matthieu et S. Luc. Les pages que nous allons aborder maintenant contiennent, elles-aussi, beaucoup de traits figurant dans les Evangiles canoniques. Mais en même temps l'atmosphère générale est toute différente. Il importera donc de bien distinguer les éléments du récit qui peuvent être les mêmes et les grandes idées qui commandent la composition. On retrouve dans le manuscrit italien la plupart des miracles déjà connus. Les paraboles sont reprises assez librement, amplifiées ou modifiées. Le texte en ajoute un certain nombre d'autres comme par exemple celle des clients qui, au lieu d'acheter des figes, ne s'intéressent qu'aux feuilles dans lesquelles ces figes sont présentées (ch. 132). Les mentions de lieux géographiques sont plus rares. Elles n'ont rien d'original et ressemblent à celles des Evangiles canoniques, avec en plus Damas et le Sinaï. Enfin beaucoup de paroles de Jésus qui se trouvent dans les Evangiles canoniques apparaissent également dans le manuscrit italien. Mais en général elles sont perdues comme de petits ilots au milieu d'une mer immense. Dans le manuscrit italien, Jésus prononce sans cesse de très longs discours. Ce sont des développements sur divers thèmes de spiritualité qui font penser à des sermons de retraite: sur Dieu, la création, le péché, les prophètes, le ciel, l'enfer, etc... On rencontre aussi des récits édifiants qui rappellent les légendes dorées. Bref, l'ensemble de l'enseignement de Jésus ne rend

absolument pas le même son dans le manuscrit italien et dans les Evangiles canoniques. Ce ne sont pas les mêmes idées qui sont mises en valeur. Voici maintenant le résumé de toute la suite de l'ouvrage.

● *La journée inaugurale du ministère de Jésus (ch. 10-12)*

Tout débute à Jérusalem ou plus précisément au mont des Oliviers où Jésus et sa mère sont venus pour "cueillir des olives". Jésus est alors âgé de trente ans. Il récite la prière de midi lorsque soudain une lumière splendide l'entourne. Une multitude d'anges l'entourent et il entend l'appel qui va décider de sa vocation. L'Ange Gabriel lui présente, aussi brillant qu'un miroir, un livre qui descend dans son cœur. Ce livre, nous le retrouverons au chapitre 168: l'auteur le donne comme l'Evangile au sens propre. Tout ce que Jésus prêche en vient directement. Lorsque tous ses enseignements auront fini de passer par la bouche de Jésus, Jésus sera enlevé de ce monde. Mais revenons au mont des Oliviers. Jésus comprend alors qu'il est un prophète envoyé à la maison d'Israël; il se sépare de sa mère et descend de la montagne pour entrer à Jérusalem.

En chemin, il passe près d'un lépreux qui lui demande de le guérir. Jésus le traite de fou, protestant que Dieu seul peut guérir. Il prie cependant pour lui et le malheureux retrouve la santé. Sa chair "devint comme celle d'un enfant".

Dès le début, apparaît cette idée qui reviendra fréquemment par la suite: Jésus ne cesse d'affirmer qu'il ne possède par lui-même aucun privilège. "Je suis un homme comme toi", déclare-t-il au lépreux. Tous les miracles qu'il fait le sont au nom de Dieu ou par Sa permission, suivant l'expression coranique. Quant au mot "Fou", il est également caractéristique. Que de fois Jésus, dans le manuscrit italien, traitera de fous ses interlocuteurs ! L'on remarque enfin un autre détail qui reviendra souvent par la suite. Le texte est plein de réminiscences de l'Ancien Testament. Ici, par exemple, l'expression de la chair qui ressemble à celle d'un enfant rappelle la guérison de Naaman, le Syrien, dans le second livre des Rois (5, 14). Et peut-être même doit-on voir dans l'attitude de Jésus qui proteste lorsque le lépreux lui adresse sa demande, une réminiscence de la protestation du Roi d'Israël lorsque Naaman vint le trouver: "Suis-je un dieu qui puisse donner la mort et la vie pour que celui-ci me demande de délivrer quelqu'un de sa lèpre ?" (II Rois, 5, 7).

Lorsque Jésus entre à Jérusalem, la nouvelle du miracle l'a précédé. Car le lépreux guéri s'est précipité dans la ville en criant, malgré Jésus qui voulait le faire taire : "Voici le prophète, voici le Saint de Dieu" (ch. 11). L'entrée à Jérusalem est presque un triomphe. Toute la ville se rassemble dans le temple pour voir Jésus qui prie. Les prêtres interviennent alors et demandent à Jésus d'adresser la parole au peuple; et ils le font monter sur le "pinacle" (*pinacholo*) d'où les scribes parlent à la foule. Le pinacle envisagé comme le lieu normal où s'installe le prédicateur se retrouvera encore dans le manuscrit italien (ch. 127). Ce mot était difficile pour le traducteur arabe qui l'a rendu par *dikka*, plateforme comme il s'en trouve dans les mosquées, alors qu'il s'agit en réalité du sommet du portique extérieur du temple, à l'angle Sud-Est, où il dominait le Cédron¹.

Le premier sermon de Jésus est présenté de façon solennelle. Jésus commence par louer Dieu. Il lance une série d'invocations énumérant les bienfaits divins et commençant chacune par les mots: Béni soit le Saint Nom de Dieu qui... Il reprend ainsi successivement tout ce que Dieu a fait pour les créatures depuis le début, passant en revue l'histoire du monde. Création de la splendeur de tous les saints et prophètes avant toute création, création des anges, de l'homme, le paradis, Caïn et Abel, le déluge, les trois cités détruites par le feu, Pharaon et la mer Rouge, etc... Puis il revient à la promesse faite par Dieu à Abraham et à son fils; il évoque la Loi donnée à Moïse et conclut cette première partie du sermon par l'affirmation que Dieu "nous a exaltés au-dessus des autres peuples"². Que signifie la splendeur de tous les saints et prophètes qui sera envoyé pour le salut du monde ? La suite apprendra que cette expression désigne Mahomet; et l'on comprendra peu à peu que le fils d'Abraham ici mentionné est Ismaël.

Ces bénédictions terminées, Jésus s'adresse à la foule: "Maintenant, frères, que faire aujourd'hui pour que nous ne soyons pas punis pour nos péchés ?" Et Jésus de reprocher à chaque catégorie d'auditeurs ses fautes et ses péchés. Il charge surtout les prêtres, les scribes et les docteurs, reprochant aux premiers leur négligence dans le service de Dieu et

(1) "Après la lecture des psaumes, Jésus monta sur le pinacle (*sopra il pinacholo*) où montent les scribes", ch. 127, folio 135 b. *Pinacholo* est ici encore rendu en arabe par *Dikka*.

(2) On notera spécialement cette phrase qui correspond à l'expression coranique: "O Enfants d'Israël, rappelez mon bienfait dont Je vous ai comblés. Je vous ai attribué la supériorité sur l'univers" (Coran 2, 44/47).

leur cupidité, aux seconds l'oubli de la Loi de Dieu et la vanité de ce qu'ils prêchent, aux derniers enfin d'avoir annulé la Loi de Dieu par leurs traditions. Le peuple crie: "Pitié". Tous pleurent du plus petit au plus grand et demandent à Jésus de prier pour eux. On trouve ici pour la première fois les pleurs que la suite du texte mentionnera si souvent. Quant aux prêtres et aux chefs spirituels, ils se mettent à haïr celui qui a mal parlé d'eux. "Et ils méditèrent de le mettre à mort; mais par crainte du peuple qui l'avait reçu comme un prophète, ils n'en soufflèrent mot". Le tout s'achève sur une prière de Jésus à laquelle le peuple répond Amen en pleurant. Jésus s'en va finalement et quitte Jérusalem, suivi par un bon nombre de ses auditeurs. Mais les prêtres disent entre eux du mal de Jésus (ch. 12).

Telle est, dans l'Évangile selon Barnabé la journée inaugurale du ministère de Jésus. C'est un véritable coup de tonnerre qui éclate *ex abrupto*. Deux camps se forment immédiatement. La foule apparaît émotive, prête à écouter et à pleurer, sensible à tout ce qu'elle peut entendre et réagissant à la minute, en masse, aux premières exhortations qu'elle entend. Jésus lui a seulement reproché d'oublier la parole de Dieu et de se laisser aller à la vanité. Quant aux chefs spirituels, ils sont dépeints dès le début sous les couleurs les plus noires. Quelques instants, l'espace d'un sermon, leur suffisent pour décider de mettre à mort un homme dont, une heure plus tôt, ils ne savaient encore rien. Ils se taisent momentanément, ruminant dans leurs cœurs leurs sombres desseins et n'en discutant qu'entre eux. L'Auteur développera de plus en plus cette note d'anticléricalisme, montrant comment les prêtres s'y prendront pour réaliser leur but et comment les enseignements de Jésus leur fourniront le prétexte attendu.

● *Période de retraite de Jésus* (ch. 13-14)

Les événements suivants se passent au mont des Oliviers, puis dans le désert au delà du Jourdain, puis à nouveau dans la région de Jérusalem.

Après quelques jours, Jésus ayant connu en esprit la volonté des prêtres, revient sur le mont des Oliviers pour y faire oraison. Il prie durant toute la nuit et s'adresse à Dieu pour Lui demander d'être sauvé des embûches des prêtres. Gabriel lui promet que des millions d'anges le garderont et qu'il mourra seulement lorsque le monde sera près de sa fin.

Le lecteur avait déjà compris, en lisant le résumé du discours de Jésus dans le temple, que l'histoire du monde, telle qu'elle était alors

présentée, était vue à travers une optique musulmane. Avec ce nouveau chapitre, aucune hésitation n'est plus possible. Le texte achève de décrire Jésus tel que le décrit la tradition musulmane. Les embûches des prêtres ne réussiront pas. Jésus leur échappera. Dieu qui l'aura soustrait alors à ses persécuteurs le gardera vivant au ciel et ne le fera mourir qu'à la fin des temps après l'avoir renvoyé sur la terre. Sans le dire expressément, le texte suppose cette doctrine sans laquelle il serait incompréhensible.

On notera également un procédé littéraire qui se retrouvera tout au long de l'ouvrage: l'auteur aime multiplier les chiffres pour faire impression. Ici (ch. 13) ce sont les milliers de milliers d'anges. Ailleurs ce sera la création de la masse de terre destinée à façonner l'homme et que Dieu crée puis laisse se reposer durant 25.000 ans (ch. 35). Ce sera le monde mille fois abhorré (ch. 77). ou la comparaison entre toutes les peines du monde et une heure de peine de l'enfer (ch. 60), ou les damnés qui souffrent les peines de dix, cent ou mille enfers (ch. 59), ou Satan battu par Michel de cent mille coups de glaive dont chacun vaut dix enfers (ch. 56), etc... Il est inutile de citer ici tous ces exemples d'emplois de chiffres. Nous en relèverons encore un certain nombre. D'ailleurs, il suffit de parcourir le manuscrit pour en trouver fréquemment.

Mais revenons à notre passage. En souvenir du sacrifice d'Abraham qui accepta l'idée d'offrir son fils unique Ismaël, l'ange Gabriel dit à Jésus de sacrifier un agneau. "Volontiers, répond Jésus, mais où trouver l'agneau? Car je n'ai pas d'argent et il n'est pas licite de voler". Alors l'ange Gabriel lui montre un mouton que Jésus offre en sacrifice (ch. 13).

Jésus descend ensuite de la montagne et s'en va seul, de nuit, de l'autre côté du Jourdain. Il jeûne quarante jours et quarante nuits. Le texte mentionne ensuite, rapidement, sans donner de détails, que Jésus fut tenté par Satan mais qu'il le repoussa "par le pouvoir des paroles de Dieu". Après quoi, Jésus retourne dans la région de Jérusalem où le peuple manifeste une grande joie de le revoir; car ses paroles "n'étaient pas comme celles des scribes mais elles étaient puissantes: elles touchaient les cœurs". Jésus voyant que grande était la foule de ceux qui étaient retournés à leur cœur pour marcher dans la Loi de Dieu monte sur la montagne (que le texte ne nomme pas); il prie toute la nuit puis redescend et choisit les douze qu'il nomme apôtres (ch. 14). Nous avons donné plus haut la liste de ces douze.

● *Miracles et sermon sur la montagne* (ch. 15-19)

La fête des tabernacles (*la festa di tabernacholi*) est proche. Un homme riche invite Jésus avec ses disciples et sa mère à une noce. Le lieu n'est pas mentionné et l'on a ici le récit des noces de Cana et du miracle de l'eau changée en vin. Alors, ajoute le texte, les disciples crurent en Jésus et dirent: "Loué soit Dieu qui a eu pitié d'Israël et a visité la maison de Juda avec amour. Béni soit Son saint Nom" (ch. 15). Le mot d'amour apparaît ici. Il reviendra fréquemment par la suite.

Puis Jésus va sur la montagne et prêche à ses disciples sur le thème: on ne peut servir à la fois Dieu et le monde. Il parle de la confiance à avoir en Dieu, de la Providence qui veille sur les fleurs et les oiseaux comme elle a veillé sur le peuple d'Israël dans le désert (ch. 16). L'apôtre Philippe voudrait connaître Dieu¹ et cite quelques expressions de l'Ancien Testament. Jésus répond par un discours sur Dieu, Ses attributs, Sa justice. Dieu n'a pas de Fils... Dans Son royaume, on le verra pour toujours. C'est en cela que consistera notre bonheur et notre gloire. Si certaines des expressions qu'ont employées les cent quarante quatre mille prophètes sont obscures, toute équivoque sera levée lorsque viendra "la splendeur des prophètes et des saints". Mahomet est ainsi désigné encore une fois sans que son nom soit prononcé. Le chapitre s'achève sur une nouvelle attaque des scribes et des docteurs qui ont annulé la loi de Dieu (ch. 17).

Le fait que le monde vous hait est le signe que l'on est vraiment disciple de Dieu. Le texte rappelle le massacre de dix mille prophètes par Jézabel au temps d'Elie qui échappa avec sept mille autres. Que les disciples ne craignent pas. Qu'ils rendent le bien pour le mal, car on n'éteint pas le feu par le feu. Qu'ils considèrent la bonté de Dieu dans la nature et songent à ce qui est écrit dans la Loi: "Soyez saints parce que Moi, votre Dieu, Je suis Saint: soyez purs parce que Je suis Pur; soyez parfaits parce que Je suis Parfait" (ch. 18).

Alors Pierre s'adressant à Jésus lui demande: "Maître, voici que nous avons tout quitté pour te suivre, qu'est-ce que nous recevrons?" Et Jésus de répondre: "En vérité, au jour du jugement, vous serez assis à côté de moi pour témoigner contre les douze tribus d'Israël". Puis il annonce de façon voilée la future trahison de Judas.

(1) Notez que le début du sermon reprend certains thèmes de Matthieu 6 et 7. La question de l'Apôtre Philippe rappelle Jean, 14, 8.

Tous ces passages contiennent de nombreux textes déjà connus par les Evangiles canoniques. On constate d'ailleurs que la plupart d'entre eux sont groupés dans les chapitres du début. Ensuite, le texte s'étendra davantage sur des considérations de spiritualité; puis il racontera de longues anecdotes moralisantes.

Le sermon terminé, Jésus descend alors de la montagne. Il guérit dix lépreux qui se présentent à lui. Il les envoie aux prêtres pour faire constater leur guérison comme le prescrivait la Loi de Dieu. Un seul revient le remercier. C'est un "Ismaélite" qui veut rester auprès de lui pour le servir. Jésus le congédie en disant: "Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir" (ch. 19).

● *La mer de Galilée et le voyage au pays de Tyr et de Sidon* (ch. 20-29)

A partir de maintenant nous irons plus vite pour résumer le texte; car les procédés de composition que nous avons signalés chaque fois qu'ils apparaissent vont revenir régulièrement jusqu'à la fin de l'ouvrage. Ici se place le premier voyage de Jésus et de ses disciples vers le Nord. Le groupe arrive à la mer de Galilée. Jésus prend place dans une barque et, comme le dit le manuscrit "navigue vers Nazareth sa ville". Le mot naviguer est traduit dans l'édition arabe par *sifia* voyager, ce qui est bien différent. C'est alors le miracle de la tempête apaisée. Arrivés à Nazareth, les marins répandent à travers la ville la nouvelle de ce que Jésus a fait. Tous les habitants affluent et se massent autour de la maison où était Jésus. Celui-ci, malgré l'insistance des scribes et des docteurs, refuse de faire des miracles (ch. 20). La suite du récit contient une indication curieuse. En quittant Nazareth, Jésus "monte" à Capharnaüm où a lieu un nouveau miracle. Un démoniaque, logeant dans des tombeaux, était possédé par 6.666 démons que Jésus chasse et envoie dans dix mille porcs appartenant à des Cananéens. Toujours les chiffres ! Effrayés, les habitants prient Jésus de s'en aller (ch. 21). Il se dirige alors vers la région de Tyr et de Sidon où il guérit la fille de la Cananéenne. Cette femme et toute sa parenté s'agrégent à la Loi de Moïse (ch. 22).

L'épisode de la Cananéenne est l'occasion d'un long discours de Jésus sur la circoncision. Les disciples l'interrogent à propos du mot de chien qu'il a employé pour désigner les Cananéens incirconcis. Jésus répond: "En vérité, je vous le dis, un chien est meilleur qu'un incirconcis"

et il poursuit en traitant ses disciples de fous parce qu'ils n'ont pas compris. Puis, s'asseyant au pied d'une montagne, Jésus commence son exposé. L'incirconcis n'observe pas l'alliance conclue avec Abraham. Gabriel a enseigné la circoncision à Adam qui voulait se taillader le corps, à cause de la révolte de la chair contre l'esprit. Jésus fait alors l'éloge de la circoncision sans laquelle l'homme n'entrera pas au paradis. Il énumère longuement tout ce que les saints ont accompli pour lutter contre leur chair. La chair est ennemie de Dieu "parce que seule elle désire pécher" (ch. 23). Le texte rapporte alors la parabole de Lazare et du mauvais riche (ch. 24). La suite explique comment on doit mépriser la chair et aimer Dieu. Il faut maîtriser sa chair comme on maîtrise un cheval pour vivre en sécurité. La folie du monde consiste en ce que l'on veut amasser et que plus on amasse plus on désire. Si les gens avaient un peu de raison, ils voudraient que tout soit mis en commun, etc... (ch. 25). Il faut vendre nos sens qui n'ont pas beaucoup de valeur pour acheter nos âmes en qui réside le trésor de l'amour. "Celui qui ne haïra pas son père et sa mère, sa propre vie et ses enfants et sa femme pour l'amour de Dieu n'est pas digne d'être aimé de Dieu". Dieu a dit à Abraham de quitter la maison de son père et de sa parenté et d'aller habiter dans le pays qu'il lui donnerait à lui et à sa descendance. Le chapitre rapporte plusieurs anecdotes sur Abraham. Un jour Abraham dit à son père: "Père, qu'est-ce qui a fait l'homme?" — Et le père de répondre dans sa folie: "C'est l'homme; car je t'ai fait et mon père m'a fait" — Abraham répondit: "Père, il n'en est pas ainsi; car j'ai entendu un vieil homme qui pleurait et disait: Mon Dieu, pourquoi ne m'as-tu pas donné d'enfants?" — Le père répliqua: "C'est vrai, mon fils, Dieu aide l'homme à faire l'homme mais il ne met pas les mains à ce travail; il est seulement nécessaire que l'homme aille prier son dieu, lui donne des agneaux et des moutons et son dieu l'aidera". Et comme le père parle du nombre infini des dieux, Abraham fait une profession de foi monothéiste. C'est ensuite l'histoire du jeune Abraham qui détruit les idoles et provoque la colère de son peuple. On veut le brûler vif mais douze mille, parmi ceux qui le condamnèrent à mort, périrent dans le feu. Ces histoires sont racontées avec maints détails; l'épithète de fou revient à plusieurs reprises. Les récits traditionnels dans le judaïsme rabbinique et dans l'Islam sur ce sujet sont considérablement amplifiés et traités librement (ch. 26-28). Le tout se termine par une affirmation de l'unité de Dieu et le rappel du pacte de la circoncision (ch. 29).

● *La fête de la "Senofegia" à Jérusalem (ch. 30-34)*

Le voyage dans le Nord une fois terminé, Jésus revient à Jérusalem vers l'époque de la *Senofegia* "fête de notre nation". Cette mention de la fête est assez curieuse. Pourquoi parler ici de la *Senofegia*, avec une explication, comme s'il s'agissait d'une fête encore inconnue des lecteurs, alors qu'au chapitre 15, la fête des Tabernacles était mentionnée sans explications ? Or, dans S. Jean, 7, 2, *skênopêgia* est le mot grec qui désigne la fête des Tabernacles. La version arabe de l'Evangile selon Barnabé a rendu par un seul et même mot arabe les deux mots différents des chapitres 15 et 30. Il semble bien que l'auteur ignore le sens des rares mots grecs qu'il cite. On le constatera à nouveau à propos de la piscine "probatique", c'est à direa piscine des brebis, mot dont il donne une étymologie qui n'a rien à voir avec le sens réel du mot grec (ch. 65).

Le second séjour de Jésus à Jérusalem sera l'occasion de nouveaux discours. Il y a d'abord les questions que les scribes et les pharisiens posent à Jésus. On retrouve ainsi des épisodes qui figurent dans les Evangiles canoniques, amplifiés en général et en tout cas épurés de tout ce qui ne cadre pas avec la thèse générale de l'auteur. C'est d'abord le docteur de la Loi qui demande: que faire pour avoir la vie éternelle ? Et Jésus de répondre en donnant le double commandement d'aimer Dieu et le prochain. Et comme l'interlocuteur insiste: "et qui est mon prochain ?" Jésus raconte la parabole du Bon Samaritain. Il ajoute seulement à propos de Jéricho les mots "ville rebâtie sous le signe de la malédiction" (ch.30). C'est un procédé d'amplification, par emprunt à l'ancien Testament, que l'on retrouvera souvent.

A propos du tribut à payer à César, Jésus affirme: "Donnez à César ce qui est à César et donnez à Dieu ce qui est à Dieu". Puis vient la guérison du fils du centurion qui s'adresse à Jésus pour lui demander grâce et ajoute: "Car Dieu t'a constitué Seigneur sur toute infirmité comme Son ange me l'a dit durant mon sommeil". La guérison est toujours présentée comme une grâce de Dieu accordée à la suite de la prière de Jésus (ch. 31). La question des mains à laver avant les repas est abordée rapidement. Elle est l'occasion d'une attaque contre les sacrifices, les scribes et les docteurs.

Ici commence un grand discours sur l'idolâtrie, avec un récit caractéristique sur l'origine des idoles. Un extrait en donnera une idée:

“Un roi aimait à l'excès son père qui s'appelait Baal. A la mort de son père, le fils, pour se consoler, fit faire une image à la ressemblance de son père et la mit sur la place du marché dans la cité. Il publia un décret d'après lequel quiconque approcherait de la statue dans un espace de quinze coudées serait saisi et personne sous aucun prétexte ne devrait lui faire du mal. Aussi les malfaiteurs, en raison de l'intérêt qu'ils y trouvaient, commencèrent à offrir à la statue des roses et des fleurs. Rapidement les offrandes se changèrent en argent et en nourriture. En sorte qu'ils l'appelèrent dieu pour l'honorer. De cette coutume, il fut fait une loi si bien que l'idole de Baal se répandit dans le monde entier”. (ch. 32).

Puis la conversation reprend, Jésus enseigne que ce qui entre dans l'homme ne le souille pas. C'est ce qui sort de l'homme qui le souille. Il parle ensuite des désobéissances qui viennent du cœur. Comme on lui objecte qu'Israël n'a pas d'idoles, Jésus explique que tout ce que l'homme aime au point de tout sacrifier pour l'objet de sa passion est une idole. “L'idolâtrie, je vous le dis, est le plus grand péché”. A ce propos il énumère une série de scènes d'idolâtrie mentionnées dans l'Ancien Testament, notamment le veau d'or et les 120.000 idolâtres qui furent tués à cette occasion. Pour confirmer la véracité de ses paroles, Jésus guérit “au nom de Dieu” un homme à la main infirme, puis il parle des invités aux noces et de celui qui, modestement, s'est mis à la dernière place et que le maître de la maison fait monter (ch. 33-34).

Au-delà du Jourdain, enseignements sur la création et le Messie (ch. 35-44)

C'est dans le désert au delà du Jourdain que se rendent ensuite Jésus et ses disciples. L'auteur commence à dévoiler son but. Un très long discours de Jésus, coupé par l'épisode de la Transfiguration, est l'occasion d'exposer ses arrière-pensées. Le tout commence par une question des disciples sur l'orgueil de Satan. Satan est dit avoir été jadis “prêtre” et de ce fait “chef” des anges. Satan s'est révolté car il prévoyait que cent quarante quatre mille prophètes sans compter le “Messager de Dieu” (c'est-à-dire Mahomet qui n'est pas encore nommé) naîtraient de la descendance de l'homme que Dieu s'apprêtait à créer. Quant à l'âme du Messager de Dieu, elle a été créée 60.000 ans avant toute créature. Satan discute avec Dieu. Les démons accusent Dieu d'injustice au cours d'une scène de diablerie assez colorée. Puis Satan crache sur la masse de terre que Dieu vient de créer. “L'ange Gabriel prit le crachat avec un peu de terre. C'est de là que vient le nombril que l'homme a sur le ventre” (ch. 35). Une scène de prière interrompt

le discours. Dans tout l'ouvrage, Jésus prie aux heures des prières musulmanes. A cette occasion, Jésus affirme que celui qui ne fait pas de prières est pire que Satan et qu'il souffrira des pires tourments. Le texte rapporte certains passages évangéliques, souligne que la prière doit provenir du cœur et non des lèvres, qu'il ne faut pas multiplier les paroles lorsque l'on prie. Ici apparaît le nom d'Hérode. Souvent dans la suite, lorsqu'il s'agira de prendre sur la terre un point de comparaison pour éclairer l'attitude de l'homme en face de Dieu, le texte donnera l'exemple des serviteurs d'Hérode en face de leur maître. Jésus enseigne alors à ses disciples comment prier et l'on a l'oraison dominicale. Mais l'invocation "Notre Père" est remplacée par "Seigneur, notre Dieu"; on a la variante "Que Ton Royaume vienne en nous". Et le manuscrit a la conclusion: "Car Toi seul est notre Dieu à qui appartiennent gloire et honneur pour toujours" (ch. 37).

Puis Jésus enseigne la façon d'accomplir les ablutions; car il n'est pas venu "détruire" la Loi et les prophètes mais les "observer". Il faut ainsi laver l'âme car "toute l'eau de la mer" ne peut purifier celui qui avec son cœur aime l'iniquité. Et le passage sur la prière s'achève par une revue de tous ceux qui ont prié et ont été exaucés par Dieu et dont parle l'Ancien Testament: Moïse et la mer Rouge, Josué et le soleil, Samuel, Elie, Elisée, etc... Ces hommes ne cherchaient pas leur propre intérêt, mais seulement Dieu et son honneur (ch. 38).

Le discours sur l'orgueil de Satan recommence alors. Dieu crée les êtres inanimés, puis les vivants, puis le paradis. Le récit de la création de l'homme vaut la peine d'être cité comme échantillon. L'ange Gabriel, plus haut, avait prélevé un peu de terre, à l'endroit où Satan avait craché. Voici que le reste de la terre est saccagé de telle façon que, pour créer l'homme, il ne reste plus que le morceau impur avec le crachat.

"Un jour Satan s'approcha des portes du Paradis et voyant des chevaux manger de l'herbe, il leur annonça que si la masse de terre recevait une âme, ils seraient astreints à un dur travail. Aussi leur serait-il utile d'aller piétiner la pièce de terre en sorte qu'elle ne soit plus bonne à rien. Les chevaux firent demi-tour et se précipitèrent avec violence et galopèrent sur cette pièce de terre qui gisait entre les lis et les roses. Aussi Dieu donna-t-il un esprit à la portion impure de terre sur laquelle se trouvait le crachat de Satan et que Gabriel avait mise à part. Il fit lever le chien qui, en aboyant, remplit les chevaux de peur, si bien qu'ils détalèrent. Alors Dieu donna à l'homme son âme pendant que tous les saints anges chantaient: Béni soit Ton saint Nom, O Dieu, nctre Seigneur" (ch. 39, début).

Adam se met debout sur ses pieds et voit la formule de foi musulmane écrite dans l'air: "Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est le messenger de Dieu". Il loue Dieu et Lui demande des explications. C'est ensuite un éloge de Mahomet dont le nom vient d'être pour la première fois mentionné dans le texte. Adam demande à Dieu que cette formule soit écrite sur les ongles de ses pouces. Alors, sur celui de la main droite, il fut écrit: "Il n'y a qu'un seul Dieu" et sur celui de la main gauche: "Mahomet est le messenger de Dieu". Si bien qu'avec une tendresse toute paternelle, le premier homme baisait sans cesse ses ongles et s'en frottait les yeux en disant: "Béni soit le jour où tu viendras dans le monde". C'est ensuite la création de la première femme. Adam et Eve sont placés dans le paradis où il leur est permis de manger de tous les fruits à l'exception des pommes et du froment qui leur sont interdits. Sinon ils deviendraient impurs et devraient être chassés du paradis (ch. 39).

Alors Satan vient pour les tenter. Il s'adresse au serpent qui monte la garde à la porte du paradis. Le serpent est horrible, avec des jambes de chameau et les ongles de pieds tranchants comme un rasoir aiguisé des deux côtés. Finalement Satan se glisse dans la gueule du serpent qui le transporte près d'Eve, à un moment où Adam dormait. Satan pousse Eve à désobéir. Elle mange de ce qui est défendu pour devenir égale à Dieu. Adam en mange aussi; mais, tout en avalant la nourriture interdite, il se rappelle les paroles de Dieu. Aussi voulut-il arrêter la déglutition et "il mit sa main dans sa gorge, là où tout homme a la marque". Est-ce une explication populaire de cette particularité du gosier humain, appelée pomme d'Adam (ch. 40) ?

Finalement Adam et Eve sont chassés du paradis et, en se retournant, Adam voit écrit sur la porte: "Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est le messenger de Dieu". Aussi dit-il en pleurant: "Plaise à Dieu, ô mon fils, que tu viennes vite pour nous tirer de la misère". Ainsi, conclut le Jésus du manuscrit italien, Satan et Adam péchèrent par orgueil: l'un en méprisant l'homme, l'autre en souhaitant se faire l'égal de Dieu (ch. 41). Alors les disciples pleurèrent après ce discours, et Jésus pleurait.

Nous implorons la patience du lecteur. Qu'il ne se décourage pas devant une telle littérature et qu'il accepte de continuer l'examen du texte. Quelle qu'en soit la valeur, qu'il n'oublie pas l'intérêt qu'il a suscité dans certains milieux de réformateurs musulmans au milieu du XXe siècle. N'était cet intérêt, nous en aurions abandonné l'examen depuis longtemps.

Les arrière-pensées de l'auteur continuent à se dévoiler. Les scènes précédentes ont eu lieu dans le désert, au delà du Jourdain. Comme aucune indication de déplacements n'est donnée, il faut supposer que l'auteur situe également dans les mêmes parages l'entrevue de Jésus et d'une délégation, composée de lévites et de quelques scribes, que les prêtres de Jérusalem avaient envoyée. Tout ce passage est d'ailleurs une réminiscence de la scène analogue concernant Jean Baptiste et dont parle l'Évangile selon S. Jean. Ici la délégation est chargée de questionner Jésus et de le surprendre dans ses paroles. "Qui es-tu?" lui demandent-ils. Et Jésus de répondre: "Je ne suis pas le Messie". Tout l'interrogatoire de saint Jean Baptiste (Jean, I, 19-27) est reproduit ici; mais comme le personnage de saint Jean Baptiste n'apparaît nulle part dans le manuscrit italien, les paroles de Jean sont mises dans la bouche de Jésus. Jésus est ainsi présenté comme le Précurseur et le Messie sera Mahomet que le texte désigne clairement sans le nommer. Ici la thèse principale de l'ouvrage apparaît en pleine lumière. Dans son désir d'exalter Mahomet, l'auteur s'engage sur une voie d'outrances qui a échappé à bien des lecteurs musulmans. Jésus déclare officiellement qu'il n'est pas le Messie. Il le redira encore à plusieurs moments solennels. Or le Coran donne bien à Jésus le titre de Messie. C'est même son nom officiel dans le Coran. Le traducteur arabe semble tout de même avoir été un peu gêné. Il a évité d'employer le mot arabe classique pour désigner le Messie (*al-Masīh*); il s'est contenté d'adopter une forme d'allure européenne transcrite en caractères arabes (*masiyya*). La thèse est pourtant nette; nous y reviendrons.

Ensuite Jésus traite Pierre d'imbécile car, devant la menace des prêtres, il vient de suggérer à son maître de ne plus jamais aller à Jérusalem. Aussitôt après, nous avons la Transfiguration sur le mont Thabor. Barnabé y assiste avec Pierre, Jacques et Jean. La nuée les couvre et l'on entend une voix qui dit: "Voici Mon serviteur en qui je me complais; écoutez-le" (ch.42). En redescendant, les quatre apôtres racontent aux huit autres ce qu'ils ont vu. A dater de ce jour, tout doute disparut de leurs cœurs au sujet de Jésus; Judas seul ne croyait pas.

S'asseyant au pied de la montagne, ils mangent des fruits sauvages parce qu'ils n'ont pas de pain. André demande alors à Jésus de leur parler du Messie. Et Jésus de répondre par un long éloge du "messenger de Dieu". de Mahomet qui, dans le chapitre précédent, avait été désigné comme le Messie. Il le fait en termes d'allure philosophique; car l'on

trouve dans le manuscrit italien de fréquentes réminiscences de philosophie, mi-scolastique, mi-hellénistique :

“Quiconque agit, agit pour une fin en laquelle il se complaît. Aussi je vous dis que Dieu en vérité, parce qu’il est parfait, n’a pas besoin d’objet de complaisance, étant donné qu’il se complaît en Lui-même. Ainsi, voulant agir, Il créa avant toute chose l’âme de Son messenger en vue duquel il avait décidé de tout créer. Afin que les créatures trouvent paix et béatitude en Dieu; de là Son messenger prendrait ses délices dans toutes les créatures qu’Il a constituées ses serviteurs”.

Le texte rappelle ensuite la doctrine d’après laquelle chaque prophète n’a été envoyé qu’à un seul peuple; il ne distingue pas comme le fait la tradition musulmane entre le simple prophète et le messenger de Dieu (*rasūl*), chargé de mission spéciale. Mais, continue le texte, le “messenger de Dieu” apportera le salut à toutes les nations du monde qui recevront sa doctrine. Il détruira l’idolâtrie et réalisera en lui la bénédiction d’Abraham. Et comme Jacques interroge: “Maître, dis-nous au sujet de qui cette promesse a-t-elle été faite ? Car les Juifs disent Isaac et les Ismaélites Ismaël”. Jésus répond en évoquant le Psaume 110: “Le Seigneur a dit à mon Seigneur”. Si David appelle Seigneur l’Envoyé de Dieu, c’est qu’il ne peut être de sa descendance, il faut donc qu’il soit de la descendance d’Ismaël (ch. 43). Et comme les disciples lui opposent que le Livre de Moïse porte le contraire, Jésus répond en gémissant que le texte sacré a été falsifié par “nos rabbins qui ne craignent pas Dieu”.

Le texte raconte alors le sacrifice d’Abraham en affirmant qu’il s’agissait d’Ismaël. “Abraham, aurait dit l’ange, tout le monde saura comment Dieu t’aime. Mais comment le monde saura-t-il l’amour que tu portes à Dieu ? Assurément il est nécessaire que tu fasses quelque chose pour l’amour de Dieu”. Et Abraham partit offrir son fils à Dieu. Le chapitre se termine sur un nouvel éloge de Mahomet sur lequel repose l’esprit d’intelligence et de conseil, l’esprit de sagesse et de force, l’esprit de crainte et d’amour, l’esprit de prudence et de tempérance, l’esprit de charité et de miséricorde, l’esprit de justice et de piété, l’esprit de douceur et de patience. Enfin Jésus déclare qu’il a vu Mahomet en vision et qu’il s’est écrié: “O Mahomet, que Dieu soit avec toi ! Et puisse-t-il me rendre digne de délier tes chaussures ! Pour obtenir cela, je serai un grand prophète et un saint de Dieu” (ch. 44).

● *Retour à Jérusalem* (ch. 45-46)

Sur ce, l'ange Gabriel dit à Jésus de monter à Jérusalem. C'est le troisième séjour dans la ville depuis le début du ministère. Il est rapide. Jésus entre dans le temple un jour de sabbat. Le texte groupe quelques épisodes rapportés par les Evangiles canoniques et qui se passent aussi à Jérusalem. On y trouve la parabole des vigneronniers homicides, l'accusation portée contre les prêtres d'être les vendeurs du temple. On y trouve également une longue charge contre l'hypocrisie. Enfin, bien que ce soit un jour de sabbat, Jésus, voulant appuyer sa prédication par un miracle, guérit une femme infirme depuis sa naissance (ch. 45, 46).

Ainsi se termine la première partie du ministère de Jésus.

4. SECONDE ANNEE DU MINISTERE DE JESUS, CRISE PROVOQUEE PAR LES SOLDATS ROMAINS (ch. 47-98)

Ici commence une seconde section qui durera pendant une cinquantaine de chapitres. Elle n'est pas indiquée dans le texte lui-même qui se contente d'aligner les chapitres les uns après les autres. Et l'on pourra discuter la division que nous proposons ici. Peu importe d'ailleurs telle ou telle division; il s'agit seulement de dégager les lignes principales de l'ouvrage afin de mieux en comprendre la portée. Les événements qui seront décrits sont censés se passer durant la seconde année du ministère de Jésus. A l'instigation des soldats romains, la foule commence à considérer Jésus comme un dieu ou un fils de Dieu. Tout en continuant ses longs discours comme si de rien n'était, Jésus protestera de temps en temps contre de telles pensées. Finalement tout s'expliquera au cours d'une entrevue solennelle en face du peuple et des trois Grands, le Grand Prêtre, Hérode et Pilate. Jésus déclarera qu'il est un homme comme les autres. Puis il ajoutera publiquement ce qu'il avait déjà dit en privé à ses apôtres: il n'est pas le Messie mais seulement le Précurseur du Messie. Mais il réservera pour plus tard la confession publique de l'origine ismaélite du Messie qu'il avait déjà enseignée aux douze.

● *Voyage en Galilée. A Naïn, les soldats romains poussent le peuple à appeler Jésus dieu et à l'adorer* (ch. 47-64)

C'est à Naïn que tout débute. Le texte explique que, durant la seconde année de son ministère, Jésus est descendu de Jérusalem et en arrivant à Naïn il rencontre un convoi d'enterrement. On porte au

cimetière le fils unique d'une veuve. On demande à Jésus d'intervenir. Il a peur et, s'adressant à Dieu, dit: "Ote-moi de ce monde, Seigneur, car le monde est fou; ils sont sur le point de m'appeler Dieu". L'ange Gabriel le réconforte et l'encourage à faire le miracle. Au nom de Dieu, Jésus ressuscite le mort. Alors des soldats romains poussent la foule à appeler Jésus dieu et à l'adorer. "Un de vos dieux, disent-ils, vous a visités et vous n'en tenez aucun compte" (ch. 48). Satan excite les esprits. Naïn est en ébullition. Les uns tiennent Jésus pour un dieu, les autres non. Satan continuera si bien, poursuit l'auteur, que la troisième année de la prophétie de Jésus, il en sortira une grande ruine pour notre peuple.¹

Entre temps, Jésus va à Capharnaüm, guérit des malades au nom du Dieu d'Israël et, le samedi suivant, entre à la synagogue (ch. 48). Le scribe avait lu un texte sur le jugement. Jésus commence un discours contre les hommes qui se jugent les uns les autres. "Je vous le dis, Vive Dieu en présence de qui se tient mon âme, le faux jugement est le pire de tous les péchés" et il apporte, pour appuyer cette affirmation, de nombreux exemples pris dans l'Ancien Testament. Il menace, il tempête. Puis il se retire dans le désert. L'expression "Vive Dieu en présence de qui se tient mon âme" revient très souvent dans le texte; elle est composée de "Vive Dieu", exclamation fréquente dans la Bible, à laquelle s'ajoute un élément de phrase bien connu dans la littérature des traditions musulmanes (ch. 49-50).

Jésus se retire donc dans le désert pour y prier. C'est alors que ses disciples viennent à lui. Jésus commence à parler d'une idée sur laquelle l'auteur reviendra plusieurs fois: la pitié pour Satan. Jésus a demandé à Gabriel d'intercéder pour cet ange déchu; mais la seule condition mise au pardon est que Satan s'avoue pécheur et il a refusé (ch. 51). Ensuite Jésus parle des fins dernières, de son retour à la fin des temps avec Enoch et Elie (ch. 52). Il énumère les signes précurseurs du jugement dernier qui sont très librement calqués sur les quinze signes que l'on retrouve partout dans les ouvrages de scolastique médiévale latine². A la suite de quoi, dans un geste théâtral, "Jésus se frappe le

(1) On se demande si l'idée de situer à Naïn les débats sur la divinité de Jésus ne viendrait pas de la phrase prononcée par les témoins du miracle et que rapporte S. Luc 7, 16, juste après la mention de la résurrection du fils de la veuve: "Un grand prophète a surgi parmi nous et Dieu a visité son peuple".

(2) De plus amples détails sur ces quinze signes seront donnés dans la dernière partie de cette étude.

visage avec ses deux mains et se cogne la tête contre le sol" (ch. 53). Nous ne résumerons pas les longs chapitres qui suivent. Il s'agit de la description du jugement dernier avec toute une série de réminiscences apocalyptiques (ch. 54). Mahomet est désigné par son titre de messenger de Dieu. Il veut rassembler tous les prophètes afin d'aller avec eux prier Dieu pour les fidèles. Chacun s'excuse par crainte. Il se rend seul devant le trône divin, avec respect et amour. Dieu lui parle comme un ami à un ami et ordonne à Gabriel de faire venir Adam, Abraham, Ismaël, Moïse, David, Jésus et Marie qui témoigneront avec Mahomet. Jésus dénonce alors l'erreur du monde qui, déçu par Satan, a affirmé qu'il était fils de Dieu (ch. 55). Les livres sont ouverts. Tout ceux qui portent sur le front la marque du messenger de Dieu vont à la droite de Dieu. Ensuite c'est le jugement de Satan et des damnés. Mahomet est le héros du jour du jugement. Jésus demande justice contre ceux qui ont contaminé son Evangile. Ensuite vient une première allusion aux sept régions de l'enfer dont il sera parlé beaucoup plus loin. Le principe qui préside à ces développements est celui des contraires. Chacun est puni par des châtiments qui mettent en lumière ses passions dominantes. Tous les disciples pleurent (ch. 56-58). Pierre a alors le malheur de faire remarquer que ce discours a rendu Jésus triste. "Reposez-vous", lui dit-il. Jésus fulmine contre le repos et termine son développement (ch. 59). Puis, après de longues heures de silence, coupées par les ablutions et la prière, Jésus recommence à parler sur le thème "être prêt". Un morceau d'éloquence oppose les pratiques rituelles et le cœur (ch. 60-62).

Ce second voyage en Galilée terminé, tous prennent le chemin du retour vers Jérusalem. "Après quelques jours, Jésus passa près d'une cité du Samaritains. Ceux-ci ne voulurent pas le laisser entrer dans la cité, ni vendre de pain à ses disciples". Aussi Jacques et Jean demandèrent-ils à Jésus de les laisser prier Dieu pour que le feu du ciel descende sur ce peuple. Cet épisode rappelle Luc, 9, 52-55 mais est amplifié par un développement sur Ninive et Jonas et par plusieurs exemples de prières pour les ennemis d'après l'Ancien Testament. Malheur à qui réclame la vengeance, dit Jésus; car l'homme n'est rien. Toutes les créatures réunies ne peuvent créer une mouche. Fous que vous êtes, priez pour que cette cité fasse pénitence. "Dites-moi, quand un de vos frères souffre de folie furieuse, le tuerez-vous parce qu'il dit du mal de ceux qui s'approchent de lui et qu'il veut les frapper? Assurément non. Vous essaieriez plutôt de le guérir avec des moyens appropriés". Puis, après des généralités sur l'âme et le corps, sur la persécution, Jésus parle de

la Providence. Pas une feuille d'arbre ne bouge sans la permission de Dieu. Et il termine en rappelant, en termes de prédicateur, que la ville de Samarie à laquelle ils n'ont rien donné ne leur doit rien. Ils n'ont pas à lui en vouloir (ch. 63-64).

● *La Pâque à Jérusalem* (ch. 65-69)

Le fête de la Pâque approchant, Jésus et ses disciples montent à Jérusalem. Ici se place l'épisode de la piscine probatique et le guérison de l'infirmes le jour du sabbat. L'auteur explique ainsi le mot de probatique: "La piscine était ainsi appelée parce que l'Ange de Dieu remuait l'eau chaque jour. Aussi le premier infirmes qui entraît dans l'eau après l'agitation était guéri de toutes sortes d'infirmités". On notera l'étymologie Le texte arabe a traduit probatique par Bayt Jisrā (ch. 65). "Bon maître, demande ensuite un prêtre, quelle récompense Dieu nous donnerait-il au paradis ?" — "Vous ne savez pas que Dieu seul est bon", répond Jésus. C'est ensuite un sermon sur l'impureté des humains, le danger de parler, la corruption de l'idée de sacrifice dont Jésus traite, dans le texte, comme si ses auditeurs croyaient que Dieu mange de la viande cuite (ch. 66-67). Finalement Jésus répond que l'homme ne mérite aucune récompense. Tout ce qu'il a lui vient de Dieu, explique-t-il dans une parabole sur l'ingratitude humaine. Vous avez tué les prophètes et contaminé les prophéties. Au lieu de parler de récompense, faites pénitence, etc... Ici se place un texte d'antycléricalisme médiéval qui ne manque pas de souffle et sur lequel nous reviendrons (ch. 68-69).

La guérison d'un démoniaque sourd-muet et aveugle est l'occasion de parler du pouvoir de Beelzebub par lequel Jésus chasserait les démons. Le blasphème contre le Saint Esprit est irrémissible aussi bien dans ce monde que dans l'autre. Jésus, ayant terminé son discours, sortit du temple où il se trouvait. Le petit peuple faisait son éloge. Mais les soldats romains, sous l'influence de Satan, excitèrent les esprits en disant que "Jésus était le Dieu d'Israël venu pour visiter son peuple" (ch. 69 fin).

● *Voyage en Galilée, confession de Césarée, la Samaritaine* (ch. 70-83)

L'agitation qui règne dans le peuple pousse Jésus à repartir vers le Nord. Il veut faire cesser cette opinion sur sa personne. L'auteur nous transporte à Césarée de Philippe pour la confession de Pierre. A peine Pierre a-t-il déclaré à Jésus : "Tu es le Christ (*christo*), fils de Dieu"

que, pour cette déclaration, Jésus le traite de Satan. Pierre pleure et avoue qu'il a parlé comme un sot. Jésus prie Dieu pour Pierre qui pleure avec les onze (ch. 70). Un détail est à noter: Jésus ne fait absolument par remarquer que Christ signifie Messie et qu'il a déjà solennellement affirmé qu'il n'était pas le Messie. L'auteur de l'Évangile selon Barnabé ignorerait-il qu'en grec Christ signifie Messie ?

Au chapitre suivant, on trouve Jésus et ses disciples en Galilée, à Nazareth. C'est la guérison du paralysé que l'on fait entrer par le toit dans la maison où se trouve Jésus. Jésus lui annonce que ses péchés sont pardonnés. Comme l'auditoire proteste, il précise qu'il n'est pas capable de pardonner les péchés. Il a seulement prié Dieu pour ce malade et il est sûr que ses péchés sont pardonnés (ch. 71).

Le texte contient ensuite un très long sermon que Jésus adresse à ses disciples durant la nuit. Jésus annonce le complot qui se tramera contre lui; il prédit la trahison de Judas. Tous pleurent. On rencontre ici des réminiscences du dernier discours de Jésus à ses disciples que rapporte l'Évangile selon S. Jean. "Que votre cœur ne se trouble pas...", dit Jésus. Il parle alors solennellement de la venue future de Mahomet: "Je suis venu dans le monde pour préparer la voie au message de Dieu qui apportera le salut au monde". Puis il expose longuement ce que sera la mission du messager de Dieu. Parmi les nombreuses affirmations, relevons seulement celle-ci: "Il exercera la vengeance contre ceux qui diront que je suis plus qu'un homme". Il tuera les idolâtres comme l'ont fait Moïse et Josué (ch. 72). C'est ensuite un long exposé sur la façon dont Satan tente les hommes, puis un autre sur les péchés de pensée. Les pensées doivent être examinées, pesées au poids de l'amour de Dieu pour lequel tout doit être fait. Le cœur est l'habitation de Dieu, ... Ces longs chapitres font songer à des prédications de retraite, illustrées par des exemples et des paraboles, entrecoupées d'exclamations contre la malice du monde (ch. 73-77).

L'entretien prend une tournure plus théologique lorsque Jésus aborde la question du rôle des prophètes :

"En vérité je vous le dis, notre Dieu en créant l'homme ne l'a pas seulement créé juste, mais il a inséré dans son cœur une lumière qui devait lui montrer qu'il convient de servir Dieu. Aussi, même si cette lumière a été obscurcie après le péché, elle n'a pas été éteinte. Car chaque nation a le désir de servir Dieu, bien que les leurs aient perdu Dieu et servent des dieux faux et menteurs. Il est donc nécessaire que l'homme reçoive un enseignement venant des prophètes de Dieu..." (ch. 78).

La suite est consacrée au salut de ceux qui ignorent les prophètes.

A leur mort, sinon plus tôt, Dieu, dans Sa miséricorde, leur montrera Sa Loi. Il aura pitié de ceux qui agissent bien, par amour pour Lui. L'auteur apporte ensuite les exemples de Job et des justes de l'Ancien Testament qui vivaient au milieu d'un peuple corrompu. Il termine en affirmant que l'on doit suivre un prophète, en reniant son propre jugement, sans comprendre le pourquoi (ch. 80).

D'après le manuscrit italien, Jésus avait entrepris son voyage vers le Nord pour éclairer le peuple. En fait, en dehors du passage à Nazareth, aucun entretien de Jésus avec les foules n'est mentionné. Ce sont toujours de longs discours. Au retour de ce voyage, l'auteur place l'épisode de la Samaritaine et du puits de Jacob où Jésus arrive "un matin". C'est le texte de l'Évangile selon S. Jean rapporté librement avec des variantes et quelques amplifications. La profession messianique de Jésus (selon S. Jean) y est remplacée évidemment par la profession suivante :

“Je suis envoyé à la maison d'Israël comme un prophète de salut. Mais après moi viendra le Messie envoyé par Dieu au monde entier. C'est pour lui que Dieu a fait le monde.”

Jésus reste dans la ville, prêchant le Royaume de Dieu. L'on a ici une des très rares mentions du Royaume de Dieu que comporte l'Évangile selon Barnabé. Car dans cet ouvrage, le thème du Royaume de Dieu n'y est présenté qu'exceptionnellement; ce n'est pas le centre de la prédication de Jésus comme dans les Évangiles canoniques (ch. 81-83).

● *La prière en union avec Mahomet; sermon sur le monde, l'amour de Dieu, la prière, le pardon la foi et les oeuvres (ch. 83-90)*

Quelques temps après, Jésus annonce aux siens que, durant la nuit, il s'unira en prières au messenger de Dieu. Miraculeusement, le futur reviendra en arrière et sera présent. Jésus entendra la voix du messenger de Dieu. Jésus prie alors avec ses disciples; tous inclinent cent fois la tête et disent à chaque fois :

“Je confesse que Toi, notre Dieu, seul Tu n'as pas de commencement et que Tu n'auras jamais de fin; que par Ta miséricorde, tu as donné à tout un commencement et que par Ta justice, Tu donneras à tout une fin; que Tu n'as aucune ressemblance avec l'homme, parce que, dans Ton infinie bonté, Tu n'es sujet ni de mouvement, ni d'aucun accident. Aie pitié parce que Tu nous as créés et que nous sommes les œuvres de Tes mains” (ch. 83).

Puis, comme les disciples, pleins de joie, lui demandent de leur enseigner quelques commandements, Jésus recommence un nouvel entretien. Il s'agit de l'amour de Dieu, de l'amour du monde, des déceptions causées par Satan, etc... Il s'agit de la prière que l'on ne doit pas interrompre lorsqu'un ami se présente. Il s'agit de l'amitié et ensuite de la correction fraternelle, du pardon que l'on doit accorder soixante-dix-sept fois par jour si l'occasion s'en présente. Puis Jésus s'étend sur le pardon que Dieu accorde au pécheur qui a la douleur de ses fautes et non pas à celui qui se contente de jeûner, de faire l'aumône, de prier et d'aller en pèlerinage (ch. 84-89).

Après une interruption pendant laquelle tous font la prière de l'aurore, l'entretien reprend et aborde la question de la foi. 'La foi est un sceau avec lequel Dieu marque ses élus'. Dieu a donné ce sceau à Son messager. La foi ne peut pas tromper. Satan ne cherche pas à supprimer jeûnes, prières, aumônes et pèlerinage; mais il incite les croyants à les pratiquer d'une façon telle qu'ils ne recevront pas de récompense. Il tâche d'annuler la foi. On ne doit pas chercher le 'pourquoi' de la foi. Et comme Jean proteste au nom de la connaissance, Jésus insiste. Il faut se contenter de croire parce que Dieu l'a dit. Ainsi se termine ce très long entretien spirituel (ch. 90).

● *Dénouement solennel de la crise en présence du Grand Prêtre, d'Hérode et de Pilate* (ch. 91-98)

La vie de Jésus telle que la décrit le texte atteint alors un de ses sommets. La crise provoquée par les soldats romains lorsqu'ils poussèrent la foule à tenir Jésus pour un dieu va se dénouer au cours d'une scène solennelle. Celle-ci à elle-seule suffirait pour montrer que le soi-disant Evangile selon Barnabé est un roman, tant elle contient d'invéraisemblances.

Tout se passe au moment du carême (*alla quadragesima*)¹. Cette mention du carême est encore un des nombreux anachronismes que contient le manuscrit italien. Parler à l'époque de Jésus d'une période de quarante jours bien déterminée dans l'année ne signifie rien. C'est

(1) Le mot de *quadragesima* qui signifie carême a été traduit en arabe par 'les quarante jours', expression de soi assez neutre. Carême se dirait actuellement 'le grand jeûne' ou 'le jeûne des quarante jours'. Ces difficultés de traduction montrent une fois de plus que l'étude critique de l'Evangile selon Barnabé doit se faire à partir du texte italien.

une coutume chrétienne qui s'est établie bien longtemps après Jésus; ces quarante jours de prières et de pénitence étaient destinés chez les chrétiens à préparer Pâques. Donc, à cette époque d'après notre texte, l'excitation de la foule est à son comble. Les soldats romains répètent sans cesse que Jésus est Dieu venu visiter son peuple. Les gens s'arment, se dressent les uns contre les autres. L'auteur suggère que le pays est en pleine ébullition; la guerre civile est sur le point d'éclater. Aussi pour apaiser la sédition, le Grand Prêtre, Hérode et Pilate se concertent-ils. Tous trois montent à cheval et vont en procession à Mizpeh avec trois armées de 200.000 hommes chacune. Le Grand Prêtre est revêtu de ses ornements sacerdotaux; le Saint Nom de Dieu, le "*tetagramaton*"¹ est inscrit sur son front. Les trois s'adressent au peuple en suggérant qu'il faut d'abord aller consulter Jésus. Lui-même déclarera qui il est. A ces mots, tous se calment, déposent leurs armes et s'embrassent en disant: "Pardonne-moi, frère". Une grande récompense est promise à qui retrouvera Jésus et tous partent à sa recherche (ch. 91).

La suite du récit tient en haleine le lecteur. On apprend que Jésus a passé le carême au Sinaï et qu'il en est revenu. Un de ceux qui croient que Jésus est un dieu le retrouve dans la vallée du Jourdain et s'empresse de rapporter la nouvelle à Jérusalem. Sans tenir compte de la vraisemblance, l'auteur montre toute la ville se levant comme un seul homme. Tous les habitants se précipitent vers la vallée du Jourdain.

"Alors, tout le monde, petits et grands, sortit de la cité en telle sorte que la ville fut déserte; car les femmes portaient leurs enfants dans leurs bras et oubliaient de prendre de la nourriture."

Les trois grands, le Grand Prêtre, Hérode et Pilate se réunissant à nouveau et suivent le mouvement. Après trois jours de recherches, la foule rejoint Jésus au moment où lui et ses disciples faisaient leurs ablutions avant la prière de midi, conformément à la Loi de Moïse.

Résumer la suite des événements serait en diminuer la saveur. Notons seulement les acclamations de la foule: "Sois le bienvenu, ô notre Dieu". Jésus est hors de lui et traite le peuple de fous. On aperçoit alors les trois grands qui s'avancent et arrivent à leur tour. Le Grand Prêtre (c'est inouï d'in vraisemblance de la part du Grand Prêtre juif) veut aussi se prosterner et adorer Jésus. Jésus continue à s'indigner (ch. 92-93).

(1) Le manuscrit italien a cet orthographe que nous reproduisons tel quel. La traduction anglaise a mis également ce mot avec un *sic* entre parenthèses. C'est le mot grec (déformé) par lequel on désignait le nom divin écrit avec quatre lettres.

Finalement Jésus prononce une profession de foi. Il n'est qu'un homme. Ses miracles ressemblent à tous ceux qui ont été faits par les prophètes. Jésus monte ensuite sur une des douze pierres que Josué a fait retirer du Jourdain par les tribus. Il résume en quelques phrases l'enseignement de la théologie sur l'unité de Dieu et il invite le peuple au repentir. Tous pleurent (ch. 94-95). Finalement le Grand Prêtre pose la question: "Es-tu le Messie que nous attendons ?". Jésus répond alors que non et comme le Grand Prêtre poursuit son interrogatoire et demande qui sera le Messie. Jésus proclame solennellement :

"Vive Dieu, en présence de qui se tient mon âme! Je ne suis pas le Messie que toutes les tribus de la terre attendent, comme Dieu l'a promis à notre père Abraham en disant: "Dans ta semence, je bénirai toutes les tribus de la terre". Mais lorsque Dieu m'enlèvera de ce monde, Satan suscitera à nouveau cette maudite sédition. Il fera croire à tous les impies que je suis dieu et fils de Dieu, par quoi mes paroles et ma doctrine seront contaminées. Tellement qu'il restera à peine trente fidèles¹. Dieu aura pitié du monde et il enverra Son messager pour lequel il a fait toutes choses, etc..." (ch. 96).

Et Jésus termine en disant: "Je ne suis pas digne de défaire ses chaussures. J'ai reçu grâce et miséricorde de Dieu pour le voir." Puis il parle de ce messager de Dieu et comme le Grand Prêtre veut savoir le nom du Messie², Jésus articule: Mahomet. La foule, d'un mouvement théâtral qui contraste avec ce que l'on sait de la méfiance des foules pour tout ce qui est nouveau, s'exclame :

"O Dieu, envoie-nous Ton messager ! O Mahomet, viens vite pour le salut du monde !" (ch. 97).

Finalement les trois grands se retirent. Le Grand Prêtre et Hérode demandent à Pilate d'adresser un rapport au Sénat Romain. Le Sénat, dit le texte, "eut pitié d'Israël et déclara que, sous peine de mort, personne ne devra donner à Jésus le Nazaréen, prophète des Juifs, le nom de dieu ou de fils de Dieu. Ce décret fut gravé sur une plaque de cuivre et apposé dans le temple". Lorsque la plus grande partie de la foule se fut retirée, Jésus eut pitié de ceux qui restaient car ils n'avaient pas mangé de pain depuis deux jours. L'auteur place ici la multiplication des pains que Jésus fait "Au nom de Dieu". On retrouve dans le texte

-
- (1) La tradition musulmane mentionne quarante personnes du Nadjrân plus trente deux abyssins et huit grecs qui étaient chrétiens et se firent musulmans du vivant de Mahomet. Cf. Bayḍāwī, commentaire du Coran sur la sourate 3, verset 198/199.
- (2) Le texte italien glose en note Messie (*masiyya* dans la traduction arabe) par *rasūl*, envoyé. Cela ne correspond pas au sens historiquement bien établi de Messie.

la plupart des détails du récit évangélique avec une différence. Dans l'Évangile selon S. Jean (ch. 6, verset 7), Philippe parle de deux cents deniers de pain qui ne suffiraient pas à rassasier la foule. Il s'agit alors des pièces d'argent romaines bien connues à l'époque de Jésus. L'Évangile selon Barnabé, par contre, emploie l'expression de deux cents dinars d'or. Ensuite Jésus renvoie les gens émerveillés par un tel miracle. Comme il reste encore soixante-douze hommes qui ne veulent pas le quitter, Jésus les choisit pour être ses disciples (ch. 98).

5. SUITE DU MINISTÈRE DE JÉSUS, ENSEIGNEMENTS NOMBREUX; ON VEUT PROCLAMER ROI JÉSUS (ch. 99-192)

Dans cette longue section, la question de la divinité de Jésus reviendra incidemment. Mais après la déclaration solennelle de la vallée du Jourdain, la page est pratiquement tournée. Il ne s'agira plus que d'apporter un *confirmatur* à ce qui a déjà été dit. Trois exemples le montreront. D'abord, Jésus envoie ses disciples prêcher et faire des miracles. A leur retour, l'auteur fait demander par Jésus: "Maintenant que dit Israël après avoir vu Dieu faire, par les mains de tant d'hommes, ce que Dieu avait fait par les miennes?" Et les disciples de répondre: "Ils disent que Dieu est unique et que tu es un prophète de Dieu" (ch. 126). Ou encore un peu plus tard, Jésus exhortera la foule à faire pénitence pour avoir cru qu'il était dieu (ch. 128). Lui-même et ses disciples avaient déjà prié et jeûné trois jours durant pour le même motif (ch. 100).

● *Formation des disciples; enseignements sur la pénitence, le jeûne, la prière, l'avarice; mission des disciples (ch. 99-126)*

Jésus et sa suite se sont rendus en un lieu appelé Tiro près du Jourdain. Le sens de ce mot est obscur. En italien, le mot Tiro est exactement celui qui, au chapitre 21, a servi à désigner la ville de Tyr en Phénicie¹. Nous admettrons que dans le cas présent il s'agit d'un lieu inconnu. Car supposer que l'auteur place la ville de Tyr près du Jourdain serait l'accuser d'une erreur trop grande, encore que la possibilité d'une telle bévue ne soit pas absolument exclue. Tout commence par trois jours de prière et de jeûne accompagnés de pleurs. Il s'agit de faire pénitence pour la scélératesse du peuple juif qui a pris Jésus pour un dieu. Jésus

(1) La traduction arabe a mis, dans le premier cas, *Ṣūr* qui est le nom arabe de Tyr et *Tīrū*, dans le second cas, en précisant alors en note qu'ils'agit d'un mot obscur.

rappelle que Dieu est un dieu jaloux. Il mentionne les châtiments que Dieu a jadis fait fondre sur le peuple d'Israël chaque fois que celui-ci a oublié Dieu. Même les saints de l'Ancien Testament furent repris lorsqu'ils dépassèrent la mesure dans l'amour de leurs propres enfants. Abraham reçut ainsi l'ordre de sacrifier son fils Ismaël. D'autres furent également éprouvés dans la personnes de leurs fils trop aimés: ainsi David pour Absalon, Job pour ses enfants, Jacob pour Joseph.

Le quatrième jour, les disciples reçoivent l'ordre d'aller prêcher "dans toute la région de Samarie, Judée et Israël". Mais avant de partir, ils demandent à Jésus quelques explications sur la doctrine qu'ils vont devoir enseigner (ch. 99-100). Pendant vingt cinq chapitres, l'ouvrage expose cette doctrine. Ces pages n'ont rien d'original et s'étendent sur des lieux communs de spiritualité. Elles offrent parfois quelques belles réflexions.

Il s'agit d'abord de la pénitence. L'auteur fait développer par Jésus quelques thèmes. Faire pénitence, c'est faire dans le bien le contraire de ce qu'on faisait dans le mal. La pénitence qui n'est pas faite par amour de Dieu n'a pas de valeur. L'homme doit s'attrister d'avoir offensé Dieu, car tout animal est triste de perdre le bien auquel le porte sa nature. David a appelé ce monde une vallée de larmes. C'est ensuite une parabole sur le fils adoptif, ingrat envers celui qui l'a adopté et auquel il doit tout (ch. 101-102). Deux chapitres sont consacrés au thème des pleurs. Même si Dieu faisait verser à l'homme autant de larmes que la mer, on voudrait pleurer davantage... O Fou, tu n'as à toi que ton péché ! (ch. 103-104). Puis après avoir parlé des neuf cieux, distants de cinq cents ans de voyage les uns des autres, Jésus revient au péché. En péchant, l'homme oublie son Créateur (ch. 104-105).

La journée est terminée; la suite de l'entretien est remise au lendemain. Il s'agit alors de la division de l'âme, de l'opération et de l'essence. Les sens créés pour le plaisir sont en rébellion contre l'âme qui vit de connaissance et d'amour. L'auteur oppose les deux plaisirs: spirituel et charnel (ch. 106). Le texte traite ensuite du jeûne qui suit le chagrin pour le péché. Il fait une allusion aux fausses excuses que l'on invoque pour ne pas jeûner, à l'orgueil qui ruine la valeur du jeûne (ch. 107). Ensuite vient le tour du sommeil. Celui dont le corps veille mais dont l'âme est endormie est un fou. Il faut dormir le moins possible, veiller en songeant à Dieu et au jugement dernier. Etre un saint afin de ne pas oublier les grandes vérités. (ch. 108-109). Il s'agit ensuite de la contemplation des bienfaits de Dieu. Chaque fois que l'on respire, le cœur

doit dire: "Dieu soit remercié". Il ne faut pas se laisser décourager par les échecs: mais imiter le tireur qui manque la cible et malgré cela, continue à s'exercer. Celui qui dort au lieu de prier ou d'écouter la parole de Dieu vole le temps dû à Dieu (ch. 110-111).

Les disciples partent alors chercher de la nourriture. Ils reviennent avec des pignons et des dattes. Barnabé est resté avec Jésus qui lui annonce comment il sera trahi et vendu. Le traître sera tué après avoir été métamorphosé en Jésus et Jésus en réchappera. Mais tous continueront à croire que Jésus est mort de mort ignominieuse. La honte restera attachée à son nom jusqu'à la venue de Mahomet qui fera cesser cette infamie. Barnabé proteste qu'il veut tuer le traître; Jésus le console (ch. 112).

Devant les disciples qui sont revenus, Jésus amplifie l'idée de l'arbre qui ne porte pas de bons fruits et qui sera jeté au feu. Il évoque le figuier stérile qui ne produit rien parce qu'il plonge ses racines dans un sol trop riche. Il faut remplacer cette terre trop riche par de la terre pauvre et par des pierres pour qu'il porte des fruits (ch. 113). Jésus parle ensuite du travail, du mérite des œuvres qui suppose la liberté. Il envisage les conséquences pratiques de la paresse dans la société: "Tout est cher parce qu'il y a de nombreux oisifs" (ch. 114). Qu'est-ce que l'homme pour qu'il reste oisif? Il n'est le patron de rien, il n'est qu'un intendant. Du travail, le texte passe à la concupiscence des biens de ce monde. Que de gens ont péri à cause de la concupiscence! Aimer un objet, non point parce que Dieu l'a donné mais comme un propriétaire, c'est être un fornicateur. L'âme qui doit rester en union avec Dieu est unie dans ce cas aux créatures. L'homme doit également se contenter de la femme que son Créateur lui a donnée et ne point en désirer d'autre (ch. 115). Ici l'auteur rapporte la première de ces anecdotes sur le prophète Elie que nous retrouverons à plusieurs reprises par la suite. Elie incognito discute avec un aveugle qui pleure tant il désire voir Elie. Il révèle à l'aveugle qui il est; mais celui-ci ne veut pas le croire. Il lui révèle également que son infirmité est la punition d'un regard jeté jadis par lui sur une femme dans le temple. Si l'aveugle voyait Elie de ses yeux, cette vue le séparerait de Dieu (ch. 116-119).

Jésus reprend le cours de son exposé. Toutes les fois que l'on contemple une chose et que l'on oublie Dieu qui l'a créée, on pèche. Aussi faut-il soumettre la chair à l'esprit. C'est ensuite un éloge de la prière et la condamnation du rire mondain:

“Car la prière est l’avocat de l’âme. La prière est la médecine de l’âme. La prière est la défense du cœur. La prière est l’arme de la foi. La prière est le frein des sens. La prière est le sel de la chair qui ne la laisse pas putréfier par le péché. Je vous dis que la prière représente les mains de notre vie. Car l’homme qui prie se défendra lui-même au jour du jugement” (ch. 118-120).

L’homme est accompagné de deux anges qui écrivent, l’un le bien, l’autre le mal qu’il fait (ch. 121). Les discours de Jésus à ses disciples s’achèvent par une longue charge contre l’avarice, coupée en deux par des considérations sur les dons que Dieu a faits à l’homme en le créant. Fidèle au principe de la pénitence par des actes de vertu contraires aux actes peccamineux, Jésus déclare que l’avarice doit être changée en aumône. L’avare se fait Dieu. A cause de sa soif des biens temporels, il est incapable de situer ses délices en Dieu qui lui est caché. Il faut donner par amour pour Dieu sans que la main gauche sache ce que fait la main droite. Entre temps Jésus a prié, remerciant de la grâce de croire au messager futur de Dieu et rappelant que le Vendredi est le jour où l’homme a été créé. L’homme a été composé de terre, d’air, d’eau et de feu. Son âme a été logée dans son cœur. Dieu a mis en lui la lumière de la raison. Celle-ci a été séduite par les sens. Elle a besoin d’être à nouveau illuminée par Dieu, pour distinguer le bien du mal et connaître les vrais délices (ch. 122-125).

Les disciples partent alors. Jésus les envoie deux à deux “dans la région d’Israël” et ils s’en allèrent “à travers la Judée”. Seuls Barnabé, Jacques et Jean restèrent avec Jésus. A leur retour, les disciples déclarent qu’ils ont guéri des malades et chassé une multitude de démons; aussitôt Jésus les rabroue. Ce ne sont pas eux qui ont fait cela, mais Dieu. Et les disciples d’avouer: nous avons parlé comme des fous. Le tout se termine par le texte que nous avons rapporté au début de cette section. Ce ministère des disciples, si semblable à celui de Jésus, montre que Jésus n’est qu’un homme, comme eux. Quant au démon, ayant échoué, il déplace ses batteries et commence à faire dire par les prêtres et les scribes que Jésus aspire à devenir le roi d’Israël (ch. 126).

● *Nouveau séjour à Jérusalem; l’humilité* (ch. 127-131)

Jésus et ses disciples quittent alors le désert et entrent à Jérusalem. Aussitôt tous se précipitent pour les voir. Cette scène est le pendant de celle durant laquelle Jésus prononça son discours inaugural à Jérusalem, au chapitre 12. Elle clôt définitivement la période pendant laquelle le peuple tenait Jésus pour Dieu ou fils de Dieu. Là encore Jésus monte

sur l'angle du portique extérieur du temple (le pinacle), ce lieu où, comme le dit le texte de façon invraisemblable, "les scribes ont coutume de monter". Il prêche l'humilité car l'homme est fait de terre : il est mortel. Le monde n'offre que le péché. Mais Dieu pardonne à celui qui se reconnaît poussière. Il pardonnerait même à Satan si celui-ci reconnaissait sa misère et demandait pardon. Il exhorte le peuple à faire pénitence; car Satan, par le truchement des soldats romains, les a égarés en leur disant que lui, Jésus, était Dieu. Et Jésus termine son discours par la parabole du pharisien et du publicain venus au temple pour prier. Il redescend alors du pinacle et, après avoir guéri les malades qu'on lui a apportés dans le temple, il s'en va (ch. 127-129).

Ici se place le repas chez Simon le lépreux. Une femme, nommée Marie, une pécheresse publique, oint les pieds de Jésus. On retrouve ici à quelques détails près la scène évangélique connue avec l'enseignement de Jésus sur les deux débiteurs (ch. 129-130). Une fois seul avec ses disciples, après la prière de la nuit, Jésus leur parle du monde. Le monde est un palais dans lequel Dieu fait festoyer l'homme. Jean raconte alors comment Hérode l'a invité à prendre un repas avec lui, un jour où il était allé lui vendre du poisson. Hérode, dit le manuscrit italien, était là au milieu de ses "barons"¹. La scène est racontée pour mettre en avant l'humilité de Jean qui se sentait très gêné. Jésus mélange les remarques, les cris, les menaces, les appréciations, de façon assez peu naturelle. Puis il conclut: vivez dans ce monde comme Jean dans le palais d'Hérode, sans orgueil (ch. 131).

● *Au bord de la mer de Galilée; paraboles et discours sur l'enfer* (ch. 132-137)

Brusquement l'auteur nous transporte au bord de la mer de Galilée. Pressé par la foule, Jésus monte sur une barque et de là, s'adresse à ses auditeurs. Il leur raconte plusieurs paraboles, sans qu'il soit question de les mettre en rapport avec le Royaume de Dieu. On retrouve ainsi la parabole du semeur, celle de l'ivraie et trois autres qui, elles, ne sont pas mentionnées dans les Evangiles canoniques: la parabole du marchand

(1) L'idée du monde qui est un palais mis par Dieu à la disposition de l'homme est chère au Cheikh Ṭanṭāwi Jawhari. Il en parle à plusieurs reprises dans son commentaire du Coran. Cf. notre étude dans *MIDEO*, 5, 1953, p. 154. Quant à l'expression du roi ou du Seigneur au milieu de ses barons, elle a une saveur médiévale. Que de fois Marco Polo ne l'a-t-il pas employée dans le récit de ses voyages !

de figures qui soigne l'emballage et néglige la qualité de sa marchandise, celle de l'homme qui possède une fontaine à laquelle tous viennent se laver mais qui personnellement porte des habits crasseux, enfin celle de l'homme qui vend des pelures de pommes à leur poids d'or. Puis le groupe s'en va à Naïn où le fils de la veuve avait été ressuscité (ch. 132).

Jésus enseigne alors à ses disciples le sens caché des paraboles, comme ceux-ci le lui ont demandé. Auparavant, car l'heure de la prière est venue, tous font leurs dévotions. Sans formuler la moindre remarque sur le but des paraboles, Jésus donne quelques explications sur lesquelles nous passerons vite. Il s'agit de développements assez généraux contre les mauvais prédicateurs qui ne prêchent pas pour l'amour de Dieu ou contre les pécheurs qui négligent de faire pénitence¹. La parabole du semeur nous retiendra davantage. La leçon que le manuscrit italien en tire est assez curieuse. Le grain qui tombe sur le chemin signifie les marchands et les marins; celui qui tombe sur le sol pierreux signifie les courtisans. Celui qui germe au milieu des épines signifie ceux qui aiment leur propre vie; celui qui tombe dans la bonne terre signifie les bons (ch. 133-134). Y a-t-il derrière tout cela un ressentiment de l'auteur contre les marchands et les marins ?

Entraîné par le sujet du péché, Jésus en vient à parler de l'enfer avec ses sept portes et ses sept lieux de punitions. Les tourments sont décrits de façon assez plate, chaque péché étant puni par son contraire. Il est plus intéressant de noter que les sept lieux de châtiments correspondent aux sept péchés capitaux, classés dans l'ordre suivant en commençant par le plus grave: orgueil, envie, avarice, luxure, paresse, gourmandise et colère. Nous y reviendrons plus loin. Car la notion des péchés capitaux a évolué dans l'histoire de la spiritualité et l'on peut déterminer le stade de cette évolution à laquelle correspond la présente liste (ch. 135).

Le texte explique ensuite, conformément à la tradition musulmane, que tous passeront par l'enfer. Les justes en sortiront aussitôt et en seront quittes pour la peur. Les pécheurs qui ont la foi, pourront rester jusqu'à 70.000 ans en enfer; mais finalement, Mahomet (nommé dans le texte)

(1) Notons en passant une de ces images un peu forcées que l'on rencontre assez souvent dans le manuscrit italien: "Si quelqu'un avait la langue d'un éléphant et si le reste de son corps était aussi petit que celui d'une fourmi, ne serait-ce pas un monstre ? Oui ! C'est sûr ! Maintenant en vérité, je vous le dis, celui qui prêche la pénitence aux autres mais ne se repent pas lui-même de ses propres péchés est encore plus monstrueux !" (ch. 134, folio 145 b., arabe versets 7-9).

intercédera pour tous les croyants. Et le manuscrit conclut de façon très nette :

“Tel sera l'avantage de la foi dans le messager de Dieu: ceux qui auront cru en lui, même s'ils n'ont pas fait le bien, du moment qu'ils seront morts dans cette foi, iront en paradis après la peine que j'ai dite” (ch. 136-137).

● *Les gens de Naïn veulent faire Jésus Roi; sa fuite à Damas* (ch. 138-143)

La suite de l'ouvrage achemine doucement le lecteur vers le complot final, la décision d'arrêter Jésus et de le mettre à mort. Il semble que l'auteur ait repris les deux grandes accusations sur lesquelles repose la condamnation de Jésus dans les Evangiles canoniques. Dans la précédente section, l'auteur a formulé, puis écarté le premier grief: celui du rang surhumain que Jésus avait revendiqué. Dans la seconde section, il formulera également, puis éliminera très vite le second grief: celui de prétendre à la royauté en Israël. Mais en même temps, l'auteur introduit un troisième grief que l'on ne trouve nulle part dans les Evangiles canoniques: celui d'avoir affirmé que le Messie naîtra de la souche d'Ismaël. Cette affirmation, Jésus l'a déjà faite devant ses disciples, en petit comité: les propos ont été rapportés aux dirigeants de Jérusalem. Sa proclamation publique déclenchera, dans le manuscrit italien, le complot final.

Dans toute cette partie, le récit progresse plus lentement. On trouve des exposés plus proprement théologiques (comme la question de la prédestination, du mérite) et des anecdotes, notamment sur Elie et son époque. Une critique de grande envergure se dessine contre les pharisiens. Mais qui sont ces pharisiens dont parle le texte ? L'auteur semble avoir des connaissances historiques extrêmement vagues sur ce point. Les pharisiens sont pour lui des sortes de religieux ou d'ermites. Il semble bien qu'à travers ces pharisiens un peu fantaisistes soient visés les religieux chrétiens de la fin du moyen âge.

Jésus et les siens sont encore à Naïn lorsque se produit l'incident suivant. Le matin, de bonne heure, toute la cité avec femmes et enfants se rassemble devant la maison où se trouve Jésus. C'est la famine. Il n'y a plus rien à manger. Jésus refuse de faire un miracle, demande de jeûner et de prier en attendant la moisson qui aura lieu dans vingt jours. A cette date, les champs regorgent de grains mûrs. La récolte est d'une exceptionnelle richesse. La foule veut proclamer Jésus roi. Jésus s'enfuit et ses disciples mettent quinze jours à la retrouver (ch. 138).

Barnabé, Jacques et Jean furent les premiers à l'apercevoir; trente-six disciples les rejoignirent et tous s'en allèrent à Damas attendre les autres (ch. 139). C'est l'occasion pour Jésus de commencer à parler de son futur départ de cette terre. L'homme est ici-bas comme dans une hôtellerie. Le monde n'est pas sa patrie. Il faut étudier le livre de la tombe pour comprendre le salut (cette expression doit désigner le fait de méditer sur la mort). Il est fou de marcher autrement (ch. 140-141).

Pendant que Jésus est à Damas, un complot contre lui commence à se tramer à Jérusalem. Judas a informé scribes et pharisiens de la ville sainte, leur rapportant tout ce qui s'était passé à Naïn. Un conseil, réunissant le Grand Prêtre, les scribes et les pharisiens se tient alors. On notera le ton des délibérations telles que les rapporte le texte et surtout l'affirmation que Hérode est étranger à la Loi juive au même titre que Pilate. Le roi et le gouverneur sont présentés comme deux autorités placées sur le même plan :

“Nous avons actuellement, Dieu soit loué, dit le conseil, un roi et un gouverneur qui sont étrangers à notre Loi. Ils ne se soucient point de notre Loi, de même que nous ne nous soucions pas de la leur. Ainsi nous pouvons faire ce que nous voulons. Et si nous péchons, notre Dieu est tellement miséricordieux qu'il est apaisé par les sacrifices et le jeûne. Mais si cet homme devient roi, rien ne le fera fléchir jusqu'à ce qu'il voie Dieu adoré selon la Loi de Moïse. Et ce qui est pire, il dit que le Messie ne viendra pas de la souche de David¹ (comme nous l'a rapporté un de ses principaux disciples); mais il dit qu'il viendra de la souche d'Ismaël et que la promesse a été faite en Ismaël et non pas en Isaac”.

Et ils concluent que les Romains tiennent déjà les Ismaélites en haute estime. C'en sera fait d'Israël qui sera soumis à nouveau à l'esclavage. La décision est prise avec le Grand Prêtre d'arrêter Jésus la nuit, par crainte de la foule, dès que le Gouverneur et Hérode donneront leur agrément (ch. 142).

* *Séjour à Nazareth d'où Jésus s'embarque Pour Jérusalem* (ch. 143-151).

Jésus se trouve toujours à Damas où finalement tous les disciples le rejoignent. La petite troupe repart alors de Damas pour la Galilée. Ils entrent à Nazareth où Zachée le publicain a rimpé dans un sycomore pour mieux les voir. Jésus descend chez Zachée et commence à prêcher

(1) Messie est toujours rendu par *masiyya* en arabe et le texte italien porte en note la glose : *rasûl*. Cette glose est reproduite dans les traductions anglaise et arabe.

contre les pharisiens qui critiquent sa conduite. "Si vous étiez de vrais pharisiens, vous vous seriez réjouis de ce que je suis venu chez les pécheurs pour leur salut". Connaissez-vous votre origine, leur demande-t-il ?

"Enoch, un ami de Dieu qui marchait dans la voie de Dieu sans tenir compte du monde, fut transporté au paradis (lorsque la fin du monde sera proche, il reviendra dans le monde avec Elie et un autre). Aussi les hommes qui avaient eu connaissance de cet événement commencèrent, par désir du paradis, à chercher Dieu leur Créateur. Car pharisien, veut proprement dire "il cherche Dieu" dans la langue de Canaan où ce mot fut employé primitivement pour se moquer des hommes bons. Les Cananéens, en effet, s'adonnaient à l'idolâtrie et au culte [des œuvres] des mains humaines.

Aussi les Cananéens, voyant ceux de notre peuple qui s'étaient retirés du monde pour servir Dieu, comme pour s'en moquer lorsqu'ils en voyaient un, disaient "Pharisien !" c'est-à-dire "Il cherche Dieu". Comme'ils disaient: O Fou, tu n'as pas de statues d'idoles et tu adores le vent; observe donc ton destin et viens adorer nos dieux.

En vérité, je vous le dis, tous les saints et les prophètes de Dieu ont été des pharisiens, non point de nom comme vous, mais réellement. Car dans tous leurs actes, ils cherchaient Dieu, leur Créateur et pour l'amour de Dieu, ils abandonnaient leurs villes et leurs propres biens, les vendant et les donnant aux pauvres pour l'amour de Dieu" (ch. 144).

Au temps d'Elie, il y avait douze montagnes habitées par dix-sept mille pharisiens. Il n'y eut pas un seul réprouvé parmi eux tandis que chez les pharisiens modernes, à peine trouverait-on un élu sur mille (l'auteur évalue ici à plus de cent mille le nombre des pharisiens contemporains de Jésus). Puis Jésus parle d'un petit livre, sorte de règle religieuse extrêmement résumée, qu'Elie avait composée à la demande de son disciple Elisée. Les pharisiens sont confondus en entendant le nom du livre d'Elie; car ils savent bien qu'en raison de leurs traditions personne n'observe plus une telle doctrine. Jésus en donne le contenu. Il s'agit d'une règle d'ascètes, avec quelques outrances (par exemple, ne dormir que deux heures chaque nuit et sur la terre nue) et beaucoup de généralités (ch. 145). Le tout se termine par la parabole de l'enfant prodigue (ch. 146-147).

Après le repas, Jésus et les siens décident de quitter Nazareth pour la Judée, tout en continuant à s'entretenir des pharisiens. Jésus rapporte un long récit édifiant dans lequel on apprend qu'après le départ d'Elie, "la sainte congrégation des pharisiens fut dispersée" (ch. 148, début). Un de ces pharisiens s'enfuit à la montagne où il vécut quinze ans en ermite, sans savoir qu'un autre pharisien, un de ses aînés, habitait à une heure de là. Lorsqu'ils se rencontrèrent un jour, ils s'entretinrent naïvement, parlant de leurs propres fautes, de leur jeûne (l'un d'eux n'a pas bu d'eau depuis deux mois), du silence. Le plus jeune rapporte le

conseil que lui a donné son maître lorsqu'il a pris "l'habit des pharisiens". Il devait considérer la bonté des autres et sa propre malice. S'il agissait ainsi, il réaliserait qu'il est le plus grand des pécheurs. C'est un récit dans le style des fioretis (ch. 148-150).

Tout en parlant, Jésus et ses disciples montent dans une barque. Il semble bien que ce soit toujours à Nazareth qu'ils prennent la mer. Car entre la décision de partir et l'embarquement, le texte ne rapporte qu'une seule anecdote, celle des deux pharisiens. On retrouve ensuite, un peu modifié, le thème des disciples qui ont oublié d'emporter du pain. Jésus les met en garde contre le levain des pharisiens, tout en faisant l'éloge des vrais pharisiens (ch. 151).

● *A Jérusalem l'entretien avec les soldats romains* (ch. 152)

Jésus et les siens arrivent à Jérusalem. Ils ont dit un adieu définitif à la Galilée. Ils ne quitteront plus la ville sainte avant la crise finale, sauf pour les environs immédiats et pour un voyage dans le désert au delà du Jourdain. A Jérusalem, ils entrent dans le temple un jour de sabbat. Les soldats s'approchent de Jésus pour le tenter: "Maître, est-il légitime de faire la guerre?" Jésus esquivé la question en se plaçant sur le plan spirituel: "Notre foi nous dit que notre vie est une guerre continuelle sur la terre". La réponse des soldats oppose les 28.000 dieux que l'on voit dans Rome seule et l'impossibilité de suivre le Dieu de Jésus, Dieu unique que l'on ne voit pas. Que Jésus le leur montre et ils se feront juifs. Jésus distingue alors les yeux du corps et les yeux spirituels. Croyant qu'il se moque de leurs dieux, les soldats romains menacent de le livrer à Hérode. Jésus demande que leurs dieux créent une seule mouche. Devant la fureur des soldats, il prononce alors ces deux seuls mots: *Addonai Sabaoth*. Les soldats furent alors subitement culbutés hors du temple comme le sont les tonneaux de bois quand on les lave avant de les remplir de vin; de telle sorte que leurs têtes et leurs pieds cognaient la terre à tour de rôle sans que personne ne les ait touchés. Ils furent si effrayés qu'il s'enfuirent et personne ne les vit plus en Judée (ch. 152).

● *Très long développements sur le péché, la liberté, le mal, la prédestination* (ch. 153-191).

A vrai dire, le récit commence à prendre une autre allure. Les déplacements de Jésus sont plus rares. Quelques passages évangéliques qui n'ont pas encore été reproduits, le sont ici. Mais il y en a vraiment

très peu. Le texte contient surtout des développements de prédication doctrinale.

Au début, nous sommes toujours dans le temple. Il semble que l'auteur prenne ce mot dans un sens strict. En effet, deux chapitres plus loin, Jésus est "sorti du temple" et s'est assis sous le portique de Salomon en attendant la prière de midi (ch. 155). Mais alors, que signifiait, il y a un instant, cette présence des soldats romains dans le temple ? Jamais on n'aurait admis, à Jérusalem à cette époque, que des soldats romains païens mettent les pieds dans le temple proprement dit. Un peu plus tard, Jésus s'interrompt au milieu d'un grand développement et tous s'en vont dans la vallée du Jourdain, de l'autre côté du fleuve, continuer ces entretiens doctrinaux (ch. 163). Puis on retrouve Jésus et les siens sous le portique de Salomon (ch. 180). C'est alors que commence un très long dialogue avec un scribe qui, finalement, emmène Jésus et les siens dans sa maison (fin du ch. 182) Nous n'apprendrons que plus tard le nom du scribe; il s'agit de Nicodème (ch. 192).

Au point de vue du caractère des personnages, il n'y a rien de nouveau. Tout l'intérêt du lecteur est centré sur les développements doctrinaux. L'auteur a des dons de prédicateur. Il part souvent d'une remarque banale, un peu paradoxale qui étonne et c'est ensuite seulement qu'il dévoile ses véritables intentions. Un exemple montrera cette façon de procéder. Avant d'aborder la question du péché, il commence par parler du vol. Voler le bien du prochain, fait-il dire à Jésus, est devenu si courant que le monde est rempli de péché. Car le péché de vol n'est pas remis comme le sont les autres péchés: sa rémission exige une réparation préalable. A ce moment, un interlocuteur objecte qu'il n'y a plus de voleurs parce que les soldats arrêtent immédiatement les coupables. Cette objection va faire rebondir les débats. Jésus s'arrête un instant. Puis, partant de la réflexion qui vient d'être lancée, il insinue qu'il y a vol et vol. Le péché lui-même est un vol. Si Jésus se laissait appeler bon, alors que Dieu seul est Bon, il commettrait un péché: il volerait l'honneur de Dieu. De même l'homme ne possède rien par lui-même. Tout ce qu'il a appartient au Créateur; il ne peut donc se plaindre de rien. Son âme, ses sens, sa chair, son temps, ses biens et son honneur sont à Dieu. S'il n'en use pas comme Dieu le veut, il est semblable à un voleur.

"Quiconque pèche, quel que soit son péché, est un voleur. Car il vole le temps, l'âme, sa propre vie, qui doivent être au service de Dieu et il les donne à Satan, l'ennemi de Dieu" (ch. 153).

A d'autres moments, la discussion part d'une phrase que le texte cite comme un passage de l'Écriture sainte. Un point de la citation retient spécialement l'attention; c'est ce détail qui sera développé par la suite. On notera ainsi l'entretien avec le scribe Nicodème qui débute par une question sur Abraham. Dieu, demande le scribe, a dit à Abraham: "Je serai ta grande récompense". Comment un homme peut-il mériter une telle récompense? Et de là, le débat s'engage sur la question du mérite (ch. 180).

Cette citation nous invite d'ailleurs à comparer les textes que l'auteur dit venir de l'Écriture Sainte et ceux de l'Écriture sainte eux-mêmes. On a l'impression de citations faites de mémoire et reprises dans un autre contexte. Ici Genèse, 15, 1, dit seulement: "Je suis ton bouclier, ta récompense sera très grande". Les deux membres de la phrase sont ici télescopés et fondus en un seul dont le sens est différent. Ce n'est pas la première fois qu'un tel procédé se rencontre. A propos du pardon fraternel, l'Évangile selon S. Matthieu (18, 22) parle de pardonner soixante-dix-sept fois. L'Évangile selon S. Luc (17, 4) dit de pardonner sept fois par jour. Dans un cas, le devoir de pardonner sans limite est suggéré par le nombre symboliquement très grand, mais sans qu'il soit question du temps sur lequel s'étaleront les pardons successifs. Dans le second cas, le chiffre symbolique est moindre mais il s'agit d'une seule journée. L'auteur bloque ici les deux textes avec une outrance qui supprime la délicatesse des suggestions: il demande de pardonner soixante-dix-sept fois par jour (ch. 88).

Ces amplifications sont d'ailleurs chose courante dans l'Évangile selon Barnabé. Chaque fois que celui-ci fait allusion à un passage de l'Écriture Sainte qui comporte une évaluation matérielle, les chiffres sont presque toujours majorés. Après le drame du veau d'or, le Livre de l'Exode (32, 28) parle de 3.000 morts; notre auteur met 120.000 (ch. 33). A propos des serpents dont la morsure fit périr beaucoup de monde dans le désert (cf. Nombres, 21, 6), il renchérit sur le "beaucoup de monde" et indique 70.000 (ch. 154). Si l'on veut un exemple patent de la liberté avec laquelle les récits anciens sont rapportés, il suffira de comparer celui du prophète Michée et des faux prophètes, dans la Bible (I Rois, 22, 3-31) et dans le texte de Barnabé (ch. 160). Ce dernier signale qu'il cite le livre des Rois dont il attribue, à cet endroit, la paternité au prophète Daniel. Certains savants juifs avaient émis l'idée que les livres des Rois avaient été rédigés par Jérémie. Mais personne encore, à notre connaissance, n'avait parlé de Daniel. Tous ces passages

confirment l'idée qu'une certaine fantaisie a présidé à la composition du texte qui se dit être l'Évangile de Barnabé¹.

Quels sont les principaux thèmes traités dans les présents chapitres ? Il s'agit d'abord du péché. Celui-ci est un vol; car en péchant, l'on use à sa guise de facultés ou de biens qui appartiennent à Dieu (ch. 153). Le péché est également une opposition à la volonté de Dieu.

''En vérité, en vérité, je vous le dis, le péché ne peut naître dans l'homme que pour contredire Dieu. Seul est péché ce que Dieu ne veut pas. En sorte que tout ce que Dieu veut est absolument étranger au péché'' (ch. 159).

Que Moïse ait tué les idolâtres n'est pas un péché puisqu'il a obéi aux ordres de Dieu (ch. 161).

Il s'agit également du problème du mal et de la prédestination. Le point de départ de ces développements est une parole du prophète Amos (3, 6): ''Il n'y a aucun malheur dans la cité que Dieu n'en soit l'auteur''. Jésus en profite pour attaquer les pharisiens modernes qui ont inventé en leur faveur la notion de la ''Prédestination de Dieu dans l'élu''². Si bien qu'en fait, ils en arrivent à dire que Dieu serait injuste, simulateur, menteur, etc... Et il répond qu'Amos parle ici du mal que le monde appelle mal mais qui est en réalité un bien. Car toutes les tribulations sont bonnes, soit parce qu'elles purgent le mal que nous avons fait, soit parce qu'elles nous empêchent de mal agir. En effet, dans ce dernier cas, elles font connaître à l'homme la condition de cette vie afin que nous aimions et désirions la vie éternelle (ch. 161). Plus loin après l'intermède d'un tremblement de terre qui effraie toute l'assistance (ch. 162), Jésus continue. La prédestination, comme le lui fait dire le texte, est chose si secrète qu'elle ne sera bien connue qu'avec Mahomet, celui que les nations attendent et pour qui les secrets de Dieu seront si clairs. Les pharisiens affirment que tout a été prédestiné

(1) Ailleurs, le manuscrit italien suit de près les récits évangéliques mais il ajoute quelques détails pour harmoniser le récit avec le reste du texte. On le voit dans les pages consacrées à la guérison de l'aveugle-né (Jean, ch. 9; ms. italien, ch. 156-158). Le père et la mère du miraculé que l'on a fait comparaître n'osent pas parler parce que le Sénat romain a interdit sous peine de mort de discuter à propos de Jésus. Au chapitre 98, le décret du Sénat romain ne prévoyait la mort que pour ceux qui appelleraient Jésus dieu ou fils de Dieu. Le texte expliquera au chapitre 210 qu'il y a deux décrets du Sénat Romain. C'est du second qu'auraient peur les parents de l'aveugle-né. Aussi disent-ils: il a de l'âge, interrogez-le.

(2) Cf. Romains 9, 14; Ephésiens 1, 4-5.

de telle façon que celui qui est élu ne peut être réprouvé et que le réprouvé ne peut absolument pas devenir élu. Que signifie la prédestination sinon une volonté absolue de donner une fin à quelque chose dont on a en main les moyens. L'homme est libre et Dieu donne des commandements que l'on peut observer. Serait-il juste qu'Hérode mette à mort un vieil homme parce qu'il n'a pas obéi à l'ordre de devenir jeune ? Après avoir cité quelques textes bibliques prouvant que l'élu peut être réprouvé, l'auteur conclut : la prédestination a comme fondements la Loi de Dieu et la volonté libre de l'homme. Si Dieu pouvait sauver absolument tous les hommes, il ne voudrait pas le faire pour ne pas priver l'homme de sa liberté (ch. 165-166).

L'auteur combat farouchement l'idée que l'homme puisse acquérir des mérites en face de Dieu. Dieu lui a tout donné. Il veut encore lui accorder le Paradis et se donner Lui-même. Considère comme la dette de l'homme est grande. Ce qu'il a reçu de Dieu, l'homme l'a dilapidé entièrement en péchant. Il ne mérite pas de récompense mais bien le tourment (ch. 180 et suiv., et ch. 199). L'homme doit être humble parce que Dieu est l'auteur de tout bien tandis que l'homme lui-même est l'auteur du péché. Les hommes sont portés à faire le mal ; le monde et Satan les excitent (ch. 184-185). Ici se place l'histoire édifiante de Aggée et Osée, deux "prophètes" de Dieu qui étaient deux vrais "pharisiens". Le scribe la raconte en disant qu'elle a été écrite par Daniel le prophète. Il s'agit de montrer que toute la Loi et les prophètes sont résumés dans l'humilité de Aggée et la charité de Osée. Osée se dépouille de tout ce qu'il possède et finalement se vend lui-même comme esclave pour libérer un captif. Chaque fois qu'il franchit une étape nouvelle dans la voie du renoncement, quelqu'un lui demande : Osée, qui t'a pris ce que tu avais ? Et chaque fois, Osée fait la même réponse : "Le Livre de Moïse". Il signifie par là qu'il a voulu pratiquer à la lettre les commandements de charité contenus dans la Loi (ch. 185-189).

Onze chapitres sont consacrés à la joie du paradis (ch. 169-179). Les joies de la terre ne peuvent en donner qu'une pâle idée.

"Regardez donc comme le monde est beau en été lorsque tout produit des fruits au point que le paysan, ivre d'allégresse à cause de la récolte qui est devant lui, fait résonner de ses chants les vallées et les monts et qu'il aime alors d'un amour extrême son travail fatigant. Maintenant élevez votre cœur vers le paradis où tout produira des fruits proportionnés à celui qui les aura cultivés" (ch. 169).

La récompense céleste est digne de la libéralité divine.

''Je te récompense, dit Dieu à l'homme, comme si tu étais dieu, mon égal. Non seulement je te donnerai l'abondance du paradis, mais Je Me donnerai Moi-même à toi'' (ch. 170).

Jésus compare ensuite les dons divins du paradis aux présents que Hérode fait à un de ses barons favoris. Ces présents ne sont rien à côté des dons divins (ch. 171). Ce que Dieu donne ici bas aux plus grands est moins qu'un grain de sable, en comparaison de ce qu'Il te donnera au paradis (ch. 172). Au paradis, la chair sera purifiée et n'aura plus de mauvais désirs. Dieu la ramènera à la condition qu'avait Adam avant de pécher (ch. 173). L'homme mangera et boira¹, mais les mets n'engendreront point de putréfaction dans les intestins (ch. 174). La gloire du paradis ne sera pas égale pour tous; mais tous seront contents de leur sort. Il n'y aura pas d'envieux (ch. 176).

A la fin de ces longs chapitres, le manuscrit italien aborde encore une fois la question de la corruption des livres saints dont les docteurs se seraient rendus coupables. Cette corruption est le principal motif de la mission de Jésus. Si ces livres étaient restés dans leur état primitif et si les traditions humaines des faux pharisiens et des docteurs ne les avaient pas défigurés, Dieu n'aurait pas confié sa parole à Jésus (ch. 189). Le texte fait dire alors au bon scribe Nicodème qu'il existe un exemplaire du vrai Livre de Moïse, écrit de la main de Moïse et de Josué. Nicodème déclare, en pleurant, qu'il l'a vu dans la bibliothèque du Grand Prêtre. Il n'a pas pu le lire en entier car le Grand Prêtre le lui a interdit, disant qu'un Ismaélite l'avait écrit². Il y a lu cependant plusieurs affirmations dont il parle: notamment celle qu'Ismaël est le père du Messie et Isaac, le père du messenger du Messie (ch. 190-191). Et Jésus de faire, encore une fois, l'éloge du Messie, c'est à dire de Mahomet.

''Ne te détourne pas de la vérité, dit alors Jésus à Nicodème, car Dieu donnera le salut à l'homme dans la foi au Messie et sans lui, personne ne sera sauvé'' (ch. 192).

6. LES DERNIERES SEMAINES DE JESUS. LA PARODIE DE LA PASSION. CONCLUSION (ch. 192-222)

A partir de maintenant le texte rapporte de nombreux événements que mentionnent les Evangiles canoniques. Mais tout y est vu dans des perspectives particulières et qui sont celles de la tradition musulmane.

(1) Cette question de la digestion au paradis a été agitée par la scolastique médiévale aussi bien en terre d'Islam qu'en chrétienté.

(2) Nous avons signalé plus haut que ce récit ressemble beaucoup à celui de fra Marino dont parle la préface espagnole. Cf. p. [2].

La substitution de Judas à Jésus au moment de l'arrestation n'est pas un dogme musulman. Les exégètes du Coran enseignent qu'il y a eu substitution mais ils discutent pour savoir qui fut crucifié sous les apparences de Jésus. Il existe chez eux une tradition, une au milieu de plusieurs autres, qui parle de Judas et qui se dit d'origine chrétienne. On ne sait pas au juste à quelle secte le mot chrétien fait ici allusion¹.

Notre dernière section commence au moment où le scribe Nicodème invite Jésus et les siens à prendre un repas chez lui et où tous se mettent à table.

● *La résurrection de Lazare* (ch. 192-198 début)

Pendant que tous sont à table dans la maison du scribe Nicodème, une femme nommée Marie survient et se jette aux pieds de Jésus. Son frère Lazare est en danger de mort. Le texte expliquera plus loin, au chapitre 194, que Lazare est un homme puissant qui a des partisans à Jérusalem et qui possède, avec ses sœurs Marthe et Marie, les villages de Magdala et de Béthanie. Marie, après avoir quitté Jésus, rentre à Béthanie et trouve son frère mort et enterré. Jésus reste deux jours dans la maison de Nicodème; le troisième jour, il part pour Béthanie. Le récit suit en gros le texte de l'Évangile selon S. Jean, avec un certain nombre de libertés. Jésus prie et Lazare ressuscite (ch. 192-193). Lazare met alors sa maison à la disposition de Jésus et de ses disciples. Jésus fréquente cette maison. Il en profite pour parler de la mort. Tous ceux qui voient la mort devraient comprendre la vanité de ce monde. Lazare, par son expérience du tombeau, a reçu le don de prophétie (ch. 194-198).

(1) Le commentaire du Coran par Ṭabari rapporte de nombreuses traditions touchant la substitution d'une victime qui aurait été crucifiée à la place de Jésus. On les trouvera mentionnées à propos de Coran, 4, 156-157. L'une d'elles est dite provenir d'un chrétien qui s'est fait musulman. Elle explique que Jésus demanda un volontaire pour être crucifié à sa place. Un certain Serge (*SRJŠ*) qui faisait partie des apôtres (*hawāriyyīn*) s'offrit et fut transformé en Jésus. Il fut crucifié à sa place et Judas se pendit. Le texte de Ṭabari ajoute aussitôt sans mentionner de nouvelle source: "Certains chrétiens prétendent que c'est Judas Iscariote qui fut substitué à leurs yeux (*shubbiha lahom*). Ils le crucifièrent tandis qu'il disait: Je ne suis pas l'homme qui vous concerne (*ṣāhibakom*), c'est moi qui vous ai guidés vers lui". Le manuscrit italien adopte cette tradition. Celle-ci se retrouve, de façon plus sobre, dans le commentaire de Rāzi sur le même verset du Coran. Enumérant les diverses hypothèses émises sur la substitution, Rāzi signale celle qui voit dans la victime un disciple peu sincère de Jésus, qui l'avait trahi et avait conduit la troupe chargée de l'arrestation (sur Coran, 4, 157, *al-Ṭarīq al-thāni*, quatrième solution). Bayḍāwi reproduit également cette solution de Rāzi au milieu de plusieurs autres.

● *Jésus annonce ce qui va lui arriver* (ch. 198 milieu - 199)

Jésus souhaite que Dieu le punisse car il n'a pas servi Dieu aussi fidèlement qu'il l'aurait dû. Il doit être puni pour avoir été appelé dieu. Mais depuis qu'il a confessé qu'il n'était pas dieu et même qu'il n'était pas le Messie, Dieu a écarté de lui la punition. Un méchant souffrira en son nom. Seule, la honte sera sur lui (ch. 198). Puis sur un ton de lecture spirituelle, Jésus reparle du mérite. Dix mille mers ne pourraient éteindre un fleuve de l'enfer (toujours les chiffres !). Mais une seule larme de celui qui souffre d'avoir offensé Dieu pourrait éteindre tout l'enfer par la miséricorde de Dieu. Dieu appellerait alors mérite toute bonne œuvre de son fidèle serviteur. Mais de lui-même, l'homme doit se garder de dire: "J'ai mérité". Car il serait condamné (ch. 199).

● *Les derniers enseignements de Jésus en public.* (ch. 200-205)

Le manuscrit rapporte alors l'entrée triomphale à Jérusalem, les rameaux de palmes et d'oliviers et les cris: "Hosanna au fils de David". Au reproche des pharisiens, Jésus répond que si les hommes se tiennent tranquilles, les pierres crieront. A ces mots, les pierres crient avec un grand bruit et reprennent les mêmes acclamations (ch. 200). Jésus entre dans le temple. Ici se place l'épisode de la femme adultère et la parabole de la brebis perdue (ch. 201), suivis par un développement sur la miséricorde et les pleurs de Jésus sur Jérusalem (ch. 202-203). Un peu après, dans la maison de Simon le lépreux, Marie, sœur de Lazare, brise un vase de précieux parfum sur Jésus. Judas s'indigne. Si ce parfum avait été vendu, il aurait pu voler le dixième du prix comme il le faisait d'ordinaire pour tout ce qui passait par ses mains (ch. 204-205).

● *Le témoignage solennel de Jésus devant le Grand Prêtre* (ch. 206-209)

Le lendemain, Jésus est au temple. Le Grand Prêtre s'approche de lui et l'interroge sur le Messie. Finalement Jésus déclare que les bénédictions d'Abraham et les promesses ont été faites en Ismaël de qui doit descendre le Messie. Tous saisissent des pierres pour lapider Jésus qui devient invisible aux yeux de ses ennemis et sort du temple. Un tel tumulte s'en suit que tous, aveuglés, se frappent les uns les autres et que mille hommes en meurent. Pour éviter d'être rejoint dans la maison de Simon le lépreux, Jésus accepte la proposition de Nicodème qui lui offre sa propre maison située à l'écart, au delà du Cédron (ch. 206-208).

Marie, mère de Jésus, était arrivée à Jérusalem où elle logeait chez Salomé, sa sœur; les anges transportent Jésus chez elle pour un suprême entretien (ch. 209).

● *La Parodie de la Passion* (ch. 210-217).

Dans le temple, pendant ce temps, le tumulte s'apaise. Le Grand Prêtre monte sur un lieu élevé, déclare que Jésus est un magicien, qu'il a blasphémé contre Dieu, contre Moïse, contre le Messie qui est l'espoir d'Israël et contre le sacerdoce (ch. 210). Jésus, dans la maison de Nicodème, prononce son discours d'adieu. Il demande notamment à ses disciples d'être ses témoins contre quiconque voudra corrompre l'Evangile, spécialement contre ceux qui écriront que Jésus est fils de Dieu. L'on a une parodie de la prière sacerdotale que rapporte S. Jean. C'est ensuite le repas pascal avant lequel Jésus lave les pieds de ses disciples (ch. 211-213). Puis Jésus se retire dans le jardin pour prier. Judas qui a reçu trente pièces d'or dirige ceux qui viennent arrêter Jésus. Hérode et le Gouverneur romain ont mis une légion à la disposition du Grand Prêtre (ch. 214). Entendant du bruit, Jésus rentre dans la maison où les onze dormaient. A ce moment, Gabriel, Michel, Raphaël et Uriel sont envoyés par Dieu pour prendre Jésus; ils le tirent par une fenêtre qui regarde vers le Sud, puis ils le portent au troisième ciel (ch. 215).

A ce moment, le visage de Judas est miraculeusement changé en celui de Jésus. C'est Judas que les soldats arrêtent. Il s'en suit une série de quiproquos burlesques et assez désagréables. "Vous êtes fous, crie Judas, ne reconnaissez-vous pas que je suis Judas". Cette parodie de la passion se poursuit jusqu'au Calvaire. Hérode et Pilate en profitent pour soutirer de l'argent au Grand Prêtre. Marie et les saintes femmes sont au pied de la croix où tous pleurent sans qu'aucune parole soit prononcée. Seul Judas récite le début du psaume: "Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?" en ajoutant un phrase contre Jésus. Notez également que le texte donne maintenant à Hérode le titre de roi de Galilée, alors que jusque-là il l'appelait seulement le roi (ch. 216-217).

● *Jésus revoit une dernière fois ses disciples à Jérusalem* (ch. 218-222).

Les disciples retournent tous chez eux. Barnabé, Jean et Jacques accompagnent Marie jusqu'à Nazareth. Le bruit court alors que Jésus

est ressuscité. Le petit groupe de Nazareth revient à Jérusalem. Les anges ramènent Jésus du troisième ciel sur la terre et il est vu par sa mère et ses disciples (ch. 218-219). Jésus console sa mère: "Crois-moi! Je ne suis jamais mort. Dieu m'a gardé près de Lui jusqu'à la fin du monde". Les anges se manifestent au milieu d'une scène de terreur sacrée. Puis ils racontent tout ce qui s'est passé.

A son tour, Jésus explique les raisons cachées de tous ces événements. Tout est arrivé ainsi en guise de punition pour ce qu'il y avait de trop terrestre dans l'amour mutuel de Jésus et des siens. On croira que Jésus est mort d'une mort infamante jusqu'à ce que Mahomet rétablisse la vérité (ch. 220). Jésus donne alors à Barnabé l'ordre d'écrire tous les événements de sa vie; Pierre et Jean lui raconteront tout ce qu'il n'a pas vu lors de la parodie de la passion. Le troisième jour, tous sont en prières; ils gravissent ensuite le mont des Oliviers. Jésus donne ses derniers ordres: "Soyez mes témoins en Israël". Ce dernier ordre reflète la conception musulmane du christianisme dont la mission aurait été limitée aux cercles juifs. Les anges emportent Jésus au ciel (ch. 221). Et l'auteur du manuscrit italien conclut en critiquant les idées qui ont cours chez les chrétiens au sujet de Jésus et en attaquant saint Paul (ch. 222 et dernier).

Ainsi se termine ce long ouvrage qui s'intitule lui-même l'Évangile de Jésus, suivant la description de Barnabé, son apôtre.

II. EXAMEN CRITIQUE DE L'EVANGILE SELON BARNABE

La longue enquête à laquelle nous nous sommes livré aura familiarisé le lecteur avec le texte de l'Évangile selon Barnabé. Il fallait se renseigner avant de se prononcer. Mais malgré tout, la grande question, la seule qui importe vraiment, est celle de l'authenticité. S'agit-il d'un Évangile composé par l'un des douze apôtres de Jésus? Ou bien avons-nous entre les mains un faux rédigé plusieurs siècles après les événements dont il prétend parler? Ce n'est pas la première fois qu'un texte nouvellement retrouvé a été l'objet d'un tel examen. Et l'on doit avouer en toute loyauté que, dans de nombreux cas, la tâche n'a pas été facile. Dans le cas présent, cependant, il n'y a pas à hésiter: cela crève les yeux. L'Évangile selon Barnabé est un faux manifeste.

Pour établir l'authenticité de l'Évangile de Barnabé, suivant les principes de la critique historique, il faudrait pouvoir répondre, tout d'abord, à une série de questions classiques. Que peut-on dire sur l'histoire du texte ? Quels sont les manuscrits les plus anciens ? Qui a parlé de cet ouvrage avant l'époque de la Renaissance ? A-t-il été cité ou utilisé par des auteurs anciens ? En quelle mesure la description du cadre géographique et historique de la Palestine est-il exact ? Les caractères des gens, les idées et les préoccupations que l'auteur leur prête, sont-ils conformes à la vérité psychologique, compte-tenu du milieu et de l'époque ? L'auteur s'appuie-t-il sur des sources plus anciennes ? Quelle est sa part d'originalité et sa part de dépendance ? Et, d'une façon plus précise, lorsque l'auteur donne des renseignements exacts, est-il original ou s'appuie-t-il sur d'autres ? Car être exact, lorsque l'on utilise de bonnes sources, n'a rien d'extraordinaire. Tous les romanciers procèdent ainsi et l'exactitude, en ce cas, n'est pas une preuve que nous ayons affaire à un témoin oculaire. Une enquête sérieuse se doit d'examiner ces différents points.

Mais on ne voit vraiment pas comment prouver l'authenticité de Barnabé lorsque l'on adopte une telle méthode. Examinons donc successivement les différents domaines susceptibles de donner quelque lumière.

● *L'histoire du texte.*

Il est impossible d'invoquer l'histoire du texte en faveur de l'authenticité. On ne sait absolument rien de cette histoire. Le manuscrit italien du XVI^e siècle est un manuscrit unique; le texte italien est à la base des autres versions que l'on a connues par la suite, espagnole (XVI^e ou XVII^e siècle), anglaise et arabe (XX^e siècle). Auparavant c'est le silence le plus complet. Les savants musulmans qui attachent tant d'importance à la connaissance de l'*isnād*¹ ne trouveront aucun nom de

(1) Les docteurs musulmans attachent une grande importance à la critique externe des textes. Lorsqu'une tradition est rapportée, en terre d'Islam, l'anecdote, le fait ou la parole proprement dite (appelée *matn* c'est à dire texte) est précédée par une liste de noms propres ou *Isnād*. Cette liste se présente sous la forme: un tel m'a rapporté, sous-entendu dit le dernier rapporteur en date, qu'un tel m'a rapporté, qu'un tel m'a rapporté. On peut suivre ainsi du début jusqu'à la fin la voie par laquelle la tradition est passée de bouche en bouche. Dans une civilisation qui prend soin de noter systématiquement le détail de la transmission, lorsqu'un texte se présente sans une chaîne sérieuse de garants, il est par le fait même très

transmetteur à citer. C'est un texte sans *isnād*. Entre l'auteur qui se prétend être un des douze apôtres de Jésus et le manuscrit italien, on ne connaît rien, on ne sait rien. Dans le manuscrit lui-même, le souci qu'a l'auteur de dire qu'il a tout vu et qu'il s'est parfaitement renseigné ne signifie rien à lui-seul. Si les affirmations qu'il avance sont vraisemblables, la confiance qu'on aura en ses dires sera augmentée. Si au contraire son récit est manifestement suspect, ses prétentions se retourneront contre lui et rendront plus évident qu'il s'agit d'un pur bluff. Car un faussaire a tout intérêt à faire de telles déclarations pour égarer ses lecteurs trop naïfs. Il n'y a donc aucun espoir que l'on puisse prouver l'authenticité de l'Évangile selon Barnabé par la voie de l'histoire du texte.

Si encore nous avions plusieurs manuscrits, nous pourrions remonter avec certitude plus haut que les plus anciens d'entre eux. La critique moderne, en effet, a montré que l'étude des différents exemplaires d'un même texte permet de distinguer parmi eux des familles. Des variantes caractéristiques n'existant pas dans tous les manuscrits révèlent des dépendances réciproques à l'intérieur de certains groupes; elles sont le signe qu'il existait un archétype d'où proviennent les différentes familles. On peut ainsi affirmer avec certitude l'existence de cet exemplaire, plus ancien que les manuscrits actuellement connus. Cette loi se vérifie constamment. Mais le fait que nous ayons un seul manuscrit postérieur de plus de quinze siècles aux événements qu'il rapporte interdit tout raisonnement de ce genre.

Le silence complet des traditions juives, chrétiennes et musulmanes sur l'Évangile selon Barnabé est également inquiétant. S'il s'était agi d'un texte secondaire et peu important, ce silence aurait pu s'expliquer. Mais un ouvrage capital et qui affirme avoir été composé sur l'ordre même de Jésus aurait dû laisser des traces dans l'histoire. La préface de la version espagnole dit qu'Irénée (fin du IIe siècle) parlant contre

suspect. Nous noterons que ce principe de critique externe est très important dans une civilisation qui s'attache à conserver la liste des transmetteurs. Dans d'autres civilisations qui n'ont pas ce même souci, l'absence d'*isnād* n'est pas suffisante pour écarter l'authenticité d'une tradition. Il existe d'autres moyens de s'assurer de cette authenticité. On possède ainsi des textes dont on n'a pas de raison de suspecter l'authenticité et dont nous ignorons tout de l'*isnād*. L'étude des familles de manuscrits, des citations anciennes, la vérification des affirmations sur l'histoire et le milieu ambiants qui peuvent être contrôlées à l'aide de documents sérieux suffisent pour se prononcer. Par ailleurs, il existe tout un art de falsifier les *isnād* que les faussaires n'ont pas omis de pratiquer.

saint Paul avait allégué l'autorité de l'Évangile selon Barnabé¹. Or dans les ouvrages de saint Irénée que l'on possède encore, l'on n'a jamais rencontré une telle allégation. C'est une affirmation bien suspecte sous la plume d'un auteur de la Renaissance. Il est un fait absolument certain : c'est que la doctrine de saint Irénée, parfaitement bien connue, n'a rien à voir avec celle du manuscrit italien. On ne peut donc absolument pas prendre au sérieux sur ce point le traducteur espagnol.

On sait seulement qu'au début du sixième siècle de l'ère chrétienne, il existait un Évangile dit de Barnabé. Les catholiques latins le considéraient comme un texte apocryphe, comme en témoigne le décret dit de Gélase. Mais de cet Évangile on ne connaît que le nom. Dans le décret, au milieu d'une liste d'ouvrages, on trouve seulement cette indication : «Évangile sous le nom de Barnabé, apocryphe»². Par la seule critique externe, il est impossible de savoir s'il s'agit du texte que contient le manuscrit italien ou si tous deux n'ont en commun que le titre. Celui-ci était connu des érudits depuis le Haut moyen âge, car le décret dit de Gélase a été inséré dès cette époque dans les recueils de décrétales. Ces recueils étaient répandus dans les bibliothèques et furent ensuite publiés dès que l'imprimerie fut inventée. Un faussaire pouvait facilement s'emparer d'un tel titre pour donner un air de vérité à l'ouvrage qu'il voulait forger.

Mais le plus curieux, encore une fois, est le silence total qui entoure le texte du manuscrit italien. Les apologètes musulmans auraient eu tout intérêt à s'en servir s'il avait été connu par eux. Or pas un seul musulman n'en parle. Et parmi les chrétiens, il y aurait bien eu des hommes voulant attaquer l'Église qui s'en seraient servi s'il avait existé.

La conclusion est absolument claire. La critique externe ne peut absolument pas prouver l'authenticité de l'Évangile selon Barnabé. Au contraire, le silence complet de toute la tradition chrétienne et celui de toute la tradition musulmane sur un texte d'une telle importance est très étrange. S'il avait existé avant la fin du moyen âge, il ne serait pas passé inaperçu.

Il reste donc à examiner l'enseignement du manuscrit lui-même. Un tel enseignement est-il connu par ailleurs ? Quelles sont les sources

(1) Ed. Oxford, p. xi-xii.

(2) *Patrologie Latine*, Migne, tome 59, col. 162, 175-176. Sur le décret lui-même, voir *Revue Biblique*, 1913, p. 602-608, à propos de trois ouvrages récents consacrés au Pseudo-Gélase.

auxquelles l'auteur a pu puiser ? Ou au contraire, quels sont les ouvrages qui pourraient lui avoir emprunté quelques idées ? Là encore nous nous trouvons en face d'une situation étrange. Le manuscrit italien donne certains détails concernant la création du monde et l'Islam dont jamais aucun auteur musulman sérieux n'a parlé. Où dit-on, dans le Coran ou dans les traditions authentiques, que la *shahāda*, c'est à dire la formule de foi musulmane, était inscrite sur la porte du paradis terrestre et que Dieu a inscrit cette formule sur les ongles des mains d'Adam ? Où dit-on que le nombril de l'homme est la marque que le crachat de Satan a laissé sur la terre avec laquelle Adam a été façonné ? Cela ressemble aux légendes populaires dont les théologiens sérieux ont toujours cherché à purifier le dogme religieux.

● *Le thème général de l'Évangile selon Barnabé*

Si l'on considère le détail des enseignements que contient le manuscrit italien, une conclusion s'impose. Le texte ne peut pas avoir été composé par quelqu'un qui aurait vécu en Palestine à l'époque de Jésus. Nous ne disons pas que cet ouvrage contienne seulement des erreurs. Non, il contient nombre d'affirmations qu'il a prises dans de bonnes sources. Aussi n'avons-nous pas à examiner ce qui est exact. C'est au contraire tout ce qui est faux, invraisemblable, suspect, qui doit nous retenir. Toutes ces erreurs montreront que l'auteur s'est mal servi de ses sources et a commis, à certains moments, des anachronismes qui le trahissent.

Mais entendons-nous bien. Devant chaque critique de détail on pourra toujours discuter, ergoter. Il est toujours possible d'opposer arguments à arguments. On invoquera une erreur possible de copiste, un sens un peu large, que sais-je... ? Dans le cas présent, nous croyons que c'est surtout l'ensemble des détails invraisemblables qui est décisif. Cependant, avant de regarder les détails, mieux vaut examiner les grandes idées de l'ouvrage, en faire une critique d'ensemble. Lorsqu'un grand thème se retrouve tout au long d'un écrit, il est absolument certain que l'auteur l'a véritablement développé. Car si même quelques fautes de copistes s'étaient glissées ici ou là, il est impossible qu'elles aient modifié la ligne générale de l'ouvrage.

Or le thème général de l'Évangile selon Barnabé est le suivant. Jésus y affirme qu'il a reçu de Dieu mission de rétablir la vérité après que les Écritures antérieures ont été falsifiées. Quelle est cette vérité ? C'est que le Messie doit naître de la descendance d'Ismaël. Lui Jésus n'est

pas le Messie, mais il annonce la venue du Messie qui sera Mahomet. Ce thème apparaît aux moments les plus importants de l'Évangile selon Barnabé. On ne peut mettre en doute sa place centrale dans tout le manuscrit italien. Que le lecteur de la traduction arabe ne se laisse pas égarer; là où le texte arabe porte *masiyya*, c'est *al-Masīh* qu'il faut lire. Le texte italien, le seul qui importe, est parfaitement clair.

Que penser de cette thèse ? Elle est sur plusieurs points conforme à la doctrine de l'Islam. La tradition musulmane parle de la corruption des Écritures et fait de cette corruption l'une des raisons de la venue d'un nouveau prophète. Le Coran enseigne que Jésus a prédit la venue de Mahomet. Mais pour prouver cette thèse qu'il a pu facilement apprendre de la bouche d'un musulman, l'auteur construit tout un roman. Car c'est bien d'un roman qu'il s'agit. Ses exagérations interdisent de le prendre au sérieux et trahissent que l'auteur est un faussaire. L'auteur aurait pu mettre dans la bouche de Jésus des paroles annonçant la venue de Mahomet; il serait resté dans la vraisemblance du point de vue musulman. Mais pourquoi appuyer toute sa thèse en faisant dire à Jésus qu'il n'est pas le Messie et que précisément, il annonce la venue de Mahomet qui lui, sera le Messie ? C'est une curieuse manière d'annoncer la venue de Mahomet. Tous les critiques modérés, en effet, admettent que Jésus s'est proclamé le Messie (et les critiques extrémistes ont d'autres raisons pour rejeter l'authenticité de Barnabé). Quant aux musulmans, le Coran leur affirme que le nom de Messie est le premier titre de Jésus: "O Marie, Dieu t'annonce un Verbe [émanant] de Lui dont le nom est le Messie, Jésus, fils de Marie" (Coran, 3, 40/45). Et nulle part, le Coran ne donne à Mahomet le titre de Messie.

Voilà donc un soi-disant Évangile qui est bâti tout entier sur une thèse inacceptable. Voulant développer un thème classique dans l'Islam, il exagère et prend des arguments contraires à l'histoire et à la foi des musulmans. Le manuscrit italien a essayé de faire passer cette énormité en glosant en note le mot de Messie par *rasūl*, messenger. Mais cela n'a rien à voir avec le sens réel du mot. Le terme de Messie a, dans la tradition juive, un sens très précis; ce n'est pas un messenger quelconque mais bien celui que Dieu enverra, au commencement des derniers-temps de l'histoire, pour sauver son peuple. Ce n'est pas un simple titre d'honneur; c'est un titre de fonction. A l'époque de Jésus, les juifs attendaient le Messie. Et quand le Coran donne à Jésus et à Jésus seul ce nom de Messie, ce n'est pas un mot en l'air comme le suppose le manuscrit italien.

D'ailleurs, si l'on regarde de près cet ouvrage, on verra bien qu'il

s'agit d'une thèse forgée de toutes pièces. Si l'on tient à affirmer que Jésus n'est pas le Messie, le personnage de saint Jean-Baptiste (Jean, fils de Zacharie) devient gênant. Car Jean est le précurseur du Messie dans toute la tradition chrétienne. L'auteur a compris la difficulté. Qu'a-t-il fait ? Il a purement et simplement supprimé le personnage de Jean - Baptiste et il a mis dans la bouche de Jésus un certain nombre de paroles que les Evangiles attribuent à Jean-Baptiste. Il espérait faire ainsi passer plus facilement la thèse qu'il avait inventée. Et pourtant, que ce silence sur Jean-Baptiste est étrange dans un si long ouvrage, qui prétend être le véritable Evangile ! Le Coran, au contraire, parle plusieurs fois de Jean-Baptiste qu'il nomme Yaḥyā et cela, dans des passages voisins de ceux où il est question de Jésus. On y lit en particulier l'annonce que les anges font à Zacharie : "Dieu t'annonce [*la naissance de*] Jean qui déclarera véridique un Verbe [*émanant*] de Dieu" (Coran, 3, 34/39). Et par Verbe, la grosse majorité des commentateurs musulmans entend, en cet endroit, Jésus. L'historien juif Josèphe mentionne également Jean le Baptiste. Enfin, d'après les Evangiles et les Actes des Apôtres, l'on a bien l'impression que Jean - Baptiste exerça une grosse influence spirituelle à cette époque. D'après les Evangiles, la vie de Jésus a été influencée par celle de saint Jean - Baptiste. Plusieurs disciples de Jésus ont été d'abord disciples de Jean. Jésus après avoir été baptisé par Jean a passé un certain temps dans la vallée du Jourdain avec ses propres disciples. Il est parti pour la Galilée lorsque Jean a été arrêté. De sa prison, Jean a envoyé des messagers à Jésus. Après la mort de Jean, Jésus s'est retiré à l'écart et il a commencé à préparer ses disciples à l'idée de la passion. Il leur a expliqué qu'il devait subir de la part des hommes un sort analogue à celui de Jean (Matthieu, 17, 12-13). Et lorsque les grands prêtres et les anciens du peuple demandèrent à Jésus qui lui avait donné autorité pour agir comme il le faisait, Jésus se contenta de répondre : "Le baptême de Jean d'où venait-il ? de Dieu ou des hommes ?" liant ainsi sa mission à celle de Jean (Matthieu, 21, 23). Si la vie de Jésus et celle de Jean ont ainsi tant de points de contacts, d'après le Coran et les Evangiles, pourquoi donc ce silence sur Jean, dans le manuscrit italien ? La seule explication plausible est que le personnage de Jean dérangeait les plans de l'auteur du manuscrit italien. Aussi l'a-t-il fait disparaître. Et puisque Jean était le précurseur du Messie, il a mis dans la bouche de Jésus certaines paroles de Jean, les appliquant à Mahomet, devenu selon sa thèse le Messie. Tout cela n'est pas sérieux.

● *Les détails de fausse érudition.*

La thèse générale de l'auteur suffirait à elle-seule à éclairer notre lanterne. Mais en outre toute une série de détails confirment qu'il s'agit d'un faux. Lorsque l'on a l'attention en éveil, l'on peut très vite voir si un auteur connaît l'époque ou le pays dont il parle. S'il a réellement été le témoin des faits qu'il rapporte, son récit comporte des détails précis, des notations prises sur le vif. Une fois ou l'autre, une erreur peut lui échapper. Toutefois c'est exceptionnel. Et l'on peut contrôler à l'aide d'autres documents, la vérité de bien des affirmations. Si, par contre, il s'agit d'un romancier ou d'un faussaire qui reconstitue le passé, son ignorance de bien des détails le trahit très vite. Un tel auteur s'est renseigné sur les coutumes de jadis, sur la manière de vivre dans le milieu qu'il décrit. Il rapporte beaucoup d'indications exactes qu'il a puisées dans ses sources. Mais tôt ou tard, il envient à exposer avec assurance des choses qu'il ignore et il se trompe. Dans l'Évangile du Pseudo-Barnabé, l'on rencontre beaucoup d'affirmations exactes qui se trouvaient déjà ailleurs. Mais à côté de cela, le nombre des détails invraisemblables ou faux montre clairement que l'auteur n'a jamais vécu en Palestine à l'époque qu'il décrit et qu'il travaille d'après des sources qui nous essaierons de préciser par la suite.

Parmi les points les plus fantaisistes et les plus romancés, nous noterons spécialement :

1. *Ce qu'il dit de l'origine et de l'organisation des pharisiens.* Il en parle longuement et à plusieurs reprises; ce ne peut donc pas être une faute d'attention. On sait que le mouvement des pharisiens est l'aboutissement d'un zèle pour la Loi qui se manifesta chez les juifs un peu après le retour de l'exil de Babylone (donc à partir du Ve siècle avant J.-C.). Le mouvement lui-même date du IIe siècle avant J.-C. Les pharisiens n'étaient pas des moines, mais des gens vivant dans le monde et mariés. Certains d'entre eux recommandaient d'apprendre un métier manuel par esprit de simplicité et d'humilité. Leur nom même signifiait en hébreu les "séparés", ceux qui se tiennent à l'écart des souillures et des fautes par esprit de perfection.

Or le manuscrit italien ne fait aucune allusion à ces données historiques. Tantôt il voit dans les pharisiens des juifs parfaits, sans trop préciser. Les Cananéens leur auraient donné ce nom depuis une époque très reculée. Tantôt il les décrit au temps du prophète Elie donc au IXe siècle avant J.-C., c'est à dire six cents ans trop tôt). Il en fait une storte

de mouvement religieux organisé, une "congrégation" comme il dit, suivant "la règle" composée par Elie lui-même et portant un habit spécial "l'habit des pharisiens" (cf. ch. 145-150). Tout cela est très fantaisiste et n'a rien à voir avec la réalité qui est extrêmement précise. Un juif contemporain de Jésus savait parfaitement ce qu'étaient les pharisiens; jamais il ne les aurait décrits en ces termes. La prétendue érudition de l'auteur du manuscrit italien tombe à côté.

2. *Sa description de l'organisation politique et militaire de la Palestine est extrêmement vague et comporte des inexactitudes.* On sait que l'Évangile selon S. Luc (ch. 3, 1-2) mentionne le nom des chefs religieux et politiques de la Palestine au moment où Jésus commença son ministère. Ces noms ont pu être contrôlés par d'autres documents d'histoire. Le manuscrit italien semble vouloir imiter S. Luc et donne lui aussi une liste des chefs religieux et politiques, mais quelques années plus tôt, un peu avant la naissance de Jésus. Voici ce qu'il écrit :

"En ce temps-là, Hérode régnait en Judée par décret de César Auguste et Pilate était gouverneur, sous le sacerdoce de Anne et Caïphe. Aussi par un décret d'Auguste, tout le monde fut recensé" (ch. 3, début).

Quelle imprécision ! Le manuscrit italien mentionne souvent Hérode sans dire s'il s'agit d'Hérode le Grand ou de son fils Hérode Antipas. On sait qu'Hérode le Grand fut roi de Judée (le mot de Judée étant pris ici dans un sens large et englobant des territoires voisins). Il mourut en l'an 4 avant J.-C. C'est sous son règne que naquit Jésus comme le notent le manuscrit italien et les Évangiles¹. Mais à cette époque-là, il n'y avait pas de gouverneur romain en Judée. La Palestine était un protectorat romain avec un roi. C'est plus tard, en l'an 6 après J.-C., que la Judée (au sens restreint) et la Samarie formèrent une province romaine gouvernée directement par un procurateur romain et il n'y eut plus de roi de Judée. Ponce Pilate fut ce gouverneur de l'an 26 à l'an 36. Ponce Pilate fut donc gouverneur au temps du ministère de Jésus et non pas au temps de sa naissance. Quant aux prêtres mentionnés, ils furent grands prêtres à l'époque de Pilate. Plus exactement, Anne avait été grand prêtre de l'an 6 après J.-C. à l'an 15. Le procurateur romain l'avait déposé en l'an 15. Mais il jouissait toujours d'une grande autorité, accrue encore du fait qu'il avait été victime de

(1) On sait, en effet, que le début de l'ère chrétienne, fixé beaucoup plus tard, ne correspond pas exactement à l'année de la naissance du Christ. Il y a quelques années de différence entre ces deux dates.

la puissance occupant le pays. On continuait à le consulter. Son gendre Caïphe fut grand prêtre de l'an 18 à l'an 36.

Quant au second Hérode, dont le nom complet était Hérode Antipas, il était fils de Hérode le Grand. Il ne fut jamais roi mais simplement tétrarque de Galilée et de Pérée, de l'an 4 avant J.-C. à l'an 39 après J.-C. Le manuscrit italien parle à un moment de la mort du roi Hérode (ch. 9 au début). Il donne, à un autre moment, au second Hérode le nom de roi de Galilée (ch. 217). Mais dans ces deux passages, le manuscrit italien ne fait que suivre le texte des Evangiles selon S. Matthieu et S. Luc, sauf l'erreur du titre de roi qui ne fut jamais donné à Hérode Antipas. Nous remarquerons encore que le manuscrit italien parle souvent du Grand Prêtre mais il ne le nomme jamais.

Toutes les autres descriptions sont extrêmement floues. Le manuscrit italien parle souvent de Pilate le gouverneur, d'Hérode le roi et du Grand Prêtre comme des trois autorités à Jérusalem, ce qui est faux. Car Hérode Antipas, le tétrarque, n'avait aucun pouvoir à Jérusalem. Pourquoi, à Jérusalem, donc à cent kilomètres de la Galilée, des soldats romains menacent-ils Jésus de le livrer à Hérode, comme si Hérode était sur place et comme s'il était païen (ch. 152). De même Hérode et Pilate mettent une légion à la disposition du Grand Prêtre pour arrêter Jésus (ch. 214). Hérode Antipas n'avait à Jérusalem aucune autorité sur les troupes romaines. Le manuscrit italien représente Hérode comme un païen au même titre que Pilate et adorant les dieux faux et menteurs (ch. 217, arabe verset 61, manuscrit folio 225 a, fin). C'est une autre erreur; car Hérode Antipas, bien que d'origine édomite, pratiquait la Loi juive et c'est même à l'occasion des pèlerinages qu'il montait à Jérusalem.

L'Evangile selon Barnabé est un pur roman lorsqu'il parle de la situation politique en Palestine. On le voit également à propos de l'histoire du Sénat Romain qui aurait publié deux décrets concernant Jésus. Aucun historien sérieux ne parle de ces décrets. On en aurait parlé s'ils avaient existé. D'une part, parce que plus tard, au moment des persécutions sanglantes, ces décrets auraient été des textes tout trouvés pour justifier les mises à mort des martyrs. Par ailleurs l'historien juif Josèphe, qui était un ami des Romains, a mentionné dans ses œuvres tout ce que firent les Romains en faveur de la Palestine; il n'a pas une seule ligne sur ces décrets invraisemblables. On imagine mal une telle intervention dans les affaires religieuses du peuple dominé. Tout ce qu'on sait de la politique romaine à l'endroit des peuples conquis

contredit l'affirmation du manuscrit italien. C'est au moyen âge seulement que des faussaires en Occident forgèrent une correspondance entre le Sénat Romain et les autorités de Palestine au sujet de Jésus. Mais il y a bien longtemps que les critiques ont démontré que cette prétendue correspondance était pure fabulation. Les affirmations du manuscrit italien sont du même acabit.

Il est un fait également connu. Les Romains se méfiaient des grands rassemblements de foules, spécialement à l'occasion des pèlerinages. Ils savaient que le peuple supportait mal leur domination. Le sentiment religieux et national aspirait à la libération. Une garnison romaine, dans la forteresse de l'Antonia, surveillait le temple en permanence. Et lors des grandes fêtes, le procurateur romain quittait sa capitale de Césarée et montait lui-même à Jérusalem pour être à même d'agir s'il le fallait. Croit-on que Rome aurait toléré ce rassemblement de 600.000 hommes en armes dont parle le manuscrit ? (ch. 91). C'est de la farce grossière.

Quant à la situation de l'armée en Palestine, l'auteur de l'Évangile selon Barnabé l'ignore également. Il est inutile de revenir sur l'in vraisemblance des 600.000 hommes. Un autre passage suffira. Le texte parle d'une "légion" de soldats romains mise à la disposition du Grand Prêtre par Pilate et Hérode (ch. 214) pour arrêter Jésus. Le traducteur arabe a rendu "légion" par *katība*, ce qui est inexact. Car *katība*, le bataillon, a un effectif dix fois moindre que la légion romaine. Que signifie cet épisode ? D'une part Hérode n'avait aucune autorité à Jérusalem et l'armée romaine ne dépendait pas de lui. Les juifs étaient dispensés du service militaire et il n'y avait à cette époque que des troupes romaines. D'autre part, il n'y avait pas de légion à la disposition du Procurateur dans toute la Judée et la Samarie. La légion romaine était une unité constituée, comprenant de cinq à six mille hommes. Ce n'est qu'après la révolte juive de l'an 70 qu'une légion fut cantonnée en Palestine, la fameuse dixième légion qui avait son quartier général à Jérusalem. Auparavant, il n'y avait qu'une petite unité de cavalerie et quelques cohortes (bataillons) de troupes auxiliaires dans tout le pays, soit au maximum trois mille hommes. Ils étaient répartis un peu partout. Qu'on ait pu trouver une légion entière rassemblée à Jérusalem au moment du complot contre Jésus est du pur roman¹.

Et que dire de l'in vraisemblance de la scène du chapitre 152, dans laquelle des soldats romains discutent avec Jésus ? Finalement ils sont

(1) Voir Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, Leipzig 1901, tome 1er, p. 458-465.

repoussés, roulant sur eux-mêmes comme des tonneaux de bois qu'on lave, sans même toucher le sol. C'est une scène de cirque. D'ailleurs, les tonneaux inventés en Gaule n'apparaissent en Italie qu'au Ier siècle. Y en avait-il en Palestine ? On n'en a trouvé aucune trace, jusqu'à maintenant. S'il y en avait, ils ne devaient pas être nombreux; car l'on se servait d'outres et de récipients de terre cuite pour conserver alors le vin. Et l'image des tonneaux que l'on roule, si familière à l'Occident du moyen âge, devait être bien rare en Palestine à cette époque.

3. *Les coutumes religieuses des Juifs ne sont pas mieux traitées.* Toutes les fois que le manuscrit italien reproduit des scènes rapportées dans d'autres ouvrages, il donne en général des renseignements exacts. Mais souvent il ajoute des détails romanesques et invraisemblables.

Qu'est-ce que le carême ? Cette période de quarante jours dont parle le texte comme d'un moment précis et bien connu de l'année juive ? Rien de tel n'existait à l'époque de Jésus; c'est une idée chrétienne bien plus tardive (ch. 92).

Pourquoi mentionner la fête des Tabernacles (ch. 15) et, une autre fois, comme s'il s'agissait d'une autre fête, la *Senofegia* (ch. 30) ? Alors qu'il s'agit d'une seule fête, mais nommée une fois en grec et une autre fois en italien.

Qu'est-ce que ce jubilé tombant tous les cent ans, alors que l'année jubilaire juive revenait tous les cinquante ans (ch. 83) ? Que sont ces heures de prières régulières qu'observe Jésus et qui sont les heures des prières musulmanes ? Faut-il supposer que Jésus priait en privé à l'heure des futures prières musulmanes ? Mais le manuscrit italien ne se contente pas d'en faire des prières privées. Il parle de la prière de midi comme d'une institution (ch. 155). L'auteur transpose dans le passé les heures des prières musulmanes.

L'auteur ignore ce que signifie le pinacle du temple. Il en fait le lieu d'où les scribes avaient coutume de prêcher. C'est assez étrange. En réalité, le pinacle était un point de l'enceinte extérieure du temple d'où l'on dominait de très haut la vallée du Cédron et où l'on éprouvait facilement une impression de vertige. Jamais les scribes ne s'installaient là pour parler au peuple. Ce sont toujours des détails de fausse érudition.

L'étymologie du nom de la piscine probatique est également inexact. L'auteur a mal lu l'Évangile de S. Jean et il donne comme explication étymologique la suite du récit qui n'a rien à voir avec l'étymologie.

On pourrait relever ainsi toute une série d'inexactitudes, acceptables

dans un roman mais qui ôtent au texte toute valeur historique¹.

4. *Le cadre géographique est également très vague.* Il est un point sur lequel la préface de l'édition anglaise avait insisté mais sur lequel nous ne la suivrons pas entièrement: le caractère purement italien de certaines scènes ou de certaines images. Les apologètes musulmans (spécialement dans la préface de la traduction arabe) ont examiné de près scènes ou images en question; ils ont objecté qu'elles avaient également un air palestinien. Et c'est vrai. En fait, le cadre dans lequel se déroule la vie de Jésus est, dans le manuscrit italien, très méditerranéen. On situerait certains développements aussi bien en Palestine que dans tout autre pays riverain de la Méditerranée où poussent le figuier, la vigne et l'olivier. Il est inutile de s'attarder sur les chants des paysans qui retentissent dans les vallées au temps des récoltes, ni sur les exemples pris au métier des tailleurs de pierres, ni sur les fréquentes mentions de chevaux, etc...

Par contre on doit noter l'imprécision avec laquelle l'auteur mentionne les diverses régions de Palestine. En général, il reproduit les indications topographiques contenues dans les quatre Evangiles canoniques, mais il en laisse tomber beaucoup. Il a très peu de notations sur les lieux d'origine des douze apôtres; il ne reproduit pas certains détails si pittoresques et évocateurs dans leur simplicité. Il parle de la Judée et d'Israël d'une façon souvent floue. Au chapitre 100, par exemple, les disciples doivent aller prêcher à travers la Judée et Israël. Mais quelques lignes plus loin, le texte parle d'aller à travers toute la région de la Samarie, de la Judée et d'Israël. Qu'appelle-t-il Samarie? Qu'appelle-t-il Israël? A l'époque des rois (Xe - VI siècles avant J.-C.) le royaume d'Israël comprenait la Galilée et la Samarie. A l'époque de Jésus, cette entité politique n'existait plus et on parlait de Galilée et de Samarie, simplement. Puis au chapitre 126, Jésus envoie ses disciples deux à deux à travers la région d'Israël; ils s'en vont, dit le texte un peu plus loin, à travers la Judée. Tout cela est très flou et un témoin oculaire aurait eu des souvenirs bien plus précis.

Que signifie également la mention d'un Ismaélite (ch. 19)? A l'époque de Jésus, cette désignation ethnique n'était plus employée. Dire que les Romains estimeront les Ismaélites et leur donneront la

(1) On notera également la composition de l'assemblée qui va juger Jésus (ou plus exactement croira le juger car elle examinera Judas), afin de le condamner à mort. Au chapitre 217, début, l'auteur déclare qu'elle comprend le Grand Frère et le conseil des pharisiens. C'est une manière un peu vague de parler du sanhédrin.

terre juive (ch. 142 fin), est une façon de parler maniérée qui cherche à faire étalage d'érudition archéologique. Jamais on n'a rencontré une telle expression dans les livres d'histoire de cette époque. L'auteur a en vue le triomphe de l'Islam en Palestine qui s'est produit plus tard. Ce que les Juifs craignaient à l'époque de Jésus, c'était une mainmise directe de Rome sur leur pays.

On notera également une autre bévue. Un ami musulman, partisan de l'authenticité de l'Évangile selon Barnabé, nous a dit ne rien voir là d'extraordinaire. Il explique les passages en question en ôtant tout sens technique à certains mots clefs. C'est, nous semble-t-il, aller un peu vite en besogne; et malgré les objections de cet ami, nous croyons qu'il s'agit encore là d'une erreur du Pseudo-Barnabé. D'ailleurs même si l'on ne tient pas compte de cette erreur, il y en a suffisamment d'autres qui trahissent le caractère romanesque de l'ouvrage. On sait avec quelle précision les quatre Évangiles canoniques emploient les mots de monter et de descendre lorsqu'il s'agit de se rendre d'un lieu à un autre. En pays plat, ces expressions perdraient toute leur valeur. Mais en Palestine, il y a tant de montagnes et de plaines qu'elles correspondent à une réalité bien définie. Lorsque l'Évangile selon Barnabé raconte la parabole du bon Samaritain, il emploie les termes même de l'Évangile selon S. Luc (10, 30; manuscrit italien ch. 30) : "Un homme descendait de Jérusalem pour aller à Jéricho". Il s'agit bien en effet d'une descente. En moins de trente kilomètres, le voyageur passe du mont des Oliviers (altitude 800 mètres au-dessus du niveau de la mer) aux bords de la plaine du Jourdain (altitude 250 mètres en dessous du niveau de la mer). C'est donc d'une véritable différence d'altitude de plus de mille mètres qu'il s'agit. C'est une vraie route de montagne que l'on suit. Ailleurs, le manuscrit italien parle de Jésus et de ses disciples qui montent à Jérusalem (par ex. ch. 45). L'expression est parfaitement exacte. Elle se retrouve également dans les quatre Évangiles (cf. Marc 10, 32; Jean 7, 10, etc...).

Or, lorsqu'il s'agit du lac de Tibériade (appelé mer de Galilée au ch. 20 car ce lac avait en fait plusieurs noms), on trouve dans le manuscrit italien une description curieuse. Jésus et les siens "s'embarquent" sur cette mer et "voguent vers Nazareth". Sur la mer a lieu le miracle de la tempête apaisée. Puis le texte continue: "Étant arrivés à Nazareth, les marins remplirent la cité de la nouvelle de ce que Jésus venait de faire". Jésus reste un peu à Nazareth puis il "monte" à Capharnaüm (ch. 21). Nazareth semble ainsi placée au bord du lac puisque les marins se répandent dans la ville, alors qu'en réalité Nazareth est à plus de 20

kilomètres de là et à une altitude de plus de six cents mètres au dessus du niveau du lac. On retrouve la même imprécision, plus tard, lorsque Jésus décide d'aller de Nazareth en Judée. Après, avoir mentionné sa décision, il raconte un long récit sur les pharisiens; puis aussitôt avec ses disciples, il s'embarque sur la mer de Galilée (ch. 147-151,). Ce passage est vraiment étrange; il confirme l'idée que pour l'auteur Nazareth est sur le bord de cette mer. Or ce sont les deux seuls endroits où le manuscrit italien donne des indications précises sur la position géographique de Nazareth. Et ces précisions sont fausses. Si c'était la seule erreur apparente contenue dans le texte, on pourrait à la rigueur Mais la plupart des autres précisions propres à Barnabé sont également inexactes. Lorsqu'il s'écarte du texte des quatre Evangiles, l'auteur du manuscrit italien tombe dans la fantaisie. Ce n'est pas sérieux.

Retenons encore un dernier détail. Dans l'Evangile selon S. Jean, devant la foule de cinq mille hommes qui n'ont pas mangé depuis plusieurs jours, l'apôtre Philippe remarque que deux cents deniers ne suffiraient pas pour acheter du pain pour tous (Jean, 6, 7). Il s'agit alors de deux cents pièces d'argent, d'un type de monnaie romaine bien connu à cette époque et pesant chacune environ quatre grammes. Dans le manuscrit italien, tout est amplifié. La somme devient deux cents pièces d'or pour le même nombre d'hommes. La remarque perd alors toute sa valeur car avec cette somme en or, l'on pouvait acheter largement du pain pour tous et même davantage. Au contraire, la réflexion se comprend parfaitement s'il s'agit de pièces d'argent (ch. 98). Mais voilà ! Au moyen âge, le mot de denier, légèrement transformé en dinâr, désignait une pièce d'or. Je sais bien qu'à chacune de ces objections on pourra toujours répondre qu'ici, l'on a une faute de copiste, ou que là, tel mot est à interpréter. S'il ne s'agissait que de deux ou trois passages inadmissibles, ces réponses seraient valables. Mais nous nous trouvons devant une telle quantité d'erreurs qu'il n'y a pas moyen d'y échapper: un tel texte n'a aucune valeur historique.

5. *Le manuscrit italien comporte enfin bien des outrances et des amplifications.* L'existence des exagérations psychologiques ne suffit pas à elle-seule pour juger de l'authenticité d'un texte. Mais si, par ailleurs, celui-ci est déjà très suspect, l'existence des outrances confirme qu'il s'agit là d'un écrit fantaisiste. Or on trouve dans le manuscrit italien de nombreuses exagérations et invraisemblances psychologiques.

On les constate par exemple lorsqu'il s'agit de la psychologie des foules. L'auteur décrit ici les foules comme immédiatement convaincues

en quelques minutes. Elles n'hésitent pas. Quand Jésus parle, à peine a-t-il prononcé quelques phrases qu'elles croient, qu'elles pleurent. Cela est assez curieux quand on sait la force d'inertie des foules devant des nouveautés religieuses. A la Mekke, il a fallu dix ans pour que Mahomet convertisse le premier groupe des musulmans. Les Evangiles canoniques mentionnent également les sympathies et les réticences des foules à l'endroit de Jésus. Or dans l'Evangile selon Barnabé, rien de tout cela. En face des suggestions faites par les soldats romains, les réactions sont sans nuances. A peine ont-ils parlé que la moitié des gens croient à ce qu'ils disent. Or quand on sait la réserve d'un peuple monothéiste en face d'une armée d'occupation composée de païens que cela semble étrange ! Que signifient en outre ces masses qui quittent tout avec femmes et nourissons pour aller interroger Jésus; plus personne ne reste à Jérusalem. Six cent mille hommes se rassemblent à Mizpah, prêts à s'entr'égorger, puis brusquement ils se repentent et s'embrassent tous en pleurant. C'est du mélodrame.

On constate aussi ces outrances dans des récits comme celui de la création. Ou plus exactement ce sont des fables mi-édifiantes, mi-amusantes: ainsi l'histoire du crachat de Satan et de l'origine du nombril, celle des chevaux qui piétinent la terre, etc... Quant aux chiffres, on a vu que l'auteur s'inspire des chiffres de la Bible et qu'il les multiplie systématiquement. Que dire également des pleurs que l'on rencontre sans cesse dans Barnabé ? Que dire de la façon avec laquelle Jésus traite sans cesse de fous ceux qui l'entourent ? Tout cela est bien étrange et peu vraisemblable.

Après toutes ces remarques, une conclusion s'impose. Le thème général de Jésus qui affirme n'être pas le Messie, de nombreux détails inexacts, aussi bien historiques que géographiques, enfin les invraisemblances psychologiques sont tels qu'on peut l'affirmer sans hésiter: il est impossible que l'Evangile selon Barnabé ait été composé par un juif contemporain de Jésus et qui, par conséquent, aurait vécu en Palestine au début du premier siècle. Il a été composé plus tard, bien après l'époque du Christ. C'est un roman qui n'a aucune valeur historique en lui-même; seuls les détails qu'il emprunte à diverses sources valent ce que valent les sources.

III. A QUELLE EPOQUE ET DANS QUEL MILIEU A VECU L'AUTEUR DE L'EVANGILE SELON BARNABE ?

La question que nous abordons maintenant est bien distincte de la précédente. Jusqu'ici nous avons comparé certaines affirmations du Pseudo-Barnabé avec ce que l'histoire nous apprend du milieu palestinien au premier siècle de l'ère chrétienne. Même si l'on ignorait tout de la date et du milieu de composition de ce pseudo-Evangile, l'on pourrait affirmer avec certitude: il n'a pas été composé en Palestine à l'époque de Jésus. Cette conclusion est purement négative mais elle suffit pour se prononcer de façon absolue contre l'authenticité de l'ouvrage. Il s'agit maintenant de voir si l'on peut en dire davantage. L'examen du texte montre, en effet, que ce roman ou ce faux date vraisemblablement de la fin du moyen âge ou de la Renaissance. Le plus probable est qu'il a été écrit par un Italien, entre le 14^e et le 16^e siècles. Seule la découverte de nouveaux documents permettrait de se prononcer de façon certaine sur la date et le milieu de composition. Mais encore une fois la question de l'authenticité est bel et bien close.

● *Le Pseudo-Evangile selon Barnabé utilise de nombreux livres de l'Ancien et du Nouveau Testaments.* Nous ne nous servons point de ces citations pour dater le Pseudo-Evangile de Barnabé. Les textes de l'Ancien et du Nouveau Testaments sont en effet bien antérieurs à d'autres sources utilisées. A quoi bon faire une étude qui nous ramènerait aux premiers siècles de l'Eglise, alors que tant d'indices nous conduisent immédiatement à une époque beaucoup plus récente. Un regard rapide sur la question s'impose cependant; il permettra de mieux comprendre les procédés de rédaction de l'ouvrage.

L'édition d'Oxford de 1907 a relevé tous les passages bibliques et évangéliques qui se retrouvent dans le manuscrit italien. Ces références ont également été reproduites en note au bas des pages des éditions arabes. Elles sont extrêmement nombreuses. Pour les Evangiles seulement, on a, d'après l'index de l'édition d'Oxford, 104 références à S. Matthieu, 26 à S. Marc, 83 à S. Luc et 66 à S. Jean. Il existe donc une étroite parenté entre le Pseudo-Evangile de Barnabé et la Bible. Par contre, le manuscrit italien n'a rien de commun avec les Evangiles apocryphes connus. Les seuls traits qui feraient supposer le contraire étaient passés dans le folklore chrétien depuis une époque très reculée; on pouvait les

connaître en écoutant n'importe quel récit populaire ou en ouvrant n'importe quelle légende dorée. Par exemple, le nombre des mages qui vinrent à Jérusalem et qui étaient trois (ch. 9).

Comment donc envisager les rapports du Pseudo-Barnabé et des Evangiles canoniques ? Dans les passages parallèles, peut-on découvrir qui est l'emprunteur et qui a été copié ? Ou bien y aurait-il une troisième source plus ancienne de laquelle tous dépendraient ? L'édition d'Oxford a traité ce sujet assez longuement ; cela nous dispensera d'y revenir¹. Mais surtout l'étude des autres sources de Barnabé est décisive ; la date qu'il y a lieu d'assigner à cette œuvre nous reporte à une époque à laquelle les Evangiles canoniques étaient parfaitement connus. La façon très libre avec laquelle le Pseudo-Barnabé les cite, les majorations des chiffres, les blocages si peu naturels de deux recensions ayant chacune leur caractère propre (par exemple le pardon soixante-dix-sept fois par jour, et plusieurs autres cas relevés dans l'édition d'Oxford)², sont caractéristiques. Le manuscrit italien s'est servi des Evangiles canoniques ; il en a retenu des fragments qu'il a reproduits avec une grande liberté, les mettant au service de sa thèse romancée.

● *Le Pseudo-Evangile de Barnabé reprend de nombreuses idées purement musulmanes.* Distinguons ici nettement entre les enseignements proprement musulmans d'une part, et, d'autre part les idées qui, bien qu'essentielles à l'Islam, se retrouvent dans d'autres milieux spirituels. Nous laisserons de côté ces dernières dont l'étude serait moins fructueuse, étant donné notre but immédiat. Pour dater la composition du Pseudo-Evangile de Barnabé, la présence d'éléments typiquement musulmans suffira. Etant donné qu'il s'agit d'un roman forgé à l'aide de documents ou d'idées empruntées, cet ouvrage sera forcément plus tardif que l'apparition de l'Islam.

Prenons un premier exemple : l'affirmation que Jésus n'est qu'un prophète, qu'il est une pure créature. Elle est essentielle dans l'Islam ; mais elle n'est pas typiquement musulmane. On la retrouve dans diverses sectes ou mouvements religieux, chez les manichéens, les ébionites hétérodoxes, les elchisaïtes, etc... Elle ne pourra pas servir à dater le Pseudo-Evangile de Barnabé.

(1) Ed. Oxford, p. xvii-xxiv.

(2) Ed. Oxford, p. xx.

Par contre, d'autres éléments portent sans contredit la marque de leur origine. Barnabé enseigne la nécessité de la foi en Mahomet pour qui veut être sauvé. Il mentionne l'intercession finale de Mahomet en faveur des damnés qui ont la foi; ceux-ci sortiront un jour hors de l'enfer, grâce à ses prières, fût-ce après une durée de 70.000 années de tourments. Il répartit les heures de prières dans la journée en reproduisant la pratique musulmane, etc... Seules les sources musulmanes ont pu lui apprendre cela.

Deux remarques, pour terminer, donneront une idée de la façon dont l'auteur du manuscrit italien s'est servi des traditions musulmanes. Tout d'abord, les musulmans s'appuient sur un passage très clair du Coran pour dire que Jésus a prédit à l'avance la venue d'un prophète en lequel ils reconnaissent Mahomet. Le manuscrit italien reprend cette annonce: elle forme même une pièce essentielle de son roman, comme nous l'avons vu. Mais dans l'Islam, cette prédiction reste entourée d'une sorte de halo lumineux qui la souligne tout en la voilant légèrement. Le nom de Mahomet n'y figure pas en toutes lettres; il est seulement donné par mode d'allusion. Dans le Coran (sauf dans une recension extra-canonique attribuée à Ubayy et qui est plus vague), le futur prophète est désigné par le nom de Aḥmad (Coran, 61, 6). Et pratiquement, c'est dans l'Évangile selon S. Jean que les exégètes musulmans ont voulu trouver le texte décisif; le Paraclet promis désignerait Mahomet. Contre toute vraisemblance, l'auteur de l'Évangile selon Barnabé force la note. Il ne mentionne nulle part l'annonce du Paraclet; ce mot ne figure pas dans le texte¹. Mais au fond, ce silence s'explique par la méthode générale de l'auteur. Quel besoin avait-il de recourir à un terme voilé, du moment qu'il avait décidé d'inscrire en clair le nom de Mahomet? Ce nom, il le fait prononcer par Jésus en diverses circonstances; et dans la vallée du Jourdain, la foule tout entière l'invoque après lui (ch. 97). A partir d'un article de foi musulman, l'auteur développe son roman au moyen d'amplifications qui lui sont propres.

En second lieu, l'auteur ne s'appuie pas sur la lettre du Coran,

(1) L'orientaliste Sale a voulu retrouver dans le manuscrit italien une allusion indirecte au titre de Paraclet attribué à Mahomet. La solution qu'il donne peut se soutenir sans être absolument probante. Cf. éd. Oxford, p. xxx-xxxii. Ce passage de l'Introduction est intéressant par la citation qu'il donne de la *Vie de Mahomet* par Ibn Hishām au sujet de Jean, 15, 18-27 et du mot syriaque *Manḥamanna* équivalent au grec Paraclet.

contrairement à ce qu'il fait pour les Evangiles. C'est un faussaire; il se trahirait trop vite s'il donnait des citations textuelles. Mais il s'en inspire et l'index de l'édition d'Oxford fournit à ce propos une trentaine de références. On peut cependant se demander si, dans plusieurs cas, il ne s'agirait pas seulement de données de la tradition musulmane qui, elles, proviennent du Coran. L'auteur, par ailleurs, n'utilise pas ses sources musulmanes comme des livres; il en retient seulement les idées ou les images. Il semble également qu'il ait été en rapport avec un ou plusieurs maîtres teintés de soufisme. C'est dans de tels milieux qu'avaient cours certaines des théories qu'il expose : ainsi l'idée que Dieu a créé l'âme de Mahomet avant toute autre créature et celle que le monde entier a été produit par Dieu en vue de Mahomet¹.

● *Éléments qui trahissent le milieu occidental de la fin du moyen âge ou de la Renaissance.* La préface de l'édition d'Oxford en a dégagé un certain nombre. Les éditeurs anglais se sont placés à différents points de vue. Nous ne reviendrons pas sur les questions littéraires. Bien des passages du Pseudo-Barnabé ont un air très XIV^e siècle italien. Certains récits, par leur caractère à la fois naïf, touchant et un tantinet exagéré, font songer aux *Fioretti* ou à Jacopone di Todi. Ils portent la marque d'un

(1) Plusieurs ouvrages occidentaux consacrés au Pseudo-Evangile selon Barnabé ont des remarques qui énervent à bon droit le lecteur musulman. Ce faisant, ils détournent son attention du sujet principal et lui fournissent l'occasion d'esquiver le vrai problème. Ainsi l'introduction de l'édition d'Oxford, si remarquable par ailleurs, insiste sur l'aspect médiéval de mystique et d'ascèse qu'offre le manuscrit italien. A ce propos, elle note avec insistance que cette mystique et cette ascèse n'ont rien de musulman. C'est parler trop vite. Car si la plus grande partie des courants musulmans médiévaux ont exalté la transcendance de Dieu aux dépens de la liberté humaine, certaines écoles comme celle des mu'tazilites ont au contraire insisté sur la liberté de l'homme. De même, l'introduction déclare que le Coran n'est point net lorsqu'il s'agit du salut des non-musulmans alors que Barnabé admet le salut de tous les hommes de bonne foi. L'exemplaire de l'édition d'Oxford sur lequel nous avons travaillé a dû appartenir auparavant à un lecteur que ces affirmations ont fait sursauter. Il a crayonné dans la marge: "No", "Not at all", "Jesus, Ali, Mohammad were all sufi !" (p. xxxiv-xxxv). Or la tradition musulmane est multiforme. Il est inutile d'indisposer les partisans de l'authenticité de l'Evangile selon Barnabé sur des points qui ne touchent pas l'essentiel de la question.

De même l'ouvrage *Injil Barnābā, tafkiha fī ma'rad al-dīn* affirme, p. 33, que la doctrine de la liberté de l'homme (dans le Pseudo-Barnabé) contredit l'enseignement du Coran. C'est traiter en quelques lignes une question bien plus compliquée qu'il ne semble au premier abord. Ces maladresses risquent de faire oublier au lecteur l'essentiel de la démonstration, qui, elle, est parfaitement concluante.

milieu caractéristique de cette époque si particulière. On n'en rencontre pas de semblables dans la littérature antérieure. Les éditeurs ont signalé en particulier le récit des deux ermites pharisiens du temps d'Elie, qui se trouve aux chapitres 148-150¹.

On peut également s'attacher aux affirmations, aux idées, spécialement aux thèmes de spiritualité. La préface de l'édition d'Oxford en a examiné quelques-uns. Il y en a évidemment beaucoup d'autres. Et c'est sur cet aspect des choses que nous voudrions insister. Prendre toutes les affirmations, toutes les idées, tous les thèmes de spiritualité exigerait beaucoup trop de travail et de temps. Le jeu d'ailleurs n'en vaut pas la chandelle puisqu'il est évident qu'il s'agit d'un ouvrage forgé par un faussaire. Cependant si certains de ces éléments se laissent dater, même de façon approximative, l'on accumulera par le fait même une somme d'indices qui permettront de se prononcer avec davantage de probabilité. Voici donc ce que l'on peut dire d'un certain nombre de points, pris parmi les plus caractéristiques :

— Certains détails du Pseudo-Evangile selon Barnabé ne sont pas purement médiévaux; et cependant ils ne sont pas déplacés à cette époque. Pleurer est un signe de douleur ou d'émotion. C'est une réaction foncièrement humaine. Et pourtant l'on sait comment tout un courant de spiritualité, issu des cercles monastiques chrétiens, insista particulièrement sur les larmes. En Occident, cette tradition était toujours vivante au moyen âge; on voit dans les vies des saints l'importance qu'avait le don des larmes. Verser pour ses péchés "autant de larmes que la mer contient d'eau et désirer pleurer encore davantage", comme dit le Pseudo-Barnabé au chapitre 103, est une expression qui peut nous sembler un peu forte. Elle ne l'était probablement pas sur les lèvres d'un prédicateur, même au seizième siècle, à une époque où certains saints notaient quotidiennement les grâces que Dieu leur avait accordées à ce sujet².

(1) Ed. Oxford, p. xxxv-xxxvi.

(2) Voici l'essentiel de ce que nous écrivait le R.P. Robillard à ce sujet: Les larmes ont eu grande importance dans l'Orient chrétien (cf. I. Hausherr, *Penthos, La doctrine de la componction dans l'Orient chrétien*, Roma, 1944). En Orient, pleurer est le devoir du moine et ressortit à l'ascèse, à la praxis, aux commandements. Cette tradition est passée en Occident par l'intermédiaire de Cassien (m. vers 435), *Conférence 9, De la prière*, ch. 29 (*P.L.*, Migne, t. 49, 804-805) et de Saint Grégoire le Grand, *Dialogues*, L. 3, ch. 34 (*P.L.*, 77, 880) et *Moralia*, L. 23, ch. 21 (*P.L.*, 76, 276). La componction, chez Saint Grégoire le Grand, s'alimente au souvenir du péché, à la crainte de l'enfer, à la pensée du séjour de misère qu'est cette vie, au

— Les expressions philosophiques employées dans le manuscrit italien ne permettent pas de dater le texte à coup sûr. Leur présence montre seulement que la composition a eu lieu à une époque où les croyants cultivés avaient déjà réfléchi sur le contenu de leur foi et l'avaient située par rapport à la philosophie. En terre chrétienne, les premiers essais de ce genre commencèrent dès le troisième siècle, avec l'école d'Alexandrie. En terre musulmane, on constate le même effort chez les philosophes arabes. Mais il ne s'agit encore au début que d'une pensée limitée à des cercles restreints. On remarquera par contre que le Pseudo-Barnabé semble s'adresser à un public qui possède un bagage philosophique assez général. Il utilise un vocabulaire que la scolastique a rendu familier dans le monde des clercs occidentaux, à partir des treizième et quatorzième siècles. Parler de fin, de mouvement, d'accident (ch. 83), de division de l'âme selon l'essence ou selon l'opération,

désir du ciel. Saint Bernard (m. en 1153) marque une nouvelle étape dans l'histoire de la spiritualité sur ce point. Il donne aux larmes une signification mystique (cf. *In Epiphania Domini, Sermo 3, P.L.*, 183, col. 152). Il distingue les larmes de contrition, les larmes de dévotion, les larmes de compassion pour le prochain. Voir Saint Albert, et son commentaire de la béatitude des larmes (*In Matth.*, 5, 5); on pleure pour beaucoup de raisons mais en particulier *ex gustu internae dulcedinis*. On aura bientôt des traités décrivant l'itinéraire mystique en fonction des larmes et de leur plus ou moins grande noblesse. Ainsi le traité des larmes inséré dans le *Dialogue* de Sainte Catherine de Sienne (m. en 1380); ou le traité des larmes inséré par Sainte Thérèse d'Avila dans le Livre de sa vie: l'eau dont on arrose le jardin mystique, ce sont les larmes. Au début du XVI^e siècle, dans des milieux qui insistent sur l'importance souveraine de l'expérience et de la consolation intérieures, les larmes qui en sont la manifestation et qui donnent la certitude que l'on est agréé de Dieu prennent une importance nouvelle. Cette tendance peut présenter des dangers d'illuminisme; mais contrôlée, elle reste dans les limites d'une stricte orthodoxie. Saint Ignace de Loyola, dans son journal spirituel, note les larmes qu'il a versées (voir spécialement le second cahier allant du 13 mars 1544 au 27 février 1545 dans Saint Ignace, *Journal spirituel*, traduit et commenté par M. Giuliani, Paris, Desclée-de Brouwer, 1959).

Le Pseudo-Barnabé a surtout des pleurs à propos du péché (cf. ch. 12, 47, 50, 70, 103, 117, 195, etc...), des misères de cette vie (ch. 27), des châtements divins (ch. 41, 203-204), de l'enfer (ch. 55, 57-58), du désir du paradis (ch. 112), etc... Il a des pleurs sur un ami ou un frère (ch. 188, 193), les larmes de Marie sur son fils (ch. 209, 219). Les pleurs de dévotion proprement dite se trouvent également chez lui, mais ils sont relativement rares (cf. ch. 180 où le bon scribe Nicodème pleure à la pensée que l'homme ne peut pas mériter Dieu et lorsqu'il dit à Dieu: "Seigneur, Tu connais mon cœur; parle, car mon âme désire entendre Ta voix"). Le bon scribe pleure aussi en décrivant les beaux traits de la vie du prophète pharisien Aggée (ch. 187).

de l'aspect tripartite de l'âme (ch. 106), etc... n'aurait pas de sens, si ces notions n'avaient pas conquis, chez les lecteurs, un large droit de cité. Une telle façon d'aborder ces sujets ne serait pas déplacée de la part d'un prédicateur un peu cultivé de la fin du moyen âge ou de la Renaissance. Il est inutile de souligner combien elle serait étrange dans la bouche de Jésus s'adressant au peuple de Palestine.

— On sait qu'au moyen âge, les chrétiens latins et les chrétiens d'Orient différaient sur un point d'exégèse. Les chrétiens d'Orient pensaient que, dans l'Évangile, Marie de Magdala et Marie de Béthanie, la sœur de Lazare, étaient deux femmes différentes. En Orient, seul Origène, à Alexandrie au troisième siècle, avait fait exception; il avait cru qu'il s'agissait d'une seule et même personne. Mais son opinion avait peu à peu été oubliée. En Occident, et surtout au moyen âge, la liturgie, à la suite de l'ensemble des exégètes, admettait l'identité des deux Marie. L'Évangile selon Barnabé, que tant d'autres raisons font placer au moyen âge ou à la Renaissance, identifie, lui-aussi, les deux Marie. Il suit la tradition occidentale. Pour lui, Marie de Béthanie est en même temps châtelaine de Magdala, à la manière des familles féodales. Ce détail confirme l'impression que l'auteur est un occidental.

— Un passage dans lequel Jésus attaque les docteurs de la Loi, les scribes, les pharisiens et les prêtres a une allure nettement médiévale. Il suppose une société raffinée dans laquelle les classes dirigeantes vivent luxueusement et où les mauvais clercs ne pensent qu'à les imiter. Il suppose également une société dans laquelle les chevaliers sont souvent en guerre. Il suppose enfin que les clercs en question sont célibataires, sans charges de famille.

“O docteurs ! O scribes ! O pharisiens ! O prêtres ! Dites-moi ! Vous voulez des chevaux comme des chevaliers mais vous ne voulez pas aller à la guerre. Vous voulez de beaux vêtements comme les dames, mais vous ne voulez pas filer, ni nourrir des enfants. Vous voulez les fruits des champs, mais vous ne voulez pas cultiver la terre. Vous voulez les poissons de la mer, mais vous ne voulez pas aller à la pêche. Vous voulez des honneurs comme des citoyens, mais vous ne voulez pas les charges de la république. Vous voulez es dîmes et les prémices comme des prêtres, mais vous ne voulez pas servir Dieu en vérité” (ch. 69).

Une telle algarade aurait été mal située en Palestine à l'époque de Jésus. Pauvres scribes ou pharisiens, menant une vie simple, allant à pied ou bien utilisant ânes et mulets comme des cheikhs de villages et nourrissant chacun sa famille ! De tels reproches à leur égard auraient bien manqué de naturel. Et cette question de guerre ! La guerre contre

qui ? Croit-on que Jésus aurait parlé ainsi à un moment où seuls les Romains possédaient une armée et où les révoltes sporadiques n'étaient point en mesure d'aligner de la cavalerie. De tels reproches étaient absolument hors de propos.

Au quatorzième siècle au contraire, ou aux siècles suivants, ils s'appliquaient parfaitement au clergé mondain, aux mauvais pasteurs. On imagine aisément la scène dans l'Italie des Républiques de la Renaissance. Que l'on écoute seulement les reproches que sainte Catherine de Sienne (m. en 1380) adressait à de tels clercs pour les exhorter à la conversion et à la pénitence. Après avoir stigmatisé leur ambition, leur désir des honneurs et des prélatrices, elle poursuivait :

“Tous les revenus de l'Eglise passent dans l'achat de vêtements somptueux, pour se montrer, vêtus avec délicatesse, non comme des clercs ou des religieux, mais comme des Seigneurs et Damoiseaux de cour. Ils ont le goût des beaux chevaux, de nombreux vases d'or et d'argent pour la décoration de leurs maisons [...] Ils ne rêvent que festins et se font un dieu de leur ventre.”

Dialogue, trad. Hurtaud, II, 55.

Ce sont à peu près les mêmes reproches que dans le manuscrit italien : soif des honneurs, utilisation des revenus de l'Eglise pour des dépenses de luxe et d'ostentation. Seul le Pseudo-Barnabé mentionne en plus : ne pas vouloir nourrir des enfants. Voulait-il attaquer le célibat ecclésiastique que sainte Catherine de Sienne, évidemment, ne mettait pas en question. Bref les deux textes répondent à une même situation qui se prolongera encore durant quelques siècles.

— La façon de parler de l'hypocrisie nous reporte à la même époque (quatorzième - seizième siècles). Le manuscrit italien met dans la bouche de Jésus les paroles suivantes :

“Vive Dieu, en présence de qui je me tiens ! L'hypocrite est un voleur et un sacrilège en ce qu'il se sert de la Loi pour paraître bon. Il vole l'honneur de Dieu à qui seul appartiennent la louange et l'honneur pour toujours” (ch. 45).

Il définit donc l'hypocrisie, et spécialement l'hypocrisie des clercs, comme un vol de l'honneur de Dieu et un sacrilège. Cette prise de position est très nette. Or, dans l'histoire de la spiritualité, on peut suivre l'évolution des idées. Depuis longtemps, l'hypocrisie et le vol avaient été rapprochés l'un de l'autre. Saint Grégoire le Grand, pape de 590 à 604, compare l'hypocrite à un ravisseur qui, “tandis qu'il commet l'iniquité désire être vénéré comme un saint ; il vole les louanges

[décernées] à une vie qui n'est pas la sienne"¹. Pour lui, l'hypocrite est donc un voleur ; il vole les biens humains que sont les louanges imméritées. L'influence de saint Grégoire s'est exercée durant tout le moyen âge. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir au treizième siècle, saint Thomas d'Aquin mentionner cette opinion². Il ne s'agit pas encore pour l'hypocrite de voler l'honneur de Dieu, mais seulement des louanges humaines.

Au quatorzième siècle par contre, l'idée de l'honneur de Dieu commence à jouer un rôle important dans certains livres de spiritualité. Sainte Catherine de Sienne, par exemple, insiste beaucoup sur ce point. L'âme, enseigne-t-elle, qui ne possède pas le don de discernement risque "de dérober à Dieu, comme un larron, l'honneur qui Lui appartient, pour se l'attribuer à elle-même et s'en faire gloire"³. Par ailleurs, s'attribuer à soi-même l'honneur qui revient à Dieu seul est une attitude dont sainte Catherine de Sienne fait grief aux mauvais pasteurs⁴. Le point de vue n'est pas celui de saint Grégoire. L'hypocrisie n'est point visée directement. Elle est un moyen possible de s'attribuer l'honneur qui revient à Dieu seul ; mais il y en a d'autres. L'expression voler l'honneur de Dieu apparaît par contre en toutes lettres.

C'est plus tard, au quinzième siècle, qu'on trouve chez Denys le Chartreux (m. en 1471), l'hypocrisie liée à l'idée de sacrilège. Les clercs, dit-il en substance, qui simulent l'humilité pour avoir davantage de chances d'obtenir les honneurs ecclésiastiques sont en quelque sorte des "sacrileges" qui abusent des choses sacrées⁵.

La définition de l'hypocrisie que donne le Pseudo-Barnabé est un blocage de toutes ces notions. Elle nous conduit toujours à la même époque en Occident. Mais cette fois-ci, le R.P. Robillard, à qui la présente étude doit tant, pencherait plutôt pour la fin du quinzième ou le seizième siècles.

Pour ne pas allonger indéfiniment cet examen, nous terminerons par deux questions caractéristiques : d'une part les signes précurseurs du jugement dernier et d'autre part, les péchés capitaux.

Au chapitre 53, Jésus parle de la fin du monde. Après avoir

(1) *Moralia*, 18, ch. 7; *Patrologie latine*, Migne, t. 76, col. 44. Il parle ailleurs de "celui qui s'élève à l'aide de louanges volées" (*ibid.* 5, ch. 22; *P.L.*, t. 75, col. 700).

(2) *Somme théologique*, 2a-2ae, q. 111, art. 3, obj. 3.

(3) *Dialogue*, trad. Hurtaud, 1, 35.

(4) *Ibid.*, 2, 54.

(5) Denys le Chartreux, *Enarratio in cap. VI Matth.*, *Opera Omnia*, t. 9, p. 76-77.

mentionné les pestes, la famine et la guerre, suivant la trilogie classique des calamités, il décrit les bouleversements cosmiques qui précéderont le jour du jugement. Ceux-ci se produisent durant les quinze derniers jours. Ce thème de la répartition des catastrophes au long d'une telle période se retrouve dans de nombreux auteurs, au moyen âge, en Occident. Il apparaît aux onzième et douzième siècles sous une double forme que les écrits suivants ne feront que reproduire. La première se lit pour la première fois chez saint Pierre Damien (m. en 1072); la seconde chez Pierre Comestor (douzième siècle). Les deux semaines apocalyptiques commencent par une sorte de marée gigantesque et effrayante. Le premier jour, la mer monte jusqu'à une hauteur supérieure à celle des montagnes les plus élevées, tout en restant sur place sans déborder. Elle forme une espèce de mur, comme disent tous les auteurs. Le second jour, son niveau s'abaisse à tel point qu'on ne parvient plus à l'apercevoir. La seule différence, ici, entre les deux versions est que, chez saint Pierre Damien, la mer s'élève à quinze coudées plus haut que les plus hautes montagnes. Ce chiffre, on le remarquera, est celui qui est donné pour le récit du déluge dans *Genèse*, 7, 20. Chez Pierre Comestor, par contre, il s'agit de quarante coudées, chiffre symbolique classique.

Une partie des signes suivants sont communs aux deux versions même s'ils ne sont pas répartis de la même façon dans ce calendrier apocalyptique. Ainsi le rassemblement des bêtes de la mer qui gémissent et qui rugissent (quatrième jour chez saint Pierre Damien; troisième chez Pierre Comestor), les herbes et les arbres couverts d'une rosée de sang (respectivement cinquième et dixième jours), les rochers et les pierres qui s'entrechoquent (respectivement neuvième et septième jours), le tremblement de terre général (huitième jour chez les deux), la terre devient plate et rase (avec variantes secondaires, onzième et neuvième jours), les sépulcres s'ouvrent et les cadavres en sortent pour attendre la résurrection (respectivement treizième et onzième jours), les vivants affolés courent de façon éperdue (avec variantes secondaires, quatorzième et dixième jours), ils meurent pour ressusciter ensuite avec les autres morts (quinzième et treizième jours). En tout cela, les deux versions sont assez proches l'une de l'autre. Mais pour le reste des jours, elles diffèrent notablement, tout en restant dans le registre des bouleversements cosmiques. Chacune symbolise à sa façon l'horreur de la catastrophe finale.

D'après Emile Mâle, qui ne distingue pas entre les deux versions, les quinze signes de la fin du monde n'ont reçu de forme plastique qu'au

quinzième siècle. On les trouve alors dans les gravures sur bois des livres d'heures¹.

Il s'agit donc d'un thème extrêmement répandu en Occident. Quelle valeur lui accordait-on ? Les auteurs qui en parlaient réservaient leur jugement. Ils rapportaient ces descriptions sans se prononcer sur leur valeur, les attribuant souvent à Jérôme, dans les *Annales des Hébreux*. Or, en fait, il ne peut être question de saint Jérôme dont les

(1) Pierre Damien, *De Novissimis et Antechristo*, *Patrologie Latine*, t. 145, col. 840. Cette version est reprise librement par S. Bruno, *In Luc.* (sur le ch. 21), *Patrologie Latine*, t. 165, col. 442. Elle est textuellement chez S. Thomas d'Aquin (*Commentaire sur les Sentences*, 4 d. 48, q. 1, art. 4, avec pour le premier jour omission de la mention concernant la mer qui reste sur place; cette omission rend le sens difficilement compréhensible) et chez S. Bonaventure (*Opera omnia*, Quaracchi, typographia Collegii S. Bonaventurae 1882-1901, tome 4, p. 996). Elle figure également chez Richard de Mediavilla o.f.m., *Commentaire sur les Sentences*, Venise, Lazard Soardas, 1509, tome 4/2, fol. 214.

La version de Pierre Comestor, lui-même, se trouve dans son *Historia Scholastica in Evang.*, ch. 141: *Patrologie Latine*, t. 198, col. 1611. Elle est reprise par Alain de Lille, *Patrologie Latine*, t. 210, col. 229. Elle figure dans Hugues de Saint Cher, o.p., *Opera omnia in universon in vetus et novum testamertum*, Lyon, Huguétan et Barbier, 1669, tome 6, col. 255/2. Elle est également dans Nicolas de Lyre (Nicolas de Lyre et Strabon W., *Biblia Sacra cum glossa ordinaria et postilla Nicolai Lyrani*, Douai, B. Bellerus, 1617, tome 5, col. 956-957).

La précédente enquête a été menée par les RR. PP. Robillard et Kenzeler que nous remercions bien vivement. Ils y ont passé plusieurs journées sans chercher à faire un travail exhaustif. Il doit exister encore bien d'autres références. Mais celles-ci suffisent largement pour montrer la diffusion d'un thème qui apparaît au XIe siècle en Occident. Une remarque de Nicolas de Lyre montrera que tous ces auteurs reproduisent la liste des signes sans se prononcer sur sa valeur. Nicolas de Lyre écrit dans le passage cité précédemment: "Il est de même dit (sous entendu dans le passage de Pierre Comestor) que Jérôme trouva cette liste dans les *Annales des Hébreux*. Quoiqu'il y ait là beaucoup de vrai, il s'y trouve mêlé beaucoup de faux. Aussi j'abandonne la question de l'authenticité ou de la fausseté de ces signes à de plus compétents." Saint Albert le Grand, 4 *Sent.* d. 48, a. 7, resp. connaît les 15 signes mais ne se prononce pas: "*Hieronymus multa dicit signa debere praecedere diem iudicii quae nescio si vera sunt ideo non pono*". Saint Bonaventure emploie la formule: "On a coutume de rapporter ainsi...". Il réserve donc son opinion. L'origine réelle de cette petite histoire des quinze signes offre donc un sujet de recherches aux érudits de l'histoire des idées au moyen âge. De toutes façons, comme le Pseudo-Barnabé s'inspire librement de ces deux versions, il leur est postérieur.

Voir également Emile Mâle, *L'art religieux du XIIIe siècle en France*, Paris 1902, p. 413, note 1. Les références qu'il apporte au cours des pages voisines donnent les principaux ouvrages traitant de la fin du monde, du ciel et de l'enfer à cette époque.

œuvres sont connues et ne comportent rien de tel. On sait d'ailleurs avec quelle énergie saint Jérôme a protesté contre ce genre de littérature. En outre un inventaire extrêmement détaillé des thèmes et images de l'apocalypse juive, fait par le professeur Volz, ne mentionne rien d'approchant¹. Nous sommes donc, à peu près certainement, devant une de ces légendes médiévales forgées on ne sait par qui.

Le Pseudo-Barnabé reprend ce thème qu'on trouvait partout dans les auteurs médiévaux d'Occident. Il garde le cadre des quinze jours. Cinq signes, chez lui, sont identiquement ceux des versions classiques de saint Pierre Damien et de Pierre Comestor. Deux ou trois autres s'en rapprochent. Le reste est entièrement différent, s'inspirant parfois de l'apocalyptique coranique. Par exemple, dans le Pseudo-Barnabé, c'est le treizième jour que le ciel se roule comme un livre. Le quinzième et dernier jour enfin, le manuscrit italien fait mourir "les Saints Anges" et Dieu seul reste en vie. Tout cela est très médiéval. Cependant ici comme ailleurs, le Pseudo-Barnabé se sert librement de ses sources. Il n'hésite pas à corser les scènes. Chez lui, le premier jour, le soleil effectuera sa course dans le ciel, tout noir "en gémissant comme un père sur son fils proche de la mort". Lorsqu'il reproduit le texte de ses devanciers, il l'amplifie. Chez lui (c'est le sixième jour qu'il situe cette scène), la mer ne s'élèvera au dessus des montagnes ni de quinze, ni de quarante coudées, mais bien de cent cinquante. Et surtout, il présente cet enseignement avec assurance. Il le met dans la bouche de Jésus comme s'il s'agissait de faits certains, alors que les auteurs médiévaux le reproduisent en général avec beaucoup de réserves. Bref, nous voici encore devant un texte qui dépend manifestement de sources médiévales occidentales. Tout cela nous reporte à la fin du moyen âge ou plus tard.

La description de l'enfer nous donnera enfin des indications précieuses sur la date du texte. L'idée que l'enfer est divisé en régions n'est pas nouvelle: depuis longtemps, certains auteurs localisaient la punition des damnés dans des endroits bien déterminés où chaque catégorie de pécheurs endurait les tourments appropriés à son cas. Ainsi procédait déjà l'auteur de la "Vision de Paul", écrit apocryphe chrétien dont l'existence est attestée avant l'Islam. Cette "Vision de Paul" a exercé une grosse influence sur le folklore chrétien durant le moyen âge et l'on ne

(1) Paul Volz, *Die Eschatologie der jüdischen Gemeinde im neutestamentlichen Zeitalter*, 2^e éd., Tübingen, Mohr (Siebeck), 1934.

peut pas parler des sources de la *Divine Comédie* de Dante sans s'y référer. Il n'y a donc rien à tirer du fait que l'auteur du manuscrit italien divise l'enfer en régions. Par contre, un détail est beaucoup plus révélateur. Le lieu de damnation, chez lui, se compose de sept centres, chacun se trouvant plus enfoncé que l'autre. A chaque centre correspond le châtiment d'un des sept péchés que la spiritualité chrétienne appelle les péchés capitaux. Il n'y a pas d'autres lieux de tourments. La liste des péchés capitaux est donnée dans l'ordre suivant, en commençant par le plus grave: orgueil, envie, avarice, luxure, paresse, gourmandise, colère (ch. 135).

Cette doctrine des péchés capitaux est née dans les milieux monastiques chrétiens. Il s'agissait de mettre en garde les moines contre les fautes qui étaient les plus dangereuses pour leur âme et qui surtout, par ricochet, conduisaient les coupables de chute en chute plus grave. On la trouve chez Cassien (m. après 432). Mais à cette époque, il est question de huit péchés capitaux. Plus tard et en Occident, ce nombre fut ramené à sept, probablement à cause de l'attrait que ce nombre exerçait sur les esprits. Peut-être était-ce aussi à cause de l'idée de la purification des âmes symbolisée par leur passage à travers les sept sphères célestes qu'elles traversaient pour se dégager peu à peu de la matière¹. C'est chez saint Grégoire le Grand, donc autour de l'an 600 et en Occident, que l'on trouve pour la première fois la liste des sept péchés capitaux commençant par l'orgueil. Ce chiffre devait devenir classique en Occident mais l'ordre des péchés a beaucoup varié suivant les auteurs. Seule, la place de l'orgueil en tête de liste s'est imposée à tous. A partir du treizième siècle, l'orgueil et, après lui, l'envie occupent fréquemment les deux premières places, comme dans le manuscrit italien. Cet ordre fut petit à petit supplanté par un autre: orgueil, avarice, etc... qui devint classique plus tard et figure encore dans les catéchismes. Mais un point surtout est caractéristique. Durant le haut moyen âge, les sept péchés étaient considérés comme les principaux dangers qui menaçaient la vie spirituelle. On n'en parlait pas spécialement à propos de l'enfer. Ils ne jouent aucun rôle dans l'organisation des lieux de tourment éternel que décrit la "*Vision de Paul*". M. Bloomfield après avoir longuement étudié cette question affirme de façon catégorique: "L'association tardive des sept péchés capitaux avec les visions de

(1) Pour toute cette question, voir Bloomfield, *The seven deadly Sins*, Michigan, State College Press, 1952.

l'enfer fut un phénomène européen"¹. Dante en est l'exemple le plus frappant.

L'Évangile selon Barnabé décrit donc l'enfer d'une manière impensable avant cette date. Avant les quatorze - quinzième siècles, note M. Bloomfield, les sept péchés sont capitaux et non pas mortels².

L'histoire des thèmes spirituels et des images employées nous a conduits chaque fois aux mêmes résultats. Il est impossible que l'Évangile selon le Pseudo-Barnabé ait été composé avant les dernières décades du moyen âge occidental. Disons en gros avant les quatorzième - seizième siècles. Est-il possible de serrer de plus près les dates ? Dans la préface de l'édition d'Oxford de 1907, Lonsdale et Laura Ragg ont attiré l'attention sur un fait : l'année jubilaire est présentée comme revenant tous les cent ans. Jésus le dit à la Samaritaine au chapitre 82. Or chez les juifs, elle se reproduisait tous les cinquante ans. La déclaration mise dans la bouche de Jésus est donc plus qu'étrange. Il n'y a pourtant aucune raison de suspecter l'état du texte et de proposer une correction comme l'ont fait certains musulmans contemporains. Le Pseudo-Barnabé n'en est pas à une proposition fantaisiste près. Pourquoi donc met-il cette périodicité de cent ans ? La seule explication possible est qu'il a écrit son ouvrage après l'an 1300. Auparavant le chiffre de cent ans n'aurait eu aucun sens. Après cette date, au contraire, tout se comprend. Le Pseudo-Barnabé fait allusion, non pas au jubilé juif, mais à l'année jubilaire chrétienne instituée par le pape Boniface VIII et qui fut célébrée pour la première fois en 1300. Primitivement, il avait été décrété que la suivante aurait lieu cent ans plus tard. Mais ce n'est pas tout. Examinons de plus près le texte :

«Après moi, est censé dire Jésus, viendra le Messie, envoyé par Dieu au monde entier. C'est pour lui que Dieu a fait le monde. Aussi à travers le monde entier, on adorera Dieu et on recevra miséricorde, à tel point que l'année du jubilé qui actuellement vient tous les cent ans, sera, par le Messie, ramenée à chaque année, en tout lieu" (ch. 82).

Il s'agit, d'une part des cent ans. Et, en outre, il y est question d'une réduction de l'intervalle qui sépare ces années de miséricorde. Que signifie une telle allusion ? Là encore elle peut s'expliquer par les

(1) Bloomfield, *op. cit.*, note 125, p. 433. Dante lui-même (au XIV^e siècle) traite deux fois des péchés capitaux, groupés intentionnellement une fois dans le Purgatoire et une autre fois dans l'Enfer. Mais l'Enfer de Dante comporte également d'autres demeures pour d'autres types de pécheurs.

(2) Bloomfield, *op. cit.*, voir p. 139 sq.

décisions ultérieures des papes qui ramenèrent la périodicité des jubilés d'abord à cinquante ans. La seconde année jubilaire eut ainsi lieu en 1350. Puis ils la fixèrent à trente-trois ans, et finalement à vingt-cinq ans. Depuis 1450, c'est à ce rythme que les années saintes ont été célébrées. L'auteur doit probablement faire allusion à cette politique des papes. Le passage suggère, d'une part, qu'il a écrit son ouvrage après 1300; en outre il est vraisemblable qu'il l'a fait assez longtemps après cette date, à un moment où la réduction de la périodicité avait commencé ou même plus tard¹. Cependant la liberté avec laquelle l'auteur du manuscrit italien manie les chiffres ne permet pas de trop s'appuyer sur une telle affirmation; car même un faussaire du seizième siècle n'aurait pas reculé devant une invraisemblance de plus. Nous pensons personnellement que les arguments précédents, fondés sur l'histoire des idées religieuses, ont plus de valeur que celui du jubilé.

Le manuscrit italien ne mérite pas que l'on perde son temps à rechercher le détail des sources dont il s'inspire. Toutefois nous souhaiterions que les spécialistes de l'histoire de la spiritualité chrétienne aient l'attention attirée sur lui. Au hasard de leurs lectures, et donc sans que cela leur demande un surcroît de travail, ils peuvent tomber sur des textes aidant à mieux dater la composition du Pseudo-Barnabé. Voici, pour terminer quelques questions que nous nous permettons de leur poser :

1. Quand trouve-t-on l'image suivante, employée pour suggérer l'éternité de l'enfer ? Le Pseudo-Barnabé la donne au chapitre 136, début :

“Si le monde était plein de grains de millet et si, pour vider le monde, un seul oiseau venait chaque cent ans prendre un grain et si les incroyants devaient aller au paradis lorsque le monde aurait été vidé, ils s'en réjouiraient”.

(1) Les dates suivantes permettront de suivre les étapes de périodicité du jubilé chrétien. Boniface VIII proclame la première année jubilaire chrétienne le 22 février 1300 par la bulle “*Antiquorum habet digna fide relatio*”. La veille de Noël 1300 fut le dernier jour de cette année jubilaire. La suivante avait été fixée pour l'an 1400. Mais en 1343, Clément VI dans la bulle “*Unigenitus Dei*” ramena la périodicité à cinquante ans. Le second jubilé eut lieu en 1350. Urbain VI par la constitution “*Salvator noster*” la réduisit une nouvelle fois; les jubilés auraient lieu tous les 33 ans. En fait, le troisième jubilé eut lieu en 1390 et le quatrième en 1423. Le cinquième eut lieu en 1450. C'est le 19 avril 1470 que Paul III par la constitution “*Ineffabilis*” établit la périodicité de vingt-cinq ans qui fut désormais observée. Il y eut donc des jubilés en 1475, 1500, 1525 (avec très peu de pèlerins à cause des événements causés par la Réforme), 1550 et 1575. Les suivants ne nous intéresseront plus car ils auront lieu après la date assignée au manuscrit italien.

Mais même après ce temps, continue le texte, ils resteront en enfer.

2. A propos de la foi, le manuscrit italien emploie cette expression :

“La foi est un sceau avec lequel Dieu marque ses élus” (ch. 90, début).

Dans la tradition chrétienne ancienne, l'expression “*Signum fidei*” était connue; mais elle désignait le baptême. L'on disait que le baptême était le sceau de la foi qui marquait l'âme. C'est le baptême qui était le sceau et non la foi. Au seizième siècle, on rencontre l'idée que la foi est un sceau. Cette idée existait-elle déjà à une époque plus ancienne ?

3. A propos de la prédestination, l'on notera l'abondance des développements sur ce sujet dans l'Évangile du Pseudo-Barnabé. L'auteur proteste spécialement contre les “pharisiens” modernes qui ont forgé la notion de la “prédestination de Dieu dans les élus” (ch. 161, arabe verset 16). Ailleurs, il ajoute :

“Nos pharisiens, lorsqu'ils disent que le réprouvé ne peut pas devenir un élu, que disent-ils sinon que Dieu se joue des hommes, comme se jouerait d'un aveugle celui qui lui montrerait du blanc ou comme se jouerait d'un sourd celui qui lui parlerait à l'oreille” (ch. 165, milieu)

A première vue, il est impossible de dater de tels développements car l'idée de la prédestination a été agitée depuis des siècles. Saint Paul en parlait déjà. Périodiquement, elle est revenue à l'ordre du jour en terre chrétienne, spécialement à l'époque de saint Augustin, puis entre 700 et 900, puis à l'époque de la Réforme. En terre d'Islam, cette question a de même été l'objet de longues discussions. Si l'ensemble de la tradition musulmane, à partir des ash'arites, a insisté sur la prédestination aux dépens de la liberté humaine, d'autres musulmans, influencés par les mu'tazilites et les philosophes, se sont faits les champions de cette liberté humaine. Il serait cependant intéressant de retrouver textuellement ailleurs les expressions mêmes qu'emploie le Pseudo-Barnabé.

Nous ne dirons rien de la possibilité de sources gnostiques qu'aurait utilisées notre manuscrit italien. Point n'est besoin d'une telle supposition pour expliquer un texte écrit aux XIV^e-XVI^e siècle. D'une part, celui-ci est franchement monothéiste, dans la ligne musulmane, et sa théologie n'a rien de gnostique. Son angélogologie et ses mentions de la lumière ne dépassent pas les limites d'une littérature populaire, musulmane ou chrétienne. Par ailleurs, les rares détails qui pourraient faire penser au gnosticisme, comme la substitution d'une victime crucifiée à la place de

Jésus, sont classiques dans la tradition de l'Islam. Resterait l'opposition farouche à saint Paul et la liste des douze apôtres. Mais les apologètes musulmans ont très vite accusé saint Paul d'avoir déformé le christianisme. Quant à la liste des apôtres de Jésus, rien n'indique qu'elle soit d'origine gnostique. La fantaisie avec laquelle le Pseudo-Barnabé utilise les Evangiles suffit pour en rendre compte. Il est donc inutile de s'attarder sur cette question que la préface de l'édition d'Oxford, en 1907, a envisagée rapidement¹. A cette époque, les éditeurs anglais se préoccupaient encore de réfuter les hypothèses de leurs devanciers du XVIIIe siècle, espérant retrouver dans le manuscrit italien le texte évangélique du moine nestorien Sergius.

CONCLUSION GENERALE

Au terme de cette longue étude, nous pouvons tirer les conclusions suivantes. Du point de vue de la critique externe, le texte du soi-disant Evangile selon Barnabé est absolument ignoré de tous, même des apologètes musulmans, jusqu'au XVIe siècle. Seul un ouvrage inconnu, dont le titre porte *Evangile sous le nom de Barnabé*, est signalé vers le début du sixième siècle. Un faussaire a pu facilement reprendre un tel titre. Quant au livre lui-même, il apparaît pour la première fois dans le manuscrit italien qu'il faut dater de la seconde moitié du XVIe siècle, à peu près. Au point de vue de la critique interne, il est certain que l'auteur n'est pas un témoin de la vie de Jésus. L'ouvrage contient des erreurs et des invraisemblances qu'aucun contemporain des faits relatés n'aurait pu écrire. La principale, aux yeux des musulmans comme des chrétiens, est l'affirmation que Jésus n'était pas le Messie. Les autres erreurs concernent le cadre politique et religieux de la Palestine à cette époque. Elles sont telles qu'il n'y a pas à hésiter; il s'agit d'un faux sans aucune valeur historique. Puisqu'il en est ainsi, il reste à examiner les sources de l'ouvrage et les idées qu'il contient. La comparaison de celles-ci avec ce que nous savons de l'histoire de la spiritualité permet de fixer la date de la composition entre le XIVe et le XVIe siècle; l'auteur semble avoir été un occidental, méditerranéen, probablement un italien ou un familier de l'Italie.

Mais quel intérêt avait-il donc à écrire un tel ouvrage ? L'examen des sources montre qu'il connaissait bien la Bible et la spiritualité chrétien-

(1) Ed. Oxford, p. xlv-xlvi.

ne de cette époque. Il connaissait également l'Islam bien que de façon moins littérale; il a soutenu beaucoup de thèses musulmanes. C'était vraisemblablement un prêtre ou un religieux chrétien qui s'était fait musulman et qui gardait son style ancien de prédicateur. Il a dû vivre en terre d'Islam ou tout au moins avoir fréquenté intimement des musulmans. Il en veut au clergé; car ses attaques contre les "pharisiens modernes" visent des contemporains, des religieux ayant un habit spécial et une règle. Il semble avoir un ressentiment contre les marchands et les marins; sinon pourquoi leur appliquer le blâme sévère de la parabole du semeur. Au point de vue de son équilibre mental, on notera la fréquence avec laquelle il fait traiter les gens de fous par Jésus. Quelqu'un de normal, né dans le christianisme, n'emploierait pas si souvent cette épithète. Jésus n'a-t-il pas menacé des peines les plus sévères ceux qui traitaient leurs frères de fous ? (Matthieu, 5, 22). L'insistance avec laquelle l'auteur revient sur l'idée que Dieu aurait pardonné à Satan s'il s'était repenti est aussi à noter.

Bref, l'auteur a-t-il voulu écrire une apologie de l'Islam ? C'est vraisemblable. Un nouveau musulman aurait ainsi justifié sa conversion. Ou bien est-ce un simple faussaire qui a voulu avant tout attaquer les religieux et peut-être se venger de certains d'entre eux ? On ne saurait l'affirmer sans preuves mais cette possibilité n'est pas exclue. A qui s'adressait l'auteur ? A-t-il écrit pour un petit groupe fermé ou voulait-il toucher un public plus vaste ? Il est impossible de le savoir dans l'état actuel de nos connaissances. Et la fantaisie avec laquelle il cite l'Écriture, les récits un peu outrés, cette majoration systématique des chiffres à la manière de Rabelais permettent toutes les suppositions.

Souhaitons, pour terminer, que l'engouement pour l'Évangile dit selon Barnabé disparaisse peu à peu. Sa mise à l'écart ne changera rien aux conditions fondamentales du dialogue entre chrétiens et musulmans. Ceux-ci ont discuté pendant des siècles sans avoir ce texte. Mais l'oubli du Pseudo-Barnabé assainira l'atmosphère des échanges. Des critiques sérieux ne s'appuient pas sur ce qui n'a aucune valeur historique. La première condition du dialogue est le respect de la vérité.

Juillet 1960

Jacques Jomier, o.p.